

PHATIME ET ZOROÉ,

T. I.

PHATIME ET ZOROÉ,

CONTE ARABE,

PAR M. ALCIATOR DE MARSEILLE.

Heureux celui qui sait quitter l'état qui le quitte, et rester homme en dépit du sort !

J. J. ROUSSEAU.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY.

A PARIS,

Chez LEOP. COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 4.

M. DCCC. VII.

INTRODUCTION.

Prétendre aux suffrages du Public, et, pour premier tribut de ses travaux et de ses études, lui faire hommage de ses rêves, c'est sans doute tenter une entreprise hardie, et même téméraire. Je n'aurois jamais osé publier ce petit ouvrage, si quelques amis éclairés et estimables ne m'avoient fait envisager qu'il pouvoit être utile. Dès-lors, je ne l'ai plus considéré comme ma propriété, mais comme celle de la Société, à qui nous sommes redevables du fruit de nos moindres talens, que nous ne tenons que d'un don spécial de la Providence.

J'avois entrepris, par un simple délassement, un petit conte, où j'avois voulu soutenir l'intérêt d'une intrigue de ma pure invention par celui de l'histoire. Mes regards s'é-

tant fixés sur l'empire romain à l'époque de l'élévation de Mahomet au milieu des déserts de l'Arabie, je jugeai possible de suivre, à l'aide d'une fiction agréable, les révolutions rapides et étonnantes dont cet homme extraordinaire fut la cause. C'est au milieu de ces orages que je conduis pas à pas la destinée malheureuse et incertaine de Zoroé et de Phatime.

Mon but ayant été de consacrer principalement à la jeunesse le fruit de mon travail, j'ai cru nécessaire de suivre, dans le champ le plus vaste, une marche modérée et uniforme. Je n'ai point voulu faire un ouvrage d'érudition : c'est l'esprit que j'ai tâché d'éclairer en le divertissant; c'est le cœur que j'ai voulu former en le touchant par la délicatesse des sentimens les plus tendres et les plus vertueux; c'est l'ame que je me suis efforcé de nourrir en ré-

pandant, dans toute l'étendue de ce petit roman, une morale pure, vraie, convaincante et persuasive ; enfin c'est la vertu que j'ai essayé de rendre aimable, aujourd'hui sur-tout où l'opinion du monde nous la dépeint ordinairement comme rigoureuse, austère, et même impraticable.

La marche de l'histoire m'a conduit elle-même jusqu'à l'entier envahissement de l'Egypte, de la Syrie, de la Phénicie, de la Chaldée, de la Mésopotamie et de la Perse par les armées arabes. Ces événemens, et beaucoup d'autres qui les ont précédés, ont entraîné les vicissitudes les plus affligeantes de la vie de mes deux amans. Si je leur réserve ensuite un grand triomphe, c'est à leur vertu constante qu'il est entièrement dû.

L'époque où je transporte en Ethiopie le théâtre de leurs malheurs, est

celle où mon imagination, entièrement livrée à ses élans, accorde tout à la fiction. Ainsi les cinq derniers livres de cet ouvrage n'ont plus que très-peu de liaison avec les faits historiques. Le prince que je fais succéder à Azem, roi d'Ethiopie, ses ministres, sa cour, les événemens qui agitent son empire, tout n'est plus qu'une grande intrigue que j'ai imaginée moi-même pour amener le dénouement de l'histoire de Zoroé et de Phatime. Un conte pouvoit être susceptible, je pense, de semblables écarts.

PHATIME ET ZOROÉ,

CONTE ARABE.

LIVRE PREMIER.

Abdolahid et son épouse Coritza partent de Tiflis en Géorgie, après avoir adopté un jeune et bel enfant âgé de six mois, appelé Zoroé. — Leur arrivée en Arabie, où Coritza met au monde Phatime. — Leur voyage dans le petit royaume de Gasswan. — Cruelle aventure pour ces deux époux. — Abandonnés dans un désert effroyable, ils parviennent, au bout de cinq jours, dans un vallon délicieux où ils sont accueillis avec bonté par un vieux solitaire.

NON loin de la ville de Tiflis en Géorgie (1), vivoient, dans une habitation riante, Abdolahid et Coritza, époux unis par les sentimens d'un amour tendre et

d'une estime réciproque. La mort de leurs plus proches parens les avoit mis en possession d'une immense fortune ; mais cet avantage, joint encore aux prérogatives attachées à leur rang, devint insuffisant pour leur bonheur. Ils vivoient depuis long-temps au milieu des vicissitudes occasionnées par les événemens politiques qui agitoient alors l'empire romain, attaqué par les Perses, et dont la caducité se soutenoit à peine contre leurs efforts.

Abdolahid et Coritza, las de traîner une existence incertaine, pensèrent à se choisir un asile éloigné de la scène des combats. Leurs regards se portèrent vers l'Arabie (2). L'opinion qu'ils avoient de cette contrée singulière sembloit la leur indiquer comme la retraite qu'ils cherchoient. Ils se décidèrent à faire le sacrifice de la moitié de leur fortune, et partirent de Tiflis, emportant avec eux tout ce qui leur restoit de plus précieux. Leur humanité généreuse les engagea à se charger, avant leur départ, d'un pauvre enfant âgé de six mois, que la mort de

sa mère, une de leurs parentes éloignées, avoit laissé orphelin, et qu'ils adoptèrent l'un et l'autre avec empressement. Il s'appeloit Zoroé; il étoit d'une beauté ravissante. Coritza se trouvoit alors enceinte de trois mois.

Après un voyage long et pénible, Abdolahid et Coritza arrivèrent en Arabie. Mais quelle fut leur douleur en voyant sous leurs yeux le spectacle des divisions les plus dangereuses, puisque la religion en étoit le prétexte! Déjà Mahomet et ses partisans avoient levé le masque. Fatigués de prêcher une doctrine qui séduisoit généralement sans porter l'empreinte de la conviction, plus las encore de promettre des miracles qu'ils ne pouvoient réaliser, ils jugèrent que la violence et la terreur, elles seules, inspireroient dans les ames leurs principes trompeurs. Le nombre des sectateurs s'étant accru considérablement, Médine (3) fut la première ville qui se rangea sous l'obéissance du prophète conquérant, et la Mecque (4) fut bientôt forcée de suivre

les lois et la religion de l'imposteur.

Abdolahid jugea convenable de se retirer dans les parties de l'Arabie limitrophes de la Syrie (5), puisqu'elles n'étoient point infectées de la contagion. D'ailleurs, ces différentes contrées, soumises à des princes particuliers sous la protection des Romains eux-mêmes, pouvoient plus facilement défendre leurs droits et leur indépendance. L'Egypte lui offroit encore un asile; mais sa situation politique n'étoit pas plus rassurante. Ce fut donc vers le Gasswan (6) que se dirigèrent les pas de nos tendres époux. La naissance de la belle Phatime les arrêta en chemin, et rendit leur voyage plus long qu'ils ne s'y attendoient. Quatre mois suffirent à peine à l'entier rétablissement de Coritza, et quelque temps après ils continuèrent leur route.

La caravane (7) dans laquelle ils se trouvoient étoit composée d'environ deux cents voyageurs de différentes nations, sans compter une escorte de cinquante hommes, et environ autant de conduc-

teurs qui, tous divisés par troupes de dix hommes, prenoient soin des chameaux, des équipages, et régloient, par la pratique qu'ils avoient de ces contrées désertes, les marches, les journées et les pauses.

La caravane étant partie de Moab (8), n'arriva qu'au bout de cinq semaines sur les frontières du petit royaume de Gasswan. Ce fut là qu'on décida unanimement de profiter des nuits éclairées par une lune brillante et un ciel étincelant d'étoiles : malheureuse résolution qui fut bien fatale à Abdolahid et à Coritza !

On étoit déjà bien avancé dans la première nuit de marche, lorsque la troupe d'Abdolahid et de Coritza s'arrêta sous différens prétextes, se laissant précéder par le reste de la caravane, qui, ne voyant pas de raisons graves et capables d'arrêter long-temps cette division, ne se mit pas en peine d'attendre. Près de deux heures se passèrent à charger, décharger tantôt un chameau, tantôt l'autre. Abdolahid en demanda la raison ; on lui

répondit qu'on ne vouloit pas être responsable de ce qui pourroit se perdre en chemin, et que, pour éviter cet inconvénient, il falloit remédier à ce qui avoit été mal disposé la veille au moment du départ. Abdolahid témoigne son inquiétude d'être séparé, sur-tout dans la nuit, du corps de la caravane : « Ne craignez » rien, lui dit un de ses serviteurs, vous » êtes entre bonnes mains : vos conducteurs » sont très-intelligens ; ils ne sauroient » s'égarer dans une route qu'ils » pratiquent depuis longues années..... » D'ailleurs ces contrées-ci sont très-peu » fréquentées par les brigands ».

Pendant que le traître feignoit de rassurer le malheureux Abdolahid, Corilza s'aperçut que les conducteurs et les soldats de l'escorte se concertoient en secret ; elle en conçut les plus vives alarmes, et communiqua ses craintes à son époux, qui ne put pas s'empêcher de les partager.

Cependant l'escouade s'étoit remise en marche, et au bout d'une heure l'aube

commença à paroître. Il s'étoit élevé une tempête si furieuse, que les inquiétudes d'Abdolahid pour sa chère Coritza devinrent plus grandes. Il la voyoit languir sur son chameau dans un abattement inexprimable : il n'étoit pas lui-même dans un état plus tranquille. L'approche du jour réveillant ses esprits, il jette autour de lui quelques regards inquiets; il s'aperçoit que loin de suivre le chemin de la plaine, on lui avoit fait prendre, dans des montagnes arides, une route aussi effroyable par ses détours que par l'aspect des solitudes les plus horribles. Ses craintes se renouvellent; il voit de nouveaux dangers le menacer; il voudroit parler, mais cela ne lui étoit point permis. Enfin, vers les cinq heures du matin on fait halte. Abdolahid reçoit l'ordre de descendre de son chameau, et aussitôt on lui signifie cette sentence barbare :

« C'est ici qu'il t'est permis de te re-
» poser; tu ne seras plus importuné de
» de notre présence; nos affaires nous

» appellent ailleurs. Nous te laissons avec
» ta famille ; et nous voulons te donner,
» par pure bienfaisance, des vivres suffi-
» sans pour huit jours. Adieu : le moin-
» dre pas fait pour nous suivre te seroit
» plus fatal que tu ne penses. »

En finissant ces mots, la troupe rebroussa chemin, et disparut bientôt aux yeux d'Abdolahid, après avoir étendu par terre Coritza, qu'un mouvement de terreur avoit privée de l'usage de ses sens. Ils placèrent à côté d'elle ses deux enfans, avec un sac contenant quelques provisions, et une petite outre remplie d'eau.

Abdolahid se vit donc abandonné au milieu d'un désert, et dans quelle situation ! ne devoit-elle pas exciter dans son ame le plus affreux désespoir ? Mais la position de Coritza réclame ses soins ; il se précipite à ses pieds, saisit et baise ses mains défaillantes ; il l'appelle d'un ton de voix interrompu à chaque instant par ses sanglots. Elle ouvre des yeux languissans, porte ses regards inquiets

sur son époux. Il lui présente ses deux enfans qui venoient de s'éveiller : un nouveau sentiment s'élève dans le cœur de Coritza, et contribue à soutenir en elle la foiblesse de la nature. Elle presse sur son sein ces deux innocentes créatures; elle les embrasse, les contemple avec tendresse. Son illusion se dissipe par le calme rendu à ses esprits : elle voit enfin qu'Abdolahid est avec elle, qu'elle possède avec lui ses enfans, et que les brigands, dont le fer meurtrier avoit menacé leurs jours, s'étoient enfuis.

Cependant la tempête qui s'étoit élevée depuis la pointe du jour sembloit devenir plus violente. Le ciel s'étoit couvert des nuages les plus sombres; déjà les éclairs se succédoient avec rapidité dans l'horizon enflammé, et le tonnerre grondoit au loin sur le sommet des montagnes.

Coritza, à l'aspect de cette image terrible des élémens confondus, conserve un front calme et serein ; elle ne voit ici, dans les nouveaux dangers qui se présen-

tent, que la main de son dieu. Abdolahid, rassuré par le courage de son épouse, jeta autour de lui ses regards; il cherchoit un abri contre la tempête. Il aperçut, à une certaine distance, une ouverture large et profonde pratiquée par la nature au bas d'une colline escarpée; il s'avança pour reconnoître le premier asile que le hasard paroissoit lui offrir; il entre, non sans inquiétude, dans cet antre ténébreux qui pouvoit servir de réfuge à quelque bête féroce. Il fut content de n'y voir aucune trace de ce qu'il avoit lieu de craindre : l'étendue de la grotte n'étoit pas considérable; mais il lui fut impossible de juger de l'élévation de sa voûte. Abdolahid vint retrouver Coritza, qui l'attendoit auprès de ses enfans, et la conduisit avec confiance dans cette triste habitation, où ils passèrent tout le reste du jour et la nuit suivante à s'encourager mutuellement.

Le lendemain, après avoir goûté les douceurs d'un léger repos, ils prirent la résolution de suivre, à travers des mon-

tagnes escarpées, une route aussi pénible qu'incertaine. Quatre jours se passèrent dans des peines et des inquiétudes toujours plus grandes. Le courage leur manqua bientôt, et leurs forces les abandonnèrent. La cinquième nuit sur-tout ils faillirent succomber à leur malheureuse foiblesse; ils se trouvèrent sans abri, sans asile, au pied d'une montagne presque inaccessible, et qui sembloit leur opposer une barrière insurmontable. Mais leurs corps accablés, cédant aux besoins de la nature, se livrèrent à un profond sommeil, bienfait précieux que le ciel leur envoya pour leur soulagement.

Cependant la fraîcheur du matin vint bientôt réveiller les sens assoupis d'Abdolahid: il se lève, porte les yeux vers le ciel, et y distingue les pâles couleurs d'un léger crépuscule; il s'étonne lui-même d'avoir passé une nuit si tranquille; il semble rendu à une nouvelle existence; son ame jouissant d'un calme tout nouveau, paroît l'avoir communi-

qué à tout son corps. Coritza s'éveille au même instant ; elle aperçoit les rayons naissans du jour, et s'adressant à Abdolahid : « O mon tendre époux ! lui dit-» elle, un nouveau jour nous est offert : » livrons nos cœurs à l'espérance. Dieu » nous protége, mais il veut éprouver no-» tre constance ; sa main paternelle a été » notre guide jusqu'aujourd'hui : je ne » désespère plus de voir bientôt nos peines » soulagées. » A ces mots elle se lève. Abdolahid prend Zoroé dans ses bras, elle se charge elle-même de Phatime, et ils commencent à gravir la montagne. Ils s'arrêtent tout d'un coup portant leurs yeux et leur attention vers le penchant de la colline à leur gauche. Ils venoient d'entendre le gémissement de deux colombes qui vinrent se reposer presque à leurs pieds. Le contentement de nos deux époux fut inexprimable ; ils jugèrent avec raison que ces oiseaux, étant si peu farouches, venoient d'un lieu habité qui pouvoit ne pas être éloigné. Leur courage renaît, leurs forces se raniment, et les

deux colombes ayant repris leur vol au-dessus de la colline vers l'orient, ils prirent avec confiance cette direction, comme leur étant indiquée par ces oiseaux officieux. Mais ce ne fut pas sans les plus grands dangers qu'ils arrivèrent enfin au haut de la montagne. Comment dépeindre leur ravissement à la vue du nouveau spectacle qui vint frapper leurs regards?

Un bois majestueux de cèdres antiques (9) laissoit à peine distinguer au bout de l'horizon, les rayons naissans du soleil qui commençoit à paroître. Au pied de cette épaisse forêt, une vallée délicieuse renfermoit dans un court espace les plus rians tableaux. Là couloit paisiblement, à l'ombre d'une infinité de palmiers (10) chargés de fruits, un ruisseau d'une eau pure, dont les détours alloient se perdre en serpentant dans l'étendue de la plaine. Un gazon vert et émaillé de mille fleurs ornoit les bords de son lit paisible, et tout alentour de ce délicieux jardin, des montagnes arides, s'élevant en am-

phithéâtre, sembloient servir de remparts à cet asile merveilleux.

Cependant Abdolahid et Coritza n'apercevoient dans ce tableau charmant aucun vestige d'habitation ; mais leur joie étoit trop vive pour que la moindre inquiétude pût venir la troubler. Malgré le besoin extrême qu'ils avoient de prendre une nourriture fraîche et salutaire, leurs premiers regards, leurs premiers sentimens, leurs actions de grâces furent adressés au ciel ; ils se hâtèrent ensuite de descendre la colline, et d'arriver au bord du ruisseau. C'est là qu'assis sous un palmier chargé de fruits, ils éprouvèrent combien les plus petites jouissances sont douces et inappréciables après l'épreuve des plus grands maux. Leur repas, composé d'un peu de pain dur, de quelques dattes (11) exquises, et d'une eau pure comme le cristal, leur parut préférable aux festins les plus somptueux. Leurs cœurs rassurés sur la crainte d'un dénuement total se livrèrent mutuellement à l'abandon le plus tendre. Que

de larmes de joie ne versèrent-ils pas en pressant leurs enfans sur leur sein ! ils les appeloient leurs anges tutélaires, et les contemploient avec satisfaction comme devant être leur compagnie, leur consolation, leur bonheur enfin dans cette solitude enchantée.

Quelques heures s'écoulèrent dans le ravissement bien naturel qu'éprouvoient nos deux époux. Cependant Abdolahid qui, du haut de la montagne, avoit observé les lieux avec beaucoup d'attention, jugea que la circonférence du bois devoit renfermer quelque habitation. Il communiqua à son épouse le désir qu'il avoit d'employer le reste de la journée à le parcourir: ils n'en étoient éloignés que d'un quart de lieue. « Si mon idée étoit » trompée, ajouta-t-il, nous trouverions » du moins un abri pour passer notre pre- » mière nuit plus à couvert qu'au milieu » de la prairie. » Coritza pensa de même: ils s'avancent donc le long du ruisseau jusqu'à l'entrée du bois. Cette route fut bien différente de celle qu'ils avoient

suivie depuis cinq jours. La nature ne leur offroit plus le spectacle affligeant du deuil et de la douleur : par-tout riche, par-tout variée, leurs regards s'arrêtoient avec satisfaction sur des tableaux toujours plus rians. Le chant des oiseaux de cette heureuse contrée frappoit leurs oreilles d'une nouvelle et douce harmonie. Des volées de colombes amoureuses, tantôt s'échappoient du bois dans la prairie, et tantôt retournoient de la prairie dans le bois. Il leur sembloit enfin que cet asile n'étoit consacré qu'au séjour des animaux les plus paisibles et les plus innocens.

Une nouvelle ardeur leur prêtant de nouvelles forces, ils hâtent leurs pas, la joie dans le cœur, et s'enfoncent avec confiance dans ce bois ténébreux, où tout leur rappeloit l'image de ces forêts sacrées que l'imagination des poètes avoit peuplées de faunes et de driades. Leurs ames émues par un spectacle aussi majestueux se livrent aux sentimens qu'il leur inspire. Ils s'avançoient toujours de plus en plus, et sans cesse livrés aux idées les plus flat-

-leuses, lorsque le bois commencant à s'éclaircir, et la lumière du soleil leur réfléchissant les objets les plus éloignés, ils aperçurent tout à coup, à une demi-lieue vers l'orient, le plus ravissant de tous les paysages.

Sur le sommet d'un côteau verdoyant s'élevoit dans les airs les ruines majestueuses d'un vaste édifice, qu'ils pensèrent avoir été une de ces laures sacrées destinées à être l'asile de la paix et de la vertu réunies sous l'empire de la religion. La forêt, devenant toujours moins épaisse, laissoit découvrir l'horizon, et aboutissoit à une prairie délicieuse, ombragée çà et là de petits bocages naissans que l'industrie humaine avoit pu seule disposer avec cette agréable symétrie. Sur le penchant du coteau, à gauche, s'élevoient plusieurs cèdres épars : à droite, un petit bois touffu cachoit les approches de l'édifice qui en étoit entouré. Ce riant tableau étoit encore relevé par un rempart de montagnes escarpées qui bordoit l'horizon, et dont le sommet paroissoit se perdre dans les nues.

Abdolahid et Coritza traversent sans hésiter le ruisseau qui leur avoit servi de guide, parcourent la prairie jusqu'au pied du côteau, s'enfoncent dans le petit bois, suivent un sentier que la nature sembloit avoir tracé elle-même, et qui les conduisit tout droit à l'édifice qu'ils avoient aperçu. Ce fut là, qu'à la vue de ce pieux monument, ils se prosternèrent l'un et l'autre pour adorer celui dont il avoit été le temple. Après avoir donné l'essor à ce sentiment religieux, ils se levèrent pour visiter les ruines de l'église et celles d'un ancien monastère qui étoit tout proche.

Quatre murs rongés par le temps, et couverts d'une mousse épaisse, soutenoient une voûte entr'ouverte et mal assurée. Au devant du temple, un vieux portique, presque détaché du corps de l'édifice, étoit appuyé sur quelques colonnes chancelantes sur leurs bases. Des arbrisseaux et des lierres rampans ornoient les dehors de ces ruines, et sembloient leur servir d'appui contre le temps destructeur. A l'aile droite de

l'édifice, on voyoit dans un espace assez grand, les débris d'une vaste maison confondus sur ses fondemens. Tout enfin, dans ce tableau de destruction, annonçoit une demeure inhabitable, et même abandonnée depuis plus d'un siècle.

Abdolabid et Coritza ne se contentèrent pas d'observer les dehors, ils voulurent d'abord pénétrer dans l'enceinte du temple, pour juger si quelque inscription pourroit leur donner une connoissance exacte du lieu dans lequel ils se trouvoient. Ils entrent l'un et l'autre, gardant le silence le plus respectueux, et se livrant aux diverses réflexions que leur inspire cet imposant spectacle; mais quels furent leur étonnement et leur admiration, en voyant au milieu de l'église, et aux pieds d'un autel de gazon orné de fleurs et de fruits, un vieillard prosterné, et proférant, à l'instant qu'ils venoient d'entrer, ces belles paroles:

« Maître de l'univers, permets-moi » de m'approcher encore aujourd'hui, si » j'en suis digne, de ton sanctuaire ado-

» rable. Je viens t'y porter l'hommage
» d'un mortel comblé depuis trente ans,
» dans ce désert, de tes plus riches bien-
» faits...... Loin des hommes et de leur
» commerce, je puise ici, dans la posses-
» sion des vertus que tu m'as inspirées,
» des jouissances inaltérables, et qui me
» paient avec usure des longs tourmens
» d'une infortune passée........ O mon
» Dieu, ô mon père! tu m'as renversé
» du faîte des grandeurs, tu m'as dépouillé
» des plus grandes richesses, mais tu m'as
» consolé dans mon abandon et ma misère;
» tu m'as enlevé ma tendre, ma vertueuse
» épouse, tu m'as privé de mes parens,
» de mes amis, de ma patrie; mais tu es
» mon soutien, mon consolateur et mon
» appui dans cette riante solitude.........
» Je n'oublie pas, ô mon Dieu! qu'il y a
» peut-être dans le monde des êtres aussi
» infortunés que je l'ai été moi-même;
» prends pitié de leur sort. Vengeur de
» l'innocence et de la vertu, tu sécheras
» les pleurs des victimes trop nombreuses
» de l'injustice humaine. »

Il finissoit ces mots, et ses regards levés au ciel, il sembloit, dans une douce extase, entendre la voix de son Dieu. Frappés d'admiration, Abdolahid et Coritza n'avoient osé pénétrer plus avant dans le temple; ils s'étoient arrêtés à quelque distance de l'autel, mais assez près pour entendre jusqu'aux dernières paroles du vieillard. Quelle idée consolante leur inspira sa prière, où l'effusion de tous les sentimens de son ame leur fit juger combien grandes et consolantes devoient être leurs ressources auprès d'un homme dont l'infortune avoit été si affreuse, et dont les derniers vœux adressés au Très-Haut étoient exprimés en faveur des êtres accablés par les rigueurs du sort. Le ciel reçut dans ce moment les actions de grâces les plus vives de la part de ces vertueux époux; ils étoient encore prosternés dans l'attitude de l'adoration la plus profonde, lorsque le vieillard, quittant l'autel, vit tout d'un coup devant lui ce spectacle touchant, que la beauté et la tendre jeunesse des enfans qu'ils avoient

à leurs pieds rendoient plus intéressant encore. Au mouvement qu'il fit pour s'approcher d'eux, Abdolahid et Coritza se lèvent, se jettent à ses pieds, et les embrassent respectueusement; ils lui présentent, les larmes aux yeux, leurs chers enfans, et voient avec transport les pleurs de l'attendrissement couvrir le visage respectable du saint vieillard. Après cette scène muette, Abdolahid, rompant le premier le silence, adressa ces paroles au solitaire : « Heureux habitant de ce lieu » de délices, vous voyez à vos pieds les » malheureuses victimes de la cruauté et » de l'avarice des hommes. Nous ne vous » demandons qu'une hospitalité passagè- » re, le temps de réparer nos forces épui- » sées, et de nous reconnoître au milieu » de ces contrées inconnues pour nous. »

La sensibilité et la noble délicatesse qui inspirèrent ces paroles à Abdolahid, la douceur de sa voix, la vive expression de sa figure, la jeunesse de Coritza, sa beauté ravissante, celle de Zoroé et de Phatime; enfin cette tristesse intéres-

sante que le malheur répandoit sur la physionomie des deux époux ; en falloit-il davantage pour toucher l'ame compatissante et généreuse du vieillard, à qui leur infortune seule pouvoit les rendre recommandables ?

» Oh ! mes amis, oh ! mes frères, » leur répondit-il aussitôt, levez-vous, » vous êtes aux pieds d'un mortel. Qui » que vous soyez, la main seule de » Dieu a pu vous conduire dans cette » solitude, depuis trente ans inacces- » sible à tous les humains. Je bénis en » cela sa volonté divine ; je le remer- » cie, sur-tout, de me procurer avant » ma mort le plaisir de verser quelques » larmes sur l'infortune de mes sembla- » bles. Quelles sont douces pour moi, » puisque je puis offrir à vos maux quel- » que soulagement ! Oui, je vous ou- » vre mon sein, je vous offre un asile » dans mon habitation ; vous y trouve- » rez la paix, le repos, et ces consola- » tions inaltérables que la vertu procure » à l'homme qui la chérit. »

Cependant Abdolahid et Coritza, suivant les pas du vieillard, s'étoient enfoncés avec lui dans le petit bois, et descendoient du coteau dans la plaine. Leurs yeux ne pouvoient se lasser de contempler avec admiration ce mortel, dont le visage respectable leur présentoit un front chauve et serein, une barbe blanche qui tomboit jusque sur sa poitrine, des traits où la majesté étoit tempérée par la douceur, des yeux vrais miroirs d'une ame sensible et vertueuse, en qui tout enfin leur peignoit l'image auguste de la sagesse revêtue d'une forme humaine.

Le vieillard, à son tour, interrogeoit tantôt Abdolahid, tantôt Coritza, embrassoit tantôt Phatime, et tantôt Zoroé, et demandoit à leur père par quelle suite d'événemens ils avoient été conduits dans ces lieux. Abdolahid lui racontoit à la hâte quelques faits principaux qui ne servoient qu'à augmenter l'intérêt que ces deux époux lui avoient inspiré.

Arrivés dans la prairie, au-devant de

la forêt, ils suivirent le cours du ruisseau en remontant vers sa source. « Nous
» ne sommes pas loin de mon habitation,
» leur dit le vieillard ; vous allez juger
» bientôt des faveurs de la Providence
» pour un foible mortel. La nature, que
» j'étudie tous les jours pour mieux ap-
» profondir la grandeur de mon Dieu,
» m'offre à l'envi le tribut de ses dons.
» Que ses bienfaits me rendent heureux,
» aujourd'hui sur-tout, que je dois les
» partager avec vous ! »

LIVRE II.

Description de l'habitation du vieillard, et des endroits rians qui l'entourent. — Abdolahid et Coritza se décident à rester un mois auprès du solitaire. — Maladie subite de Coritza. — Sa mort.

Cependant le vieux solitaire et nos époux étoient parvenus au milieu de deux coteaux verdoyans qui formoient l'entrée d'un petit vallon. Le ruisseau côtoyoit paisiblement la colline qui se trouvoit à gauche ; le grand bois de cèdres, qui s'étendoit au loin derrière la colline à droite, terminoit la perspective que présentoit le fond de la vallée, et s'élevoit avec majesté sur une montagne qui bornoit agréablement ce charmant horizon.

A peine eurent-ils fait quelques pas, qu'une haie épaisse et très-élevée vint

leur opposer une barrière impénétrable. Mais le vieillard les conduisit aussitôt sur le penchant de la colline à droite, et après bien des détours à travers un bocage touffu, ils arrivèrent au milieu du coteau, dans une position où les regards d'Abdolahid et de Coritza pouvoient jouir d'un ravissant spectacle.

Des allées de grenadiers, d'orangers et de citronniers offroient à l'œil le plus doux contraste, par la diversité de leurs fleurs et de leurs fruits. L'air étoit embaumé des parfums qu'ils exhaloient de toutes parts. Des berceaux de jasmins blancs et jaunes ajoutoient à la fraîcheur de ces allées, et, avec de nouveaux embellissemens, leur prêtoient de nouveaux charmes. Les eaux bienfaisantes du ruisseau, se répandant par plusieurs détours au milieu de ce champ fertile, y portoient la vie, la fraîcheur, l'abondance; mais rien n'étoit plus pittoresque, dans ce riche tableau, que la vue de l'habitation du vieillard.

Sur le penchant du coteau qui se pré-

sentoit en face, s'élevoit un vaste berceau formé par les branches et les feuillages réunis de plusieurs platanes antiques. C'est sous ce toit aussi frais qu'agréable, que paroissoit la petite maison, bâtie des débris du monastère et couverte au-dehors de jasmins verdoyans. De grands palmiers répandoient tout alentour un délicieux ombrage. Un gazon épais et émaillé de mille fleurs ornoit les environs jusqu'au bas de la plaine, où le ruisseau venoit porter le tribut de ses eaux. Tout ce spectacle étoit relevé par celui d'une infinité d'oiseaux, dont les chants variés et les plumages différens charmoient l'œil et l'oreille : ils étoient si familiers, que la plupart se présentoient au-devant du vieillard pour recevoir ses caresses, et comme pour lui témoigner leur contentement de le voir.

Arrivés à l'habitation du solitaire, Abdolahid et Coritza éprouvèrent, en y entrant, une agréable sensation, produite par la simplicité, et sur-tout par la propreté qui régnoient dans ce séjour,

Une heureuse prévoyance y avoit abondamment pourvu à tous les besoins. On y voyoit l'utile uni à l'agréable ; mais une sage retenue en avoit éloigné mille superfluités, compagnes d'une vaine opulence. Les désirs du sage étant toujours tranquilles et réglés, ses besoins sont peu multipliés. Aussi le bon vieillard avoit suivi, dans les différentes dispositions de sa demeure solitaire, un esprit d'ordre et de modération. Tout y étoit l'ouvrage de ses mains, et tout y montroit son industrie dirigée par le goût.

Rien ne toucha plus sensiblement Abdolahid et Coritza que l'attention du solitaire, qui avoit su disposer, dans un asile vraisemblablement destiné pour lui seul, un appartement spécialement réservé à devenir le temple de l'hospitalité, dans le cas où le ciel lui auroit fourni l'occasion de l'exercer. Le vieillard, qui avoit jusqu'alors respecté cet appartement comme une retraite sacrée, y introduisit ses deux hôtes avec des larmes

de joie. « Mes amis, leur dit-il, je vais » donc consacrer ce séjour par l'obligation la plus chère à mon cœur. Entrez; » tout ici vous est destiné; venez y jouir » du repos qui vous est si nécessaire, et » y attendre avec confiance les nouvelles dispositions d'une Providence » qui a été votre guide. »

Abdolahid et Coritza s'efforcèrent d'exprimer leur reconnoissance au généreux solitaire, qui les quitta un instant pour aller leur préparer un petit repas.

Nos deux époux, après s'être livrés aux réflexions les plus consolantes, suivirent bientôt leur hôte dans son appartement. Leurs yeux se fixèrent agréablement sur la table préparée par ses soins. Du froment bouilli et mondé, quelques légumes cuits, des rayons d'un miel blanc comme le lait, des fruits et de l'eau, voilà les mets simples dont elle étoit couverte.

Pendant le repas, le vieillard eut la discrétion de réprimer les mouvemens

naturels de sa curiosité ; pour ne pas gêner ses deux hôtes. Mais Abdolahid et Coritza, qu'un sentiment bien vif occupoit beaucoup plus que des besoins qui furent bientôt satisfaits, s'efforçoient de lui témoigner tout l'excès de leur joie et de leur admiration. Le vieillard, touché de la sincérité naïve de leurs expressions, leur répondoit avec bonté. Il ne cessoit de fixer sur ces deux aimables époux des regards remplis de l'intérêt que lui inspiroit la beauté de leur ame. Abdolahid crut qu'il étoit de son devoir de lui raconter ses principales aventures depuis son départ de la Géorgie. Le bon solitaire l'interrompit souvent par de courtes, mais judicieuses réflexions. Elles donnèrent à Abdolahid et à Coritza la plus haute idée de sa sagesse : ce qui les charma encore plus, ce furent les principales circonstances de sa vie dont il les entretint un instant. Cette vie, autrefois si agitée, devenue ensuite aussi tranquille, leur inspira des réflexions bien rassurantes

sur leur propre situation. Ils sembloient être parvenus dans l'asile du repos et de la paix, à travers les mêmes dangers et à la suite des mêmes revers. Qu'il étoit consolant pour eux de pouvoir oublier leur infortune auprès de celui qui avoit acheté si cher le bonheur dont il jouissoit, et qu'il leur offroit généreusement de partager avec eux! Ils se faisoient l'image la plus flatteuse d'un sort qui devoit combler tous leurs vœux. Quelques considérations seules sur leurs chers enfans pouvoient suspendre leur détermination; mais la suite des événemens qui devoient attacher à cette résolution la destinée de Zoroé et de Phatime leur en fit bientôt une loi impérieuse.

Ce fut au milieu des réflexions qu'ils firent à ce sujet, que les deux époux et le vieillard se séparèrent pour aller se livrer aux douceurs d'un sommeil paisible.

Le jour reparut bientôt. Le vieillard étoit déjà de retour du temple et occupé à distribuer des grains à ses pigeons et à une infinité d'autres oiseaux

rassemblés autour de sa maison, lorsqu'Abdolahid et Coritza, sortant de leur appartement, vinrent au-devant de lui. Il les accueillit avec empressement.

« Je vous attendois, leur dit-il ; je » bénis le ciel d'avoir favorisé votre re- » pos. Vous me voyez ici occupé au- » tour de ma famille.............. Mais » puisque la fraîcheur de la matinée » nous invite à la promenade, suivez » mes pas et venez reconnoître avec » moi la source de ce ruisseau : elle » n'est qu'à une petite distance de mon » habitation. »

Ils y arrivèrent bientôt. Vers le fond d'un petit vallon, borné par une colline couverte d'un jeune bois de cèdres, sortoit en bouillonnant, d'un lit de sable argenté, une onde pure comme le cristal, resserrée dans un petit bassin entouré de joncs verdoyans; ce petit bassin étoit ombragé par plusieurs acacias (12) touffus, dont les branches rampantes et entrelacées s'étendoient en forme de voûte sur toute la surface de ce riche réservoir. Le ruis-

seau prenoit ensuite son cours par la pente naturelle du terrein, et rencontroit, assez près de sa source, plusieurs rochers élevés en pyramides, entre lesquels ses eaux s'élançoient impétueusement dans la plaine, et formoient une agréable cascade. Des milliers de roseaux entouroient son lit, et un gazon toujours vert animoit ses bords couverts d'une infinité d'arbres et d'arbustes de toute espèce.

« Vous voyez ici, dit le vieillard, la » véritable source des richesses dont je » jouis dans ce beau séjour. Il est bien » rare que la nature arrose ainsi la » terre dans ces contrées arides : je ne » lui dois que plus de reconnoissance, » puisqu'elle semble avoir pris plaisir » à réunir sous ma main tout ce qui » pouvoit contribuer à l'embellissement » de ce désert. Tout y est animé, tout » y fécondé par cette eau pure et bien- » faisante : sans ce ruisseau, tout lan- » guiroit, tout périroit en se desséchant » sous l'ardeur de l'astre du jour. Ses

» rayons embrasés semblent éteindre, » dans ces climats brûlans, le même » principe de vie qu'ils raniment ailleurs. »

Le vieillard les engagea ensuite à s'asseoir auprès de la cascade, sous un berceau formé par plusieurs myrthes fleuris. Après les avoir entretenus près d'une heure par la conversation la plus intéressante, il les invita à poursuivre leur promenade.

« L'étendue de mon domaine, leur » dit-il, présente une variété de ri» chesses si étonnante, que, sensibles » comme vous l'êtes aux beautés de la » nature, vous serez sans doute frap» pés d'un spectacle tout nouveau, et » dont vous ne pouvez avoir aucune » idée. Ce ruisseau dont nous venons » de voir la source, trouve à son cours » une issue étonnante. Suivez-moi; » nous y parviendrons bientôt par quel» ques détours qui me sont connus. »

Après une demi-heure de marche, ils s'enfoncèrent dans un défilé tortueux

qui leur enleva la vue des objets rians du vallon dont ils venoient de sortir. Tout, dans ce sentier horrible, rappeloit à nos deux époux le souvenir des chemins affreux qu'ils avoient parcourus ensemble. Cette idée les auroit remplis de crainte, s'ils n'avoient eu avec eux un guide sur les pas duquel ils ne pouvoient s'égarer.

Cependant un bruit confus qu'ils entendoient à leur droite vint d'abord les saisir d'effroi. Le vieillard se retournoit de temps en temps comme pour s'amuser de leur frayeur, et marchoit toujours assez vîte vers l'entrée d'une grotte qu'ils avoient aperçue de loin, et dont l'ouverture étoit épouvantable par sa largeur. A cet aspect, Coritza n'osant plus aller en avant, le bon vieillard voulut la rassurer : « Tout est beau dans » la nature, lui dit-il, elle ne présente » rien de difforme qu'aux yeux de » l'homme qui sait peu la connoître. » Admirable dans ses désordres mê» mes, elle ne s'affranchit jamais des

» lois qui la gouvernent : nos regards
» peuvent rarement pénétrer le mystère
» profond et suivre la rapidité inconce-
» vable de ses opérations. La foiblesse
» seule de notre intelligence nous fait
» envisager quelque confusion là où tout
» suit indubitablement cet ordre et cette
» harmonie qu'elle présente dans son en-
» semble. »

Ils n'étoient plus qu'à environ cent pas de l'entrée de la caverne, lorsqu'ils aperçurent à leur droite un nouveau passage entre des rochers escarpés. C'est là qu'ils découvrirent la chute des eaux écumantes d'un torrent qui, se précipitant de cascade en cascade, se retrouvoit bientôt dans un lit étroit, et suivoit dans une pente rapide le droit sentier qui conduisoit à la caverne.

« Le voilà, leur dit le vieillard, ce
» ruisseau bienfaisant qui, après avoir
» porté la vie dans mon charmant sé-
» jour, vient, à travers mille précipi-
» ces, se perdre dans l'abîme ouvert
» sous cette grotte profonde. »

Tout en faisant cette observation, le vieillard les conduisit jusqu'à la caverne. Ils entrent : Coritza, appuyée sur le bras d'Abdolahid, portoit avec inquiétude ses regards sous cette voûte immense. Tant que les rayons de la lumière leur laissèrent apercevoir les objets, ils suivirent le cours du ruisseau qui serpentoit dans la grotte jusqu'à une certaine distance où la prudence du solitaire l'obligeant de s'arrêter, il leur fit écouter avec attention ce qu'il leur étoit impossible de voir. Ils distinguèrent trois chutes d'eau qui, se rendant par différens points au bord d'un abîme ouvert presque sous leurs pas, faisoient, en se précipitant à une horrible profondeur, un bruit pareil à celui du tonnerre ou au long mugissement des vagues de la mer en courroux. Ils sortirent bientôt de cet antre ténébreux : le solitaire les conduisit alors sur la colline. Abdolahid et Coritza furent frappés de la vue d'une chaîne immense de montagnes qui alloient se perdre de tous côtés dans l'horizon. Le

solitaire les ayant invités à se reposer:
« Portez vos regards, leur dit-il, sur
» ces trois pointes hérissées que le soleil
» dore de ses rayons naissans. La voilà
» la véritable entrée qui, par mille dé-
» tours, conduit jusqu'à cette colline où
» nous sommes assis, et dont le sommet
» présente de loin la forme d'un vaste
» dôme. La distance qui nous sépare de
» ces trois montagnes, qu'on appelle les
» trois Sœurs, est d'environ une journée
» et demie; mais les difficultés pour
» franchir cet espace sont presque insur-
» montables. Le chemin du désert qui
» conduit à Gasswan est éloigné des
» trois Sœurs d'environ dix-huit milles:
» elles servent de loin comme de guide
» aux voyageurs qui partent de cette ca-
» pitale ou qui se proposent d'y arriver.
» Cette ville, située au nord-ouest de ces
» montagnes, en est encore distante d'en-
» viron six journées, en suivant la route
» de la plaine, qui est la seule pratiquée
» par les caravanes. Le zèle ardent des
» pieux solitaires qui ont fondé le monas-

» tère dont vous avez vu les ruines dans
» mon vallon, pouvoit seul les encoura-
» ger à franchir de si grands obstacles.
» Ils ignoroient qu'un jour les brigands,
» dans leurs incursions, parviendroient
» jusqu'à l'habitation de leurs succes-
» seurs, et la détruiroient de fond en
» comble. C'est à Gasswan même que
» j'appris ces événemens ; c'est encore
» là que j'eus des indices certains sur ce
» charmant vallon, devenu depuis si
» long-temps mon dernier asile.

» On peut donc placer, de la position
» où nous sommes, vis-à-vis de nous, au
» nord-est, le petit royaume de Gasswan,
» et tous les pays qui forment les confins de
» l'empire Romain et de l'Arabie; au nord,
» l'ancien royaume de Palmyre (13),
» les plaines fertiles qui l'entourent, et
» les déserts qui lui servent d'enceinte;
» au couchant, la partie de l'Arabie qui
» s'étend depuis la Palestine jusqu'à la
» mer Rouge; et au midi, tout le vaste
» désert qui nous sépare de l'Arabie-Heu-
» reuse (14). Vous voilà donc, mes chers

» amis, en quelque sorte orientés, après » avoir été depuis tant de jours égarés au » milieu de ces rochers affreux.

» Mais je pense que vos beaux enfans, » éveillés, peut-être, après un long » sommeil, réclament, en pleurant, les » soins de leur père et de leur mère, qu'ils » ne voient point autour d'eux : revenons » donc sur nos pas; accourons avec em- » pressement auprès de Zoroé, auprès de » Phatime. »

Abdolahid et Coritza, touchés de cette tendre prévoyance, suivirent de nouveau le vieillard, et arrivèrent au bout de deux heures à l'hermitage. Phatime et Zoroé étoient en effet éveillés; mais ils ne pleuroient pas; ils jouoient, au contraire, ensemble dans leur berceau, leurs petits membres entrelacés les uns dans les autres, et s'efforçant d'articuler quelques paroles qui n'avoient aucun sens. Ils accueillirent leur père et leur mère, ainsi que le bon vieillard, par le plus gracieux sourire, et leur firent répandre à tous des larmes de joie. Cependant, comme il

étoit huit heures du matin, le déjeûner fut bientôt préparé par les soins du solitaire, et servi sous les platanes qui environnoient sa maison.

Ce petit repas champêtre fut prolongé par les plus agréables entretiens, et ce fut à la suite des témoignages de reconnoissance que nos deux époux s'efforçoient de donner à leur bienfaiteur qu'il leur dit avec émotion : « Oh ! mes amis, vous faites
» naître en moi le plus doux des sentimens.
» Le poids de mes années doit bientôt
» m'entraîner dans la tombe ; qu'il me
» seroit doux en mourant de penser que
» vous hériteriez des consolations que j'ai
» éprouvées, de mes trésors, de tout ce
» que je possède dans cette solitude ! Je
» pourrois, à ma dernière heure, vous
» dire : je meurs content, puisque le
» fruit de mes longs travaux ne sera pas
» perdu. Oui, vous serez heureux de ce
» qui a fait ma félicité ; vous jouirez de
» tous les bienfaits que je tiens d'une
» Providence qui m'a été si favorable. »

Ces paroles ne pouvoient laisser aucun

doute à Abdolahid et à Coritza sur les désirs et les dispositions du solitaire ; ils n'osoient cependant encore accepter cette proposition. Incertains sur le parti qu'ils avoient à prendre, ils vouloient réfléchir mûrement avant de fixer leur sort, et sur-tout celui de leurs enfans. Le vieillard écouta avec bonté leurs raisons ; il pensoit lui-même que leur détermination ne devoit pas être précipitée. Mais un événement malheureux attaché à la destinée de Zoroé et de Phatime, vint bientôt fixer cette irrésolution.

Quinze jours s'écoulèrent dans une douce tranquillité. Le vieillard avoit repris ses occupations ordinaires ; Abdolahid étoit devenu son aide et son compagnon de travail ; Coritza partageoit ses soins entre ses deux enfans et les détails d'un ménage dont elle s'étoit chargée. Une joie pure, un heureux accord, une confiance mutuelle resserroient les nœuds qui unissoient cette nouvelle famille, et paroissoient devoir en assurer le bonheur ; quelques intervalles donnés de temps en

temps à un travail réglé, leur procuroient un repos nécessaire et leur ménageoient les plus agréables distractions.

Abdolahid trouvoit, dans son nouveau genre de vie, des délices inconnues pour lui. Les bontés du vieillard inspiroient à sa reconnoissance des procédés si respectueux et si attentifs, que le sage mortel en étoit vivement pénétré. Encore dans la vigueur de l'âge, Abdolahid s'efforçoit de lui épargner, par sa prévoyance et son activité, les épines du travail. Il ne pouvoit s'imaginer qu'un homme d'un âge si avancé fût capable de supporter les fatigues de l'état de laboureur. Il ne pouvoit voir, sans être attendri jusqu'aux larmes, son front chauve et couvert des rides de la vieillesse, arrosé quelquefois de sueur, et ses mains ou ses épaules tremblantes accablées sous de pesans fardeaux.

Coritza, de son côté, cherchoit à adoucir, par ses soins et ses caresses, les peines de son époux. Tendre et respectueuse envers son généreux bienfaiteur,

elle avoit acquis dans le cœur du sensible vieillard tous les droits d'une fille; mais sa santé, toujours plus chancelante depuis son arrivée dans le désert, avoit inspiré au solitaire les plus vives alarmes. Sa figure s'altéroit visiblement; Abdolahid s'en apercevoit, et en témoignoit secrètement son inquiétude à son respectable ami. Coritza, que le sentiment des peines qu'elle leur causoit affectoit beaucoup plus que son propre mal, ne négligeoit rien pour les tranquilliser : elle faisoit les plus grands efforts pour surmonter un fond de mélancolie qui la minoit intérieurement. Toujours plus caressante et plus empressée auprès d'Abdolahid, elle ne montroit à ses yeux que la plus profonde sécurité sur son état, dont elle connoissoit néanmoins tout le danger. Abdolahid et le vieillard ne pouvoient se lasser d'admirer cette patience, et surtout le motif généreux qui en étoit la source. Coritza n'en étoit que plus intéressante à leurs yeux. Abdolahid, qui n'étoit pas moins attentif à cacher à son

épouse ses inquiétudes, trouvoit une bien grande consolation dans les soins que le vieillard lui prodiguoit pour adoucir sa douleur, et même pour le préparer au plus cruel de tous les sacrifices, si le ciel l'exigeoit de lui. Coritza, dont la douceur embellissoit l'aimable caractère, avoit pour l'un et pour l'autre la plus aveugle déférence; elle se prêtoit à toutes les précautions que leur dictoit leur zèle, et sur-tout se soumettoit sans peine aux différens régimes que le vieillard, par son expérience, jugeoit nécessaires. Mais elle sentoit toute l'insuffisance des remèdes, qui ne faisoient que retarder les progrès du mal sans pouvoir le guérir.

Cependant il étoit naturel que, dans une circonstance aussi fâcheuse, on suspendît toute détermination sur le départ du désert : il falloit au moins abandonner ce projet jusqu'à l'entier rétablissement de Coritza. Son état ne devint pas meilleur; sa maladie, au contraire, prit bientôt le caractère d'une langueur si affreuse, que ses forces et sa voix di-

minuoient sensiblement. L'éclat de ses beaux yeux sembloit obscurci par les voiles de la mort ; l'incarnat de son teint s'étoit entièrement effacé, et sa bouche, autrefois si fraîche et si vermeille, ne présentoit plus que l'image d'une fleur mourante et flétrie.

Cinq mois se passèrent ainsi dans les plus cruelles alternatives ; l'instant fatal n'étoit pas éloigné. Coritza, qui, depuis quelque temps, nourrissoit le pressentiment de sa fin prochaine, cherchoit souvent à être seule, soit dans le verger, soit à l'ombre des palmiers qui couvroient les bords du ruisseau au bas de l'hermitage ; elle y traînoit des pas chancelans pour s'y livrer en liberté à tous les sentimens qui agitoient son ame. Abdolahid, malgré ses occupations, ne la laissoit jamais long-temps à ses idées : lui ou le bon vieillard venoit la joindre et devenoit le compagnon de ses promenades, qu'elle continua jusqu'à la veille de sa mort.

Rien ne fut plus étonnant, et en

même temps plus trompeur, que les symptômes qui précédèrent sa dernière heure. Elle venoit de passer une nuit assez tranquille. Cette tendre épouse, après avoir prodigué à ses enfans ses premières caresses, s'adresse à Abdolahid et au vieillard : « Un autre jour » doit luire pour moi, leur dit-elle ; » je veux en profiter. Mes premiers pas » se porteront sous le berceau voisin de » cette habitation. Je veux jouir de tous » les objets rians qui l'entourent, con- » templer encore une fois les beautés de » la nature, avoir à mes côtés mes deux » enfans, et non loin de moi mon cher » Abdolahid et notre respectable ami, » livrés à leurs occupations. Ce coup » d'œil enchanteur soutiendra peut-être » en moi le doux espoir de la vie ; et, si » le ciel me refuse le jour de demain, » celui-ci ne sera pas tout-à-fait perdu. »

Tout s'exécuta suivant les désirs de Coritza. Abdolahid et le vieillard, après l'avoir accompagnée sous le berceau, cédèrent à ses instances, et descendirent

au bas du coteau. Ils avoient laissé à ses pieds Phatime et Zoroé, qui se jouoient avec les fleurs du gazon sur lequel ils étoient couchés. Coritza avoit les yeux fixés tantôt sur eux et tantôt sur Abdolahid, qui se détournoit fréquemment de ses occupations pour considérer de loin cette tendre épouse, sujet continuel de sa conversation avec le bon vieillard.

Ce fut alors que la malheureuse Coritza, levant les yeux au ciel, exprima en ces mots les différens sentimens dont elle étoit agitée.

« Trop chères affections, que vous » attendrissez délicieusement mon cœur! » Doux empire de la nature, oui, je sens » tout l'effet de ton influence !....... J'ai » vu mes organes s'affoiblir, mes forces » et mes facultés devenir chaque jour » plus chancelantes, tout l'édifice de » mon corps s'ébranler et m'annoncer » par degrés l'époque prochaine de sa » dissolution....... Mon ame seule, tou- » jours plus active, semble avoir trouvé » dans l'affoiblissement de ses liens, ce

» surcroît de forces qui la reportent vers
» son essence immortelle, et me prou-
» vent, dans cet ouvrage de destruction,
» le beau miracle de ma véritable vie.
» Quel est donc ce pouvoir invisible
» qui opère en moi cet étonnant con-
» traste? C'est toi seul, ô mon Dieu! à
» qui les corps et les esprits sont égale-
» ment soumis. Tes décrets éternels, en
» détruisant mon existence terrestre,
» appellent mon ame à sa vraie desti-
» née. Si tes lois ont mis un terme si
» prompt à ma carrière, je ne dois pas
» plus me plaindre que la fleur que tu
» te plais à orner de tous les trésors de
» la beauté, et qui survit à peine au
» jour qui la voit naître.
» Qu'allez-vous donc devenir pour
» moi, rians tableaux qui offrez encore
» quelques charmes à mes regards lan-
» guissans? La riche parure des champs,
» le spectacle majestueux des bois et des
» montagnes, la fraîcheur délicieuse
» des vallons et des bocages, le gazon
» animé des prairies, les eaux argen-

» tines d'un ruisseau limpide, les pro» ductions abondantes des vergers où » les fleurs et les fruits se succèdent à » l'envi, tant de miracles réunis n'exis» teront donc plus pour Coritza!........
» O mon ame! d'autres charmes, d'au» tres beautés te sont assurément réser» vés, d'autres jouissances te sont pré» parées. Le ciel n'a pas voulu nous ré» duire à l'avantage passager de tant de » bienfaits que la mort rend pour nous » périssables. Au-delà des limites de » l'univers, au-dessus de ces régions » impénétrables où tant de millions d'as» tres brillans annoncent la majesté et » la puissance d'un Dieu; au-delà enfin » de ce vaste empire qui se dérobe à » nos derniers regards et presque à notre » imagination, existe un autre empire » qui n'a point de limites et qui n'aura » point de fin, comme celui qui est le » principe éternel de toutes choses.

» C'est là, ô mon ame! que tu es » appelée; ce sont ces espaces immen» ses que tu dois franchir avec la rapi-

» dité de l'éclair ; c'est là enfin que,
» rendue à ta véritable existence, tu
» puisera dans le sein de Dieu même
» la source intarissable d'une vie im-
» mortelle et éternellement heureuse. »

Coritza, par ces hautes et consolantes pensées, cherchoit à se fortifier contre la mort à laquelle elle se préparoit depuis long-temps. Elle avoit souvent réfléchi sur ce passage terrible pour l'homme le plus courageux. Ses premières idées, inspirées par la foiblesse de la nature, l'avoient entretenue long-temps dans une appréhension inquiète. Mais bientôt sa raison, raffermie par les sages réflexions du vieillard, lui inspirèrent cette généreuse résignation qui l'a soutenue jusqu'au dernier soupir. Résolue d'offrir à son Dieu le sacrifice d'une vie qu'elle tenoit de lui seul, elle ne sembloit plus attachée à son existence que par l'amour tendre qu'elle avoit pour Abdolahid et pour ses deux enfans.

Que cet amour lui coûta de larmes et

lui inspira de regrets ! Dans ce moment sur-tout où elle venoit de triompher si courageusement des efforts de la nature, elle vit bien que l'homme doit, jusqu'à son dernier soupir, obéir à ses lois.

Les jeux enfantins, et les grâces charmantes de Zoroé et de Phatime, tirèrent bientôt Coritza de ses profondes réflexions. Un nouveau trouble vint la saisir, une voix nouvelle se fit entendre au fond de son cœur : elle étoit épouse, elle étoit mère ; que de motifs ; que de douces obligations pour chérir la vie ! Ces idées enflammèrent de nouveau son imagination. Elle fut livrée tout-à-coup aux plus violens transports : l'agitation de son ame donna une dernière secousse à ses foibles organes. La lutte ne fut point longue. Ses larmes coulèrent abondamment ; ses cris, ses soupirs, ses sanglots vinrent percer le cœur d'Abdolabid, qui, pressentant aussitôt son malheureux état, se tourne vers le vieillard le visage troublé...... « O mon père! » lui dit-il en tremblant...... Hélas......

» ma chère Coritza » !...... Il étoit déjà loin de lui. Il franchit le coteau avec la rapidité de l'éclair, arrive, tombe aux pieds de son épouse : elle respiroit à peine. Le bon vieillard accourt bientôt sur ses pas : ils la transportent à l'instant dans l'hermitage, l'étendent sur son lit et lui prodiguent à la hâte les plus tendres soins. Mais l'heure fatale étoit arrivée : Coritza ne revint à elle que quelques instans avant d'expirer. Elle appela Abdolahid, et fut quelque temps sans pouvoir prononcer d'autre parole. Enfin, après un peu de silence, elle prononça plus distinctement ces derniers mots : « O mon époux !....... ô mes enfans !..... » ô mon père !....... grand Dieu ! » Ce fut là son dernier mot, et sans doute sa dernière pensée.

Trois jours après cette mort funeste, Abdolahid et le vieillard rendirent les derniers devoirs à la belle Coritza. Abdolahid choisit lui-même, pour le lieu de sa sépulture, le petit bosquet de myrtes voisin de la première cascade du ruisseau

tout près de sa source. Ses soins l'embellirent de plus en plus, et chaque jour, l'ame livrée à ses chagrins, il venoit sur la tombe de cette tendre épouse déposer le tribut de ses larmes, et s'entretenir, pour ainsi dire, avec ses mânes errans. Le bon vieillard le surprit souvent au pied de ce tombeau, uniquement occupé de sa douleur : il s'approchoit alors doucement de lui, toujours suivi de Phatime et de Zoroé, et lui montroit ces aimables enfans qui lui tendoient leurs petits bras comme pour réclamer ses caresses. Il rendit ainsi plus d'une fois le calme à ce cœur trop justement affligé.

Heureux effet de l'amour paternel, ce sentiment le plus doux, le plus pur, le plus puissant de la nature.

LIVRE III.

Abdolahid, après la mort de son épouse, ne veut plus abandonner le vieillard et son désert. — Ils s'occupent ensemble de l'éducation de Zoroé et de Phatime. — Entretiens sur l'histoire. — Détails sur les successeurs de Justinien jusqu'à Héraclius. — De Mahomet. — De sa doctrine. — Des principes de son élévation. — Inclination de Zoroé et de Phatime l'un pour l'autre. — Pressentiment du solitaire sur sa mort prochaine. — Circonstances qui ont précédé l'instant de son trépas.

Abdolahid avoit éprouvé un grand malheur; mais le ciel lui réservoit de grandes consolations; il venoit de perdre une amante, une épouse; il lui restoit un véritable ami qu'il ne voulut plus abandonner. Le temps et les soins du vieillard triomphèrent peu à peu de son

affliction : les charmes de la tendresse paternelle se joignant à ceux de l'amitié, il sentit qu'il pouvoit encore chérir la vie.

Phatime et Zoroé croissoient et embellissoient chaque jour. La nature avoit répandu sur eux toutes les grâces du corps, et laissa entrevoir, dès l'âge le plus tendre, les heureuses dispositions de leur ame; le spectacle des champs développa et adoucit leurs premières affections; leurs organes flexibles se laissoient facilement émouvoir par toutes les beautés si merveilleusement rassemblées sous leurs yeux. Les mouvemens du cœur animèrent bientôt en eux les facultés de l'esprit; et ce fut à cette époque où l'homme, s'élevant au-dessus d'une sorte d'instinct, acquiert comme une nouvelle existence par la réflexion, ce fut alors que les soins de l'éducation suivirent et dirigèrent pas à pas les heureux progrès de leur raison naissante.

Abdolahid et le vieillard virent avec joie leurs aimables enfans répondre à leurs soins. Tendres, naïfs, sensibles, prévenans, respectueux et soumis, ils

réunissoient l'un et l'autre les qualités les plus précieuses. Rien n'étoit plus brillant que les premières étincelles de leur esprit. Le bon vieillard en profita avec intelligence, et répandit des germes féconds sur ce terrein fertile. Il s'appliqua sur-tout à former leur raison, et à donner à leurs idées cette justesse, cette précision et cette netteté qui sont la base d'un jugement sain et droit.

Il ne voulut point borner la sphère de leurs connoissances à l'étendue du désert qu'ils habitoient ; il éleva leur ame à la hauteur du spectacle de l'univers, et leur fit juger de la plupart des objets dont il leur donnoit des idées sensibles et justes, par des comparaisons avec ceux qu'ils avoient sous leurs yeux. Il leur apprit sur-tout à connoître la destination et la véritable fin de l'homme. Instruits des devoirs qui les mettoient sous la dépendance d'un dieu, ils connurent aussi les obligations de l'homme par rapport à ses semblables. Le vieillard leur dépeignit encore le monde moral, dont la scène

étoit cachée à leurs regards, et il leur fit admirer cette Providence que notre témérité ose quelquefois calomnier.

L'influence de ces heureux principes produisit sur l'esprit de Zoroé et de Phatime tout l'effet que le bon vieillard pouvoit en attendre. Ils furent accoutumés de bonne heure à juger sainement des choses, et acquirent ce sage discernement qui devient dans l'occasion un guide sûr, et qui souvent remplace avec avantage les leçons tardives de l'expérience.

Malgré l'uniformité de leurs inclinations et de leurs goûts, le caractère de Zoroé et de Phatime présentoit quelques nuances légères qui ne servoient qu'à donner plus de force à leur amitié l'un pour l'autre. Phatime, sensible à l'excès, trouvoit dans Zoroé la modération d'une ame tendre où tout respire un calme inaltérable; la charmante gaîté de Zoroé contrastoit avec la douce mélancolie de Phatime; la nature enfin avoit donné à l'un ce qu'elle avoit refusé à l'autre, et

ce tout, réuni par l'effusion mutuelle des sentimens de leur cœur, formoit alors un ensemble parfait. De là naquit l'heureuse sympathie qui alluma la première étincelle du plus brûlant amour.

Aux jeux naïfs de leur enfance succédèrent bientôt les différentes occupations qu'ils voulurent s'imposer eux-mêmes comme une tâche journalière. Les travaux du ménage furent les premiers auxquels se livra la belle Phatime avec autant d'intelligence que de zèle : jusque dans ses amusemens elle se proposoit toujours un but utile. La culture des fleurs et le soin des animaux domestiques lui offroient les plus agréables distractions. Elle s'étoit attachée à deux colombes qu'elle avoit élevées dans leurs nids; ses petites leçons les avoient rendues si familières, qu'elles la suivoient par-tout, et paroissoient véritablement tristes lorsqu'elles étoient un instant éloignées d'elle. Phatime les appeloit ses compagnes, ses amies; leur union lui présentoit l'image de l'amitié qu'elle sentoit si bien, et peut-être

lui inspirèrent-elles les premières idées qu'elle eut de l'amour.

Zoroé, sans cesse attaché depuis son enfance sur les traces de Phatime, apprit bientôt que le développement de ses forces lui imposoit une obligation nouvelle : il gémissoit souvent de voir son père Abdolahid et le bon vieillard revenir des champs les mains meurtries par le travail ; sa tendresse lui fit naître le désir de soulager leurs peines en les partageant. Le motif qui l'animoit lui fit trouver tant de douceurs dans ses nouvelles occupations, que son père étoit souvent obligé de réprimer l'excès de son zèle.

Abdolahid et le vieillard s'efforçoient à leur tour de varier les divertissemens de Zoroé et de Phatime : ils se prêtoient avec complaisance à leurs jeux et à leurs badinages. Cette bonté animoit les doux épanchemens de leurs cœurs, et ajoutoit aux délices d'une vie dont rien ne pouvoit troubler la tranquillité.

Une sage distribution du temps remplissoit utilement toutes les heures du

jour, en admettant les intervalles d'un repos nécessaire. Les soirées étoient ordinairement consacrées à un travail commun, animé par une conversation aussi agréable qu'utile. Ils étoient tous occupés à entrelacer des tissus de joncs dont ils faisoient de la natte ou des paniers. C'est alors que la curiosité de Zoroé et de Phatime, aiguillonnée par les sages discours du solitaire, donnoit lieu à plusieurs questions intéressantes de leur part. Le vieillard, toujours plus empressé à les satisfaire, leur fournissoit l'occasion de lui communiquer les réflexions que ses raisonnemens pouvoient leur inspirer. Depuis long-temps il leur avoit donné quelques connoissances générales de l'histoire ; mais comme ils n'avoient pu juger du but qu'il se proposoit dans cette étude, il voulut un soir entrer dans quelques détails sur cette matière, et leur parla ainsi :

« L'histoire, en nous développant une » suite innombrable de faits étonnans, » nous laisseroit encore beaucoup de cho-

» ses à désirer, si elle ne nous donnoit
» pas une connoissance exacte de l'es-
» prit et du cœur de l'homme depuis
» qu'il est sorti des mains du créateur. Si
» les merveilles opérées par le maître de
» la nature vous ont donné jusqu'à pré-
» sent des idées magnifiques de sa gran-
» deur et de sa puissance, que direz-vous
» de celles qu'il a opérées par la main
» même de l'homme ?

» La naissance des arts remonte pres-
» que à l'origine du monde. L'homme,
» condamné par sa chute à supporter le
» fardeau d'une vie pénible et laborieuse,
» fut bientôt forcé, par les maux sans
» nombre qui le menaçoient, à leur op-
» poser les ressources de son industrie.

» L'agriculture doit naturellement te-
» nir le premier rang parmi les inven-
» tions humaines. La première destina-
» tion de l'homme, même dans le temps
» de son innocence, l'appela au travail
» de la terre, mais ce travail n'avoit rien
» de pénible : depuis sa chute cette terre
» s'étant hérissée de ronces et d'épines,

» elle ne lui vendit ses dons qu'au prix de
» ses fatigues et de ses sueurs. L'homme
» devint donc agriculteur par nécessité.

» L'architecture peut le disputer à l'a-
» griculture pour l'ancienneté de son ori-
» gine. Les mêmes raisons qui forcèrent
» l'homme à cultiver la terre pour sub-
» venir à sa subsistance, le mirent aussi
» dans la nécessité de se choisir un abri
» contre le froid, le chaud, les vents, la
» pluie, les orages et les animaux ré-
» voltés contre lui. La terre elle-même
» lui ouvrit son sein pour lui fournir les
» matériaux dont il avoit besoin. La na-
» ture, toujours empressée à le récom-
» penser de ses travaux, lui offrit chaque
» jour de nouveaux moyens d'employer
» plus utilement ses richesses et ses fa-
» cultés; elle lui présenta le modèle de
» ces belles proportions, qui, observées
» par son génie imitateur, le rendirent
» peu à peu en quelque sorte créateur lui-
» même.

» Mais comme Dieu, en donnant à
» l'homme une ame intelligente, vouloit

» le soumettre à des découvertes graduel-
» les, fruit d'une longue expérience, les
» arts ont eu aussi leur enfance ; ce n'a
» été qu'après des siècles qu'ils ont acquis
» ce degré de perfection qui fait l'étonne-
» ment des âges modernes.

» Les beaux-arts, appelés ainsi parce-
» qu'ils dépendent davantage du génie et
» de l'esprit de l'homme, n'eurent pas
» une origine aussi ancienne ; on peut en
» excepter la musique, dont le goût lui
» fut tout-à-coup inspiré par l'aspect har-
» monieux de l'univers, par le chant mé-
» lodieux et varié des oiseaux et par un
» sentiment d'enthousiasme qui le portoit
» à chanter les merveilles de la nature.

» La dispersion des hommes dans les
» différentes parties de la terre servit à
» multiplier les germes de ces premières
» connoissances ; elle devint une suite de
» l'ordre admirable de la Providence, qui
» par ce moyen jeta les fondemens des dif-
» férens empires qui se sont succédés l'un
» à l'autre dans l'étendue des siècles. La
» confusion même des langues ne servit

» qu'à mieux distinguer ces nouvelles so-
» ciétés. Cette distinction, jointe aux li-
» mites fixées par la nature et à l'influence
» des différentes zones sur le caractère des
» habitans de la terre, peut être consi-
» dérée comme la vraie ligne de démarca-
» tion établie entre toutes les nations du
» monde.

» D'après ce principe, Dieu est donc
» lui-même l'auteur et l'ami de l'ordre
» établi de tout temps dans la société. En
» effet, c'est dans la juste répartition des
» facultés morales ou physiques, des ri-
» chesses, des talens et de l'intelligence
» des individus et des classes qui la com-
» posent, que naissent cet équilibre et
» cette harmonie qui seuls peuvent en as-
» surer la tranquillité et le bonheur. C'est
» ainsi que dans le mécanisme merveil-
» leux de l'univers, les corps vastes, les
» causes puissantes donnent le mouve-
» ment et la vie aux causes et aux corps
» inférieurs. Cette proportion graduelle
» de forces et de pouvoirs établis dans
» l'ordre physique l'est encore dans l'or-

» dre morale. La dépendance mutuelle
» des hommes est aussi nécessaire au sou-
» tien de la société, que celle des causes
» infinies des phénomènes de la nature
» le devient chaque jour à l'ordre de l'u-
» nivers. Les hommes ont si bien senti
» cette vérité que, depuis l'enfance du
» monde, ils ont jugé nécessaire d'établir
» des lois pour maintenir chaque individu
» dans le cercle moral ou politique où il
» a été placé en naissant. C'est par la
» même raison qu'ils ont choisi en même
» temps des chefs qui, sous différens
» noms et à l'aide d'une autorité sage-
» ment répartie, devoient être les pro-
» tecteurs de ces mêmes lois. De la sub-
» version de ces principes, sont nés dans
» tous les temps les désordres et l'anar-
» chie qui ont causé la ruine des états les
» plus florissans. Ainsi, tout homme
» content du rang dans lequel la Provi-
» dence l'a placé, doit respecter tous ceux
» qu'elle a établis au-dessus de lui, et
» coopérer, autant qu'il est en son pou-
» voir, à l'avantage et au bien de la so-

» ciété : la nature nous impose cette obli-
» gation. «

» O mon père ! dit alors Zoroé au bon
» vieillard, je vois ici que Dieu a tout
» fait pour le bonheur de l'homme. Pour-
» quoi donc l'histoire du genre humain
» ne nous présente-t-elle à chaque pas que
» le tableau de ses infortunes ?

» Mon fils, lui répondit le solitaire,
» n'attribuez cela qu'à ses erreurs, à ses
» fautes et à ses crimes. L'envie et l'am-
» bition sont les passions les plus cons-
» tantes et les plus dangereuses du cœur
» de l'homme ; ce sont elles qui soufflent
» la discorde dans les familles, les socié-
» tés et les empires : la discorde attise les
» feux de la haine ; la haine anime les
» transports de la vengeance ; la voix du
» sang est trop foible, les intérêts les plus
» sacrés sont sacrifiés impunément ; une
» aveugle fureur commande tous les ex-
» cès ; la violence, la terreur, l'injustice
» multiplient les attentats et les crimes,
» et une seule passion couvre bientôt de
» forfaits toute la surface de la terre. «

» Ne nous étonnons point si quelque-
» fois la nature, révoltée des attentats de
» l'homme contre son créateur, devient
» elle-même le plus terrible instrument
» de ses vengeances. Ces convulsions sou-
» terraines qui ébranlent jusque aux fon-
» demens des plus grandes villes; ces
» éruptions épouvantables qui, dans plu-
» sieurs coins de la terre, vomissent les
» feux qu'elle nourrit dans son sein, et por-
» tent au loin l'embrasement, la dévas-
» tation, la mort; ces tempêtes précédées
» par les éclairs et la foudre; ces inonda-
» tions qui, se répandant avec fureur dans
» les campagnes, y laissent par-tout l'i-
» mage de la nature dépouillée, des mois-
» sons détruites, des troupeaux, des
» chaumières, des villages même entraî-
» nés par l'impétuosité des torrens; ces
» incendies subits qui, alimentés par des
» vents furieux, portent dans les villes
» et dans les champs leurs cruels ravages;
» ces vapeurs contagieuses qui s'élèvent
» et sèment parmi les hommes et les ani-
» maux des épidémies mortelles; tous

» ces effets réunis semblent avoir leur
» cause primitive dans la nature ; mais
» Dieu lui seul peut en permettre l'explo-
» sion terrible, parce qu'il n'appartient
» qu'à lui seul d'en arrêter les effets. Ne
» voyons donc dans ces phénomènes épou-
» vantables que les crimes de l'homme
» lui-même, puisque la main qui retient
» chaque jour l'océan furieux dans ses li-
» mites, peut aussi facilement détourner
» de dessus nos têtes ces fléaux destruc-
» teurs. »

» Hélas ! s'écria Zoroé, que devient
» donc le sort de la vertu sur la terre au
» milieu des orages sans cesse élevés con-
» tre elle par l'envie et la méchanceté
» des hommes ?

» L'infortune, répondit le vieillard,
» est souvent son partage, puisque dans
» les continuelles agitations de la vie, les
» malheurs, semblables à des vents im-
» pétueux, viennent si souvent l'assail-
» lir. Mais celui qui a donné au foible
» roseau cette flexibilité naturelle dont
» se joue l'aquilon fougueux, lui a prêté

» aussi cette élasticité qui le rend bientôt
» à sa situation première. De même, si
» l'homme éprouve dans le choc des re-
» vers cet état d'agitation semblable à l'é-
» branlement du roseau, l'espoir, en le
» ramenant à son Dieu, lui rend aussi la
» confiance qu'il ne sera pas brisé par la
» tempête. Que dis-je ? il s'épure bien
» souvent à l'école du malheur ; il avoit
» peine à résister aux illusions de la for-
» tune ; l'adversité le rend à lui-même ;
» elle le désabuse, l'instruit et le fortifie.
» Il en vient enfin jusqu'à cette grandeur
» d'ame où ce ne sont plus ses maux qui
» le touchent, et où il ne plaint plus que
» ses ennemis contre lesquels il voit s'ar-
» mer la justice éternelle.

» Les passions de l'homme sont cepen-
» dant l'ouvrage de Dieu ; elles sont par
» rapport à l'ame ce que le feu du ciel
» devient pour l'univers qu'il vivifie et
» dont il éclaire toutes les beautés. Mais
» ce présent ne peut être dangereux pour
» nous qu'en méconnoissant la voix de la
» raison que Dieu nous a donnée en même

» temps pour servir de frein aux mouve-
» mens déréglés de nos passions.

» L'histoire donc, en devenant un mi-
» roir fidèle de nos erreurs et de nos foi-
» blesses, apprend à l'homme qui réflé-
» chit à connoître le cœur humain, et à
» se former de véritables idées sur tout le
» plan de sa conduite morale. Ses leçons
» s'adressent à tous les états; elle instruit
» autant les rois sur leur trône que le ber-
» ger sous ses toits rustiques; elle ap-
» prend aux souverains de la terre à re-
» connoître celui qui dispose des couron-
» nes et des empires, et elle inspire aux
» peuples la soumission et le respect dus
» à ces dépositaires sacrés de l'autorité
» divine. En nous montrant les chagrins
» qui dévorent si souvent les favoris de
» la fortune, et sur-tout leur chute si fré-
» quente, si subite, si affreuse, elle nous
» fait connoître l'instabilité des grandeurs
» et des richesses, et elle inspire au sage
» la force de les mépriser; elle élève en-
» fin l'homme à la hauteur de son origine,
» et lui apprend à se rendre digne de la

» destination immortelle qui lui est pré-
» parée. »

Ces sages réflexions étoient dictées par le désir de donner à Zoroé et à Phatime l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Doués l'un et l'autre des plus heureuses dispositions, ils étoient encore animés du désir de répondre aux soins d'un père et d'un instituteur si respectables. Dociles à leurs leçons et à leurs moindres avis, ils n'avoient d'autre but que celui de leur plaire, et ils étoient aiguillonnés par cette noble émulation qu'inspire l'amour du bien à toutes les ames droites. Ils remplirent en tout les plus belles espérances d'Abdolahid et du vieillard, et furent, dès l'âge le plus tendre, leurs plus chères délices. Leur esprit, leur cœur, les grâces de leur corps, tout se développa d'une manière rapide.

Phatime, sur-tout, étoit une beauté accomplie; sa taille avoit les plus belles proportions; sa démarche étoit à-la-fois légère et noble, ses gestes naïfs et animés, ses moindres mouvemens répan-

doient mille charmes sur toute sa personne; mais rien n'étoit si enchanteur que sa figure : des traits réguliers, relevés par un teint de lys et de roses, des yeux languissans où se peignoient toute la candeur, la sensibilité de son ame; des regards tendres, capables d'émouvoir les cœurs les plus durs, une bouche aussi fraîche que la fleur du matin, un sourire qui étoit le sourire de l'amour innocent, des dents qui avoient l'éclat de l'émail, de longs cheveux noirs, dont les tresses ondoyantes flottoient tantôt sur ses épaules, et tantôt sur son sein aussi blanc que la neige; voilà les charmes et les attraits dont la nature avoit embelli la jeune Phatime.

Zoroé avoit la taille plus haute, les traits plus mâles, et la démarche plus grave; mais ses yeux étoient le miroir d'une ame aussi tendre, ses regards l'expression de la même sensibilité, et son sourire l'image de la même candeur. La nature, elle-même, alluma dès-lors dans leur ame la première flamme de cet amour ardent qu'ils eurent l'un pour

l'autre, et que le temps et les plus grands obstacles ne purent ni détruire ni diminuer.

Cependant, plus Phatime et Zoroé grandissoient, et plus les années s'accumuloient sur la tête du solitaire. Sa vertueuse famille le voyoit avec douleur s'avancer vers ce terme fatal qui devoit les livrer à des regrets bien vifs. Mais, toujours calme, toujours serein, son front respectable respiroit une gaîté qui ne pouvoit être troublée par l'approche de la mort, à laquelle il étoit préparé. Il en nourrissoit depuis long-temps le pressentiment avec cette tranquillité, ou plutôt cette joie intérieure qu'éprouve l'homme qui voit ses plus chères espérances prêtes à se réaliser; ses complaisances et ses soins pour Zoroé et pour Phatime étoient toujours les mêmes, sa tendresse pour eux et pour leur père ne fut point refroidie par les glaces de l'âge.

Un jour, il voulut leur donner une satisfaction qu'ils n'avoient jamais osé exiger de lui. La promenade les avoit tous

réunis aux environs de la tombe de Coritza. Le vieillard leur avoit annoncé une longue histoire, et cette histoire fut celle de sa vie. Il ajouta à son récit une infinité de réflexions qui le rendirent plus intéressant et plus utile pour Zoroé et pour Phatime. Mais, afin de donner une suite naturelle aux événemens politiques sur lesquels il avoit été obligé de s'étendre, il pria Abdolahid de lui développer les faits les plus importans qui suivirent le règne de Justinien.

Abdolahid, pour ajouter encore plus d'intérêt à sa narration, raconta quelques circonstances particulières de sa vie, dont le vieillard ni ses enfans n'avoient aucune connoissance. Il eut sur-tout occasion de parler long-temps de Coritza, et avec ce respect et cet amour qu'il conserva jusqu'à la mort pour cette épouse vertueuse. Il satisfit ensuite, par le récit suivant, le désir particulier du vieillard.

« L'histoire de l'empire, depuis l'avénement de Justin second, successeur de Justinien, jusqu'à celui de Maurice, ne

» présente qu'une suite de règnes très-
» courts, dont les événemens offrirent à
» l'univers le spectacle des mêmes guerres
» au dehors et des mêmes divisions au de-
» dans. L'usurpation étant devenue la
» voie ordinaire pour parvenir au trône,
» l'anarchie livroit l'état aux fureurs des
» factions les plus violentes, et la couronne
» devenoit presque toujours le prix de la
» rebellion triomphante par le crime.
» Les droits de Maurice à l'empire furent
» plus honorables et en même temps plus
» légitimes. Parvenu à la suprême puis-
» sance par ses exploits militaires, il sou-
» tint avec gloire les rênes du gouverne-
» ment jusqu'à l'attentat de Phocas,
» son successeur, qui, après avoir soule-
» vé les troupes contre lui, vint l'attaquer
» jusque dans sa capitale, se rendit maître
» de sa personne, et le fit périr cruelle-
» ment lui et tous ses enfans.

» Phocas, maître du trône par le plus
» horrible des attentats, fit bientôt con-
» noître quel successeur on avoit donné à
» Maurice. Élevé dans les derniers rangs

» de l'armée, il n'y avoit acquis que les » vices les plus grossiers qu'il ne rachetoit par aucune vertu. Sans honneur, » sans courage, sans étude du métier de » la guerre, dont il ne connoissoit que la » licence et le désordre, abandonné aux » femmes, brutal, impitoyable, il n'eût » pas même été digne de commander à » des barbares. On se repentit bientôt » d'un si indigne choix. Le règne de ce » monstre ne fut qu'une suite de malheurs. » L'empire, démembré par les Perses, » éprouva encore tous les fléaux qui peuvent ravager la terre. La famine et la » peste désolèrent l'Orient. Les hivers furent si rigoureux, que la mer fut plusieurs fois glacée à une grande distance, » et qu'au moment du dégel, ses rivages » furent couverts de poissons morts.

» Héraclius, à son avénement à la couronne, trouva l'empire dans cet état déplorable. Depuis huit ans, un soldat brutal et féroce le gouvernoit comme il l'avoit acquis, par la violence et le massacre. L'exemple du prince avoit achevé

» de corrompre les mœurs, qui dégéné-
» roient depuis long-temps. Plus de cou-
» rage, plus de sentimens d'honneur, plus
» de patrie. L'Orient, ravagé depuis le
» Tigre jusqu'au Bosphore (15), pleuroit
» la ruine de ses villes et de ses habitans.
» L'Occident ne jouissoit pas d'un meil-
» leur sort. La Thrace (16), la Mysye (17),
» l'Illyrie (18), la Grèce (19), étoient en
» partie dépeuplées par les courses des Aba-
» res (20), des Bulgares (21), des Escla-
» vons (22). Enfin, tout annonçoit la ruine
» de cet empire romain, autrefois si redou-
» table.

» C'est dans ces temps malheureux que
» mon mariage avec Coritza fut conclu
» sous les auspices les plus funestes. Il fut
» bientôt suivi de notre départ de Tiflis,
» et de notre arrivée en Arabie, où nous
» nous trouvâmes exposés à des dangers et
» à des malheurs aussi affligeans que ceux
» dont nous croyions avoir été délivrés.

» En effet, tandis que les puissances les
» plus anciennes, les plus étendues, et,
» ce semble, les mieux affermies se prépa-

» roient à s'entre-détruire, un homme ex-
» traordinaire, caché dans les déserts de
» l'Arabie, cherchoit à s'élever par des
» moyens dont les prodigieux effets sont
» parvenus, dans ce moment peut-être, à
» changer la face du monde. Mahomet,
» s'annonçant comme l'envoyé du ciel,
» dont il se dit être l'organe, s'étoit rendu
» maître du pays. Habile à connoître les
» hommes et à les mouvoir, parlant peu,
» mais éloquent, prêt à tout entreprendre
» et à tout souffrir, intrépide au milieu
» des plus grands dangers, profond, impé-
» nétrable, il avoit toutes les qualités pro-
» pres à le faire réussir dans ses projets. Il
» fit sentir la nécessité de réformer le cul-
» te : les Arabes, vifs, remuans, hardis,
» et d'une ignorance profonde, furent
» bientôt ses sectateurs. C'est ainsi qu'il
» devint à-la-fois le fondateur d'un em-
» pire et d'une religion ».

Ici le vieillard, que le récit d'Abdolahid paroissoit affliger profondément, fit les réflexions suivantes sur tant d'événemens extraordinaires.

« La vie de l'homme sera donc toujours
» agitée par de nouveaux orages ! Nous
» avons ouvert son histoire ; tout, depuis
» les premiers âges, nous offre le tableau
» de son inconstance, de ses crimes, de
» ses malheurs. Par-tout les révolutions
» se succèdent avec les siècles, et c'est
» sur une mer d'écueils et de tempêtes
» que s'élèvent et s'engloutissent tour-à-
» tour les plus puissans comme les plus
» foibles états.

» Que cette image seroit désolante pour
» l'humanité, si une main divine n'étoit
» toujours prête à faire naître le bien des
» plus grands maux, et si l'ouvrage de
» Dieu n'étoit solidement appuyé sur les
» débris même de l'ouvrage de l'homme !

» Que vois-je dans la situation présente
» de la scène du monde? de grandes vues,
» de vastes desseins. Il doit y avoir un
» terme à la révolution des quatre gran-
» des monarchies qui se sont succédées
» l'une à l'autre depuis le commencement
» des siècles, et ce terme n'est peut-être
» pas éloigné.

» L'empire romain, depuis long-
» temps affoibli par les invasions du
» Nord et les attaques continuelles des
» Perses, ses ennemis les plus redouta-
» bles, ne nous offre plus que l'image ef-
» frayante d'un vieillard infirme déchiré
» par une longue agonie et livré aux an-
» goisses de la mort. Déjà cette puis-
» sance, autrefois si formidable, n'est plus
» qu'un vain fantôme de ce qu'elle a été.
» Serois-je étonné que ce Mahomet lui-
» même devînt entre les mains du Tout-
» Puissant la foudre redoutable qui doit
» écraser ce monstrueux colosse ? O mes
» amis ! nous vivons ici dans la sécurité
» la plus profonde. De quels orages som-
» mes-nous peut-être entourés dans ce
» moment ? Tout, dans l'établissement
» de l'empire romain, avoit été con-
» duit par Dieu : il avoit voulu réunir
» sous une même domination, et presque
» sous une même langue, les deux tiers
» du monde pour donner plus de cours à
» la prédication de son évangile, et éten-
» dre parmi les peuples le triomphe de

» sa religion. Ce qu'il y avoit d'humain » dans cet ouvrage doit tomber néces- » sairement. L'œuvre de Dieu lui seul a » un caractère permanent et ineffaçable » que rien ne pourra détruire.

» Mes amis, sans doute de pareilles » réflexions ne sont pas consolantes pour » nous ; mais soyons prêts à tout événe- » ment. Quel que puisse être le sort qui » nous est réservé, la vertu nous prépare » de grandes ressources contre le mal- » heur. Appréhendons peu cette épreuve » glorieuse, elle opérera sans doute notre » plus grande perfection, et nous rendra » dignes d'une plus belle récompense. »

L'heure du sommeil vint terminer ce long entretien. Depuis ce jour le vieillard ne cessa d'inspirer à Zoroé et à Phatime cette courageuse philosophie qui nous défend contre les illusions de la prospérité, et nous dispose aux combats contre l'infortune ; combats toujours si dangereux pour les ames foibles.

Cependant une révolution devoit s'opérer dans leur cœur. La nature en accé-

léra l'explosion. Ils avoient reçu du ciel une ame trop ardente pour être insensibles aux feux de l'amour. Abdolahid s'aperçut le premier des progrès qu'il faisoit dans ses enfans. Phatime et Zoroé étoient les seuls à ne pas se douter d'un mal trop souvent dangereux : plusieurs mouvemens confus les agitoient intérieurement, mais ils en ignoroient la cause ; ils en soupçonnoient encore moins les conséquences. Zoroé, à qui les leçons du vieillard et de son père avoient donné quelque connoissance du cœur humain, s'interrogeoit souvent sur tout ce qu'il éprouvoit comme malgré lui ; mais c'étoit inutilement : il avoit toujours aimé Phatime ; il avoit trouvé dans ce sentiment une volupté pure et sans trouble ; il ne savoit à quoi attribuer l'inquiétude que paroissoit lui causer la plus douce affection de son cœur : il se décida à expliquer à Abdolahid sa situation pénible. Ce bon père jugea bientôt du mal de Zoroé ; ses conseils et ceux du vieillard le fortifièrent contre le délire d'une

passion si capable d'élever l'ame lorsqu'on sait la soumettre aux lois de la raison.

Mais Phatime étoit bien plus malheureuse. La foiblesse de son sexe, jointe à l'extrême délicatesse de ses organes, la rendoit moins forte contre cet ennemi puissant et redoutable. Son ame tendre étoit livrée à une douce mélancolie; ses jeux avec son cher Zoroé n'étoient plus ni si vifs ni si gais; ses conversations étoient entrecoupées de soupirs. Souvent livrée à elle-même, elle cherchoit à s'enfoncer dans les bois les plus épais ou sous les bocages touffus; elle aimoit cette tranquille solitude; mais l'amour sembloit profiter de ces momens où elle se livroit à ses traits sans s'en douter, pour mieux assurer sa victoire. En vain interrogeoit-elle la nature sur le tourment de son cœur: la nature lui répondoit par les tableaux attendrissans des oiseaux voltigeant autour de leurs nids, de la tourterelle gémissante auprès de sa fidèle compagne, des zéphirs empressés à caresser

les fleurs : elle fuyoit l'amour, et partout l'amour s'offroit à elle. Ses larmes devenoient alors les dernières preuves du triomphe de ce dieu vainqueur ; elles soulageoient pour un instant son ame ; mais elles servoient bientôt elles-mêmes d'aliment à sa blessure.

Abdolahid, qui cherchoit à pénétrer toujours plus les sentimens de ses deux enfans, jugea qu'il étoit temps de se consulter avec le vieillard sur le parti qu'ils devoient prendre. Il fut résolu entre eux de dévoiler au premier jour à Phatime et à Zoroé le secret de leur naissance, et de terminer leurs tourmens par une union que la nature sembloit demander et que le ciel ne manqueroit pas de bénir. C'étoit là le but que le saint vieillard vouloit atteindre avant de descendre dans le tombeau ; c'étoit le désir le plus ardent d'Abdolahid. Ce tendre père voyant que son respectable ami, toujours plus foible et plus languissant, n'avoit que quelques jours à vivre, vouloit qu'avant de mourir il donnât la bénédiction nuptiale

à ses enfans : mais le ciel en disposa autrement. Le deuil le plus triste précéda la célébration d'un mariage qui devoit être fait sous des auspices bien funestes.

Le jour de la mort du vieillard fut un de ceux que la religion sanctifie par le repos et par l'hommage que l'homme en fait à son créateur et à son maître. Des devoirs sacrés partageoient dans ces jours les distractions innocentes de l'aimable famille. Dès la veille, les plus beaux fruits étoient destinés à l'offrande sacrée, et dès l'aube du matin, Phatime et Zoroé alloient choisir les fleurs les plus belles pour en couronner les paniers de fruits.

La dernière aurore qui devoit luire sur la tête du solitaire se lève ; la paix intérieure de son ame lui conserve sa gaîté ordinaire ; il vient au-devant de ses enfans, le front tout rayonnant d'une joie en quelque sorte surnaturelle ; il se rend au temple appuyé d'une main sur son cher Abdolahid, et de l'autre sur le bâton depuis long-temps le soutien de ses pas chanchelans. Phatime et Zoroé précé-

doient leur marche, portant respectueusement les paniers qu'ils avoient ornés de leurs belles mains. La cérémonie fut simple, mais auguste. Les vœux et l'encens de ces mortels parvinrent jusqu'au trône de l'Eternel.

Tout le reste de la journée, Phatime et Zoroé s'efforcèrent par les soins les plus attentifs de distraire le bon vieillard; mais, sans cesse occupé du grand passage auquel il étoit préparé depuis si long-temps, il paroissoit fixer toutes ses idées sur cet objet seul capable de l'intéresser. Son front, toujours serein, présentoit la vraie image du sage cédant avec joie aux lois impérieuses de la nature. Enfin, tout en lui prouva bientôt qu'une heureuse inspiration lui avoit dévoilé jusqu'à l'instant même de son trépas.

En effet, le soleil ayant presque atteint la fin de sa course, l'heure approchoit où l'obligation la plus sainte rappeloit au déclin de chaque jour la vertueuse famille dans le temple : elle s'y rendit bientôt. Le vieillard éprouva en y

entrant un tressaillement si extraordinaire, qu'Abdolahid et ses enfans furent obligés de le soutenir jusqu'aux pieds de l'autel. Une frayeur subite les porta à considérer avec inquiétude la physionomie du solitaire ; mais son air calme, ses yeux rayonnans et animés d'une joie pure et céleste, rassurèrent pour quelques instans la vertueuse famille.

Revenu à lui-même, le vieillard se prosterna devant l'autel, encore orné de l'offrande du matin. Abdolahid étoit à ses côtés ; Phatime et Zoroé s'étant placés l'un à droite et l'autre à gauche, commencèrent à chanter les hymnes sacrés : ils n'oublièrent pas dans l'expression de leurs vœux de demander au ciel la conservation des jours du consolateur, de l'ami, du soutien de leur père.

Le solitaire, vivement touché de cette prière, lève ses mains vers le ciel et s'écrie :

« O mon Dieu! tu viens de connoître
» les désirs de ces deux ames innocentes ;
» daigne veiller à jamais sur le bonheur de

» leurs jours; et si tu dois les soumettre
» aux épreuves de l'infortune, soutiens-les
» dans leurs revers, comme tu m'as sou-
» tenu moi-même au milieu de mes afflic-
» tions; conserve-leur sur-tout ce bon père
» qui a tant contribué à former leur esprit
» et leur cœur par ses instructions et par
» son exemple.... Ils t'ont demandé avec
» instance d'ajouter quelques années de
» plus à ma longue carrière; ô mon Dieu!
» elle est remplie au-delà de mes espé-
» rances, si je suis digne de te rendre
» sans tache le dépôt des jours que tu m'as
» confiés. L'idée de mon trépas les afflige;
» mais je ne l'attends de toi que comme le
» terme d'un long service dans une terre
» étrangère, et l'époque de mon heureuse
» entrée dans ma véritable patrie. »

Après quelques instans de silence, le vieillard tourna ses regards sur sa tombe entr'ouverte, placée à droite à quelque distance de l'autel.

« Tombe paisible, dit-il alors avec une
» tranquillité admirable, toi que mes mains
» ont creusée depuis long-temps, tu dois

» donc renfermer ma dépouille terres-
» tre !..... Qu'il m'est doux de te contem-
» pler sans effroi, et sans ce trouble inté-
» rieur qui tourmente l'homme criminel
» aux approches de l'impitoyable mort !..
» O mon Dieu ! le voilà donc, le plus beau
» triomphe que tu réservois à ton servi-
» teur fidèle. En me rendant capable de
» soutenir le poids d'une longue vie, tu
» devois m'en adoucir le terme, et com-
» bler de consolations jusqu'à mes der-
» niers momens ».

Le vieillard, se penchant alors sur le sein d'Abdolahid, qui lui tendit à l'instant les bras, se vit en même temps entouré de Zoroé et de Phatime, tous deux fondant en larmes. Zoroé embrassoit ses genoux, et Phatime avoit saisi une de ses mains qu'elle arrosoit de ses pleurs.

« O mes amis ! leur dit-il d'une voix al-
» térée, l'instant est donc arrivé !.....une
» loi suprême va m'arracher ! ... Recevez
» mes derniers adieux ..... et la bénédic-
» tion de celui qui vous a chéris comme ses
» enfans ..... »

Il prononçoit ses derniers mots, ses yeux se fermèrent tranquillement, sa bouche exhala sans effort le dernier soupir, et la main qu'il avoit levée pour les bénir tomba sur le sein de Zoroé, qui la baisa avec respect.

Abdolahid vit avec douleur qu'il avoit cessé de vivre. Malgré son extrême affliction, il commanda à ses deux enfans de se lever. « Rendons, leur dit-il, à notre père,
» à notre bienfaiteur, les derniers devoirs
» dont peut s'acquitter envers lui notre
» tendresse ».

Ils déposèrent à l'instant son corps sur la première marche de l'autel, lui préparèrent un lit de gazon orné des fleurs que Phatime et Zoroé purent trouver dans le champ voisin; ils placèrent le cadavre sur ce lit funèbre, et, au bout de trois jours, célébrèrent son inhumation avec un soin et un respect religieux.

LIVRE IV.

Désolation d'Abdolahid après la mort de son ami. — Ses enfans le consolent. — Il découvre à Zoroé le secret de sa naissance. — Il les entretient de leur mariage et des devoirs essentiels de cet état. — Huit jours après ils sont surpris dans le désert par une troupe de Sarrazins ayant à leur tête un Arménien apostat appelé Hélamir. — Ils sont entraînés au camp arabe rassemblé sous les murs de Bostra.

La mort du vieillard devoit être un coup bien sensible pour le malheureux Abdolahid : il venoit de perdre en lui un ami, un consolateur, un père. Il couvrit son tombeau de ses larmes, et ses enfans, livrés à la même douleur, donnèrent à sa mémoire les plus justes regrets. Ils étoient cependant bien loin d'apprécier comme Abdolahid la grandeur de cette perte. Cet

époux infortuné qui pleuroit encore depuis quatorze ans sa chère Coritza, sentit, au moment du trépas de son vertueux ami, se rouvrir dans son cœur une mortelle blessure. Il est privé pour toujours des soins généreux qui avoient fermé sa plaie; il ne pourra plus communiquer à l'amitié ses peines et ses afflictions. Ces tristes idées agitent son esprit, son ame se livre au chagrin qui la consume, et sa santé éprouve bientôt une altération alarmante.

Mais la tendresse de Zoroé et de Phatime, leurs sollicitudes pour un père qu'ils adorent, leurs inquiétudes, leurs prières, tant de motifs contribuèrent à tirer Abdolahid d'un état d'accablement qui lui rendoit son existence insupportable. Il jugea qu'il étoit temps de faire un effort sur lui-même : il se devoit à ses enfans; peut-être étoit-il encore nécessaire à leur bonheur à venir. Toutes ces considérations, jointes aux leçons d'une douce philosophie, opérèrent sur Abdolahid les plus heureux changemens. Ses forces et sa santé revinrent : la joie de Zoroé et de

Phatime, ainsi que les témoignages toujours plus tendres de leur amour, lui ouvrit chaque jour une nouvelle source de consolations.

Entièrement occupé de leur sort, Abdolahid ne perdit pas de vue les dispositions importantes auxquelles étoit vraisemblablement attaché le bonheur de ses enfans. L'incertitude de l'avenir le détermina à choisir la première occasion favorable pour leur manifester ses desseins.

Cette occasion se présenta bientôt. Depuis plus de neuf mois, le sentiment de la perte qu'ils venoient de faire, et la bienséance, avoient banni du cœur de Zoroé et de Phatime ces mouvemens impétueux d'une joie folâtre et irréfléchie, compagne de la jeunesse et de l'innocence; des amusemens plus tranquilles, des plaisirs plus modérés, étoient, de leur part, les témoignages sincères de leur affliction. Les charmes de leur séjour, et d'une habitation riante, devenue leur héritage, leur rappeloient à chaque instant l'homme généreux dont ils tenoient tant de bien-

faits ; par-tout ils voyoient les fruits de ses travaux et de ses sueurs ; chaque lieu, chaque site leur rappeloient ces sages leçons, ces exhortations aimables qui avoient tant contribué à former leur cœur et leur esprit. Chaque matin un hommage respectueux les ramenoit au pied de son tombeau, où leurs mains innocentes répandoient à l'envi des fleurs nouvelles. Ces tristes devoirs leur paroissoient les plus chers à remplir, et les éloignoient de toute idée de fête et de réjouissance.

Mais le jour arriva bientôt qu'Abdolahide avoit consacré pour célébrer chaque année l'anniversaire de son arrivée dans le désert. Quoique l'essentiel manquât à cette fête, Abdolahid crut devoir rendre aux mânes de son ami le même hommage qui lui avoit paru si agréable pendant sa vie. Phatime et Zoroé avoient été avertis dès le soir ; le lendemain, avant le lever du soleil, Zoroé composa ses guirlandes ; Phatime, qui, depuis la mort du vieillard, avoit rejeté cet ornement simple des champs, comme incompatible avec un

temps de deuil, accepta enfin cette innocente parure qui avoit donné tant d'éclat à sa beauté. Un pieux mouvement conduisit bientôt leurs pas et ceux d'Abdolahid jusqu'au temple, et quelques pleurs versés sur la tombe du vieillard furent le vrai tribut de l'innocence heureuse à la vertu récompensée.

Une aimable et douce gaîté de la part d'Abdolahid, après cette cérémonie, fit le charme de la fête; les épanchemens de la tendresse en multiplièrent les douceurs, et la promenade en diversifia les plaisirs.

Ce fut au milieu de ces bocages, qui aboutissoient d'un côté à la source du ruisseau, et de l'autre au tombeau de la belle Coritza, qu'Abdolahid, après une conversation consacrée à la mémoire du solitaire, adressa à Zoroé les paroles suivantes :

« Et vous sur-tout, aimable enfant ; » vous étiez devenu pour lui l'objet de » de ses plus chères espérances; depuis » vos premières années, il a développé » en vous les germes des talens de l'esprit

» et des vertus du cœur; ses soins ont fé-
» condé les plus heureuses semences;
» vous fûtes sa consolation, vous serez
» la mienne, celle d'un homme qui bénit
» chaque jour le ciel de lui avoir donné,
» par un hasard propice, un enfant dont
» il seroit trop heureux de s'appeler le
» père.....

» Eh quoi! s'écria aussitôt Zoroé,
» votre cher Zoroé n'est-il plus votre
» fils ?.... Devrois-je me voir privé tout-
» à-coup d'un avantage qui a fait jusqu'ici
» le bonheur de ma vie? Quoi! celui qui
» vous chérit et vous adore, celui en qui
» la nature a placé tous les sentimens
» d'un fils tendre et respectueux, devroit-
» il renoncer au plus doux, au plus cher
» de tous les titres?... Mon père.... oui,
» mon tendre père.... Zoroé est à vos
» pieds..... il doit mourir s'il lui faut en-
» courir une pareille disgrace. »

Abdolahid le relève, l'embrasse avec transport, recueille ses larmes dans son sein, et lui répond avec attendrissement: « Oui, tu es mon fils, tu le seras à jamais,

» mon cher Zoroé, tu en as acquis tous
» les droits dans ce cœur qui t'aimera
» toujours. Si tu n'as pas ceux du sang, tu
» en possedes de bien plus solides, ceux
» d'une tendresse et d'une estime que tu
» a su mériter. Mais il est temps que tu
» sois instruit d'un événement qui ne
» t'affligera un instant que pour renverser
» ensuite tous les obstacles qui s'opposent
» à ton bonheur.

» Le sort le plus cruel priva ton en-
» fance des uniques soutiens de tes jours;
» la mort de ton père précéda les premiers
» instans de ta vie; la douleur jointe aux
» crises d'un enfantement pénible, entraî-
» na bientôt ta mère dans un même tom-
» beau. La fortune, qui, dans ses capri-
« ces, répartit si inégalement ses faveurs
» sur la masse des hommes, avoit accablé
» ta famille de ses rigueurs les plus
» cruelles. Mais le ciel veilla sur toi. Je
» connus tes malheurs, je pouvois en
» t'adoptant, secourir le pauvre, conso-
» ler l'orphelin, et satisfaire même aux
» devoirs du sang, puisque j'étois ton

» parent éloigné par d'anciennes alliances contractées entre nos deux familles.
» Ma tendre Coritza partagea mon désir ;
» notre fortune nous permettoit de suivre
» le mouvement de notre cœur ; tu fus à
» nous avant de pouvoir nous connoître.
» La mort de Coritza te priva d'une seconde mère ; et si dans ce moment j'ai
» dû t'affliger en dévoilant à tes yeux le
» secret de ta naissance, Zoroé, tout n'est
» pas perdu pour toi ; bénis au contraire
» les dispositions d'une Providence qui
» veille sur ton sort. Rien ne t'empêche
» plus d'acquérir réellement ce titre de
» fils si cher à ton cœur et si doux pour
» Abdolahid. Phatime est ma fille : le
» ciel vous a formés l'un pour l'autre ;
» vous vous aimez, vous êtes également
» vertueux ; tout réclame en vous une
» union sainte et indissoluble ; elle doit
» vous rendre heureux ; elle fera les délices de ma vie. Oui, telles sont les dispositions d'un père qui vous chérit.....
« Parlez, répondez, mes enfans.... Versez dans mon sein vos sentimens les

» plus chers, venez y puiser votre conso- » lation, venez-y faire mon bonheur » par le plaisir d'assurer à jamais le » votre. »

Zoroé étoit penché sur le sein d'Abdolabid ; son agitation l'empêcha de proférer une seule parole. Mais Phatime revenoit à peine de la sensation qu'avoit faite sur son ame le discours de son père ; elle croyoit avoir tout perdu en perdant dans Zoroé le nom d'un frère qu'elle adoroit ; son ame innocente ne pouvoit rien supposer au-dessus d'un titre aussi cher pour elle. L'idée d'une union plus chère encore ne se présentoit à son esprit que d'une manière confuse. Quoique l'amour parlât dans son cœur un langage éloquent, ce langage étoit pour elle encore mystérieux ; sa tête baissée tristement sur son sein, ses yeux humides, ses lèvres pâles et tremblantes, ses soupirs réitérés, tant de témoignages frappans devinrent pour Abdolahid la preuve non équivoque d'une violente passion ; il en fut d'autant plus touché qu'elle en étoit

innocemment la victime. Il lui tend les bras, la reçoit sur son sein paternel, confond ses larmes avec les siennes et lui adresse ces paroles consolantes :

« Ma fille bien aimée, ma chère Pha-
» time, image toujours intéressante pour
» moi de la plus tendre des épouses, éloi-
» gne de ton esprit toute idée affligeante;
» rends-toi capable de sentir dans ce mo-
» ment l'inexprimable bonheur que t'of-
» fre ta destinée. Pourras-tu jamais re-
» gretter de perdre le nom de frère dans
» celui qui va devenir ton époux? Oui,
» mes enfans, le lien le plus sacré va
» bientôt vous unir. Une alliance que
» forme l'inclination mutuelle, que les
» suffrages d'un père cimentent, que le
» serment sanctifie et à laquelle le ciel
» lui-même donne une sanction irrévoca-
» ble, doit pour toujours consacrer Zoroé
» au bonheur de Phatime, et Phatime au
» bonheur de Zoroé. L'amour, ce feu
» bienfaisant, source des sensations les
» plus douces, aliment nécessaire de nos
» cœurs, va vous ouvrir bientôt le trésor

» inépuisable de ses voluptés ; il animera
» tous vos sentimens, présidera à tous
» vos plaisirs, adoucira vos peines et je-
» tera à pleines mains des roses toujours
» nouvelles sur les épines qu'offrent les
» devoirs dont se compose la vie de
» l'homme ami de la vertu. Mais ce
» même amour vous promet encore de
» plus grands prodiges : c'est lui qui doit
» féconder en vous ces germes de vie que
» Dieu a préparés pour la reproduction
» de ses créatures. Phatime, Zoroé, vo-
» tre tendresse vous promet des fruits
» bien précieux. Des enfans chéris for-
» més sur vos traits, images de vos ames,
» naîtront de votre union ; l'époux verra
» en eux le tableau vivant des grâces,
» des attraits, de toutes les qualités aima-
» bles de son épouse, et l'épouse elle-
» même y retrouvera le port majestueux,
» la douce physionomie, les égards ten-
» dres de son époux. Votre amour, en se
» répandant sur des êtres nouveaux, n'en
» sera point affoibli, il acquerra au con-
» traire comme de nouveaux appuis, et

» vos enfans eux-mêmes resserreront en
» vous ses nœuds.

» Ma chère Phatime, tu dois donc de-
» venir épouse, et vraisemblablement
» quelque chose de supérieur encore : tu
» dois devenir mère. Tu tressailleras plus
» d'une fois en entendant une bouche en-
» fantine te balbutier un nom si tendre ;
» tu éprouveras ce saisissement délicieux
» qu'exciteront en toi les lèvres innocen-
» tes d'un bel enfant, s'efforçant de pui-
» ser dans ton sein les premières sources
» de la vie. Zoroé, tu deviendras père,
» tu seras à jamais mon fils, et mes vieux
» jours s'écouleront avec une douceur
» inexprimable, en voyant sous mes
» yeux le tableau touchant de deux époux
» unis par la vertu, heureux par leur
» amour, plus heureux encore par leurs
» propres enfans. »

Phatime et Zoroé ne pouvoient répondre que par des larmes de joie au discours d'Abdolahid. Leurs idées étoient si multipliées et si confuses, qu'il leur étoit impossible d'exprimer ce qu'ils sentoient.

Abdolahid, satisfait de voir dans leurs yeux l'expression du contentement de leur cœur, termina un entretien qui devoit faire naître en eux mille réflexions nouvelles; ils quittèrent les bords du ruisseau et reprirent le chemin de l'hermitage.

Le lendemain, après avoir salué l'aurore naissante, ils furent selon, leur coutume, dans le temple pour y rendre hommage à l'auteur de la nature. Ils descendoient du coteau sacré dans la plaine : Zoroé et Phatime, dans ce moment, manifestèrent à Abdolahid combien ils étoient impatiens de voir se réaliser le bonheur dont il leur avoit fait la touchante peinture. Ce bon père avoit ses desseins; quoique assuré de leur amour l'un pour l'autre, il vouloit les habituer à l'idée d'un nouvel état, et sur-tout avoir le temps de leur en faire connoître les devoirs. Il s'assit avec eux sur le penchant de la colline et leur parla en ces termes :

» Mes enfans, je vois avec joie le dé-
» sir de vos cœurs répondre à celui que

» j'ai formé moi-même depuis long-
» temps : dans huit jours l'un et l'autre
» sera rempli. Mais sachez que le ciel
» lui-même doit présider à votre hyme-
» née ; c'est lui qui doit recevoir vos ser-
» mens, c'est à lui que vous devez adres-
» ser les vœux les plus ardens, pour qu'il
» daigne bénir la démarche la plus im-
» portante de votre vie. Oui, mes amis,
» vous allez prendre un engagement sa-
» cré envers l'auteur de tous les êtres et
» envers vous-mêmes. Cet engagement
» va vous imposer de nouveaux devoirs,
» et son terme est celui de la vie.

» La même Providence qui vous a fait
» passer vos premières années dans un
» désert, peut vous jeter dans un instant
» au milieu du commerce des hommes :
» mais comment se flatter d'y trouver,
» comme dans cet asile fortuné, ce bonheur
» que la vertu procure et que la paix rend
» stable ? Une triste expérience dans ma
» vie passée m'a trop cruellement appris
» combien les passions les plus impérieu-
» ses et les plus viles, telles que la haine

» et l'envie, l'intérêt et l'orgueil, répan-
» dent sans cesse la discorde au milieu
» des sociétés les mieux affermies et des
» familles les plus étroitement liées. Que
» les leçons de la sagesse vous paroîtront
» alors opposées à la conduite du monde,
» toujours en contradiction avec les prin-
» cipes qu'il manifeste ! Vous verrez
» l'homme sans cesse désirer le bonheur,
» et sans cesse l'éloigner de lui par des dé-
» sirs ou immodérés ou injustes. L'état le
» plus respectable de la société, celui qui
» en est l'ame, le soutien, la vie, ce-
» lui qui promet tant à ceux qui savent en
» jouir, vous offrira bien rarement le ta-
» bleau de la satisfaction et de la con-
» corde. Vous verrez l'intérêt sordide dé-
» cider d'un choix d'où dépend la tran-
» quillité et le bonheur de toute la vie.
» Vous verrez des parens avides ne vou-
» loir fonder que sur les richesses ou sur
» les titres la félicité de leurs enfans. Est-
» ce donc avec un vil métal qu'on peut
» former cette chaîne qui doit pour jamais
» unir les volontés ? et si ces volontés ne

» se rapprochent point par une douce sym-
» pathie, que deviendra le mariage? Que
» deviendra-t-il s'il faut en éloigner l'a-
» mour, les égards mutuels, les doux
» épanchemens de la confiance? Cet état
» par lui-même si doux et si saint, ne
» sera plus qu'un esclavage odieux, le
» tourment des époux, la perte des enfans
» eux-mêmes; un exemple contagieux
» leur inspirera tous les vices, et, par un
» horrible scandale, ils y apprendront
» jusqu'à mépriser les auteurs de leurs
» jours.

» Mais d'un autre côté, que dire des
» transports d'un amour insensé dans un
» âge où la raison a bien peu d'empire,
» et qui pourtant forcent si souvent le con-
» sentement des pères et des mères malgré
» les pressentimens les plus terribles? Que
» résulte-t-il de ces choix faits avec si peu
» de réflexions? Le temps, ce grand re-
» mède des passions de l'homme, amortit
» bientôt dans un jeune cœur ce désir im-
» pétueux auquel il a fallu céder. Bientôt
» la possession amène l'indifférence, et

» celle-ci le dégoût. On se voit réduit, à
» la fleur de l'âge, à ronger dans son dé-
» sespoir un frein dont il n'est plus possible
» de se débarrasser : il est donc bien dif-
» ficile de faire un bon choix dans le ma-
» riage, puisque tant de personnes s'y
» trompent. Non. Pour y réussir il suffi-
» roit de considérer que les richesses ne
» sont qu'un faux bien, quelquefois source
» de mille maux, que la beauté elle-même
» est passagère, et que la vertu seule et
» les qualités aimables du cœur et de l'es-
» prit, peuvent faire trouver dans cette
» union des plaisirs solides et durables.

» Qu'il est rare encore dans le monde
» de voir les mères remplir une obliga-
» tion bien douce, et dont la nature elle-
» même leur fait un devoir indispensable,
» celle d'allaiter leurs propres enfans !
» Les animaux ont-ils jamais sur ce point
» dérogé à ses lois? non, et c'est à la
» honte de notre espèce que l'on voit les
» femmes, sur des prétextes toujours fu-
» tiles et dont les conséquences physiques
» sont souvent dangereuses, se dispenser

» d'un soin qui les gêne et les importune.

» Mais si l'on pensoit sérieusement aux » suites fatales entraînées par cette né» gligence coupable, on verroit les mè» res plus jalouses de donner à leurs en» fans ce lait bienfaisant dont la nature a » formé le réservoir dans leur sein. Que » d'enfans livrés à des nourrices merce» naires sucent un lait pernicieux qui fait » souvent circuler dans leurs veines les » principes mortels de mille maladies et » même du vice ! N'en doutons pas : nos » enfans rejetés pour ainsi dire de notre » sein en venant au monde, puisent ail» leurs des affections étrangères et sem» blent ne plus nous être redevables du » bienfait de la vie, puisque c'est à d'au» tres que nous avons renvoyé le soin de » de la maintenir et de la fortifier.

» Qu'elles penseroient différemment » ces jeunes épouses, si elles pouvoient » se faire une idée des charmes qu'en» traîne l'accomplissement des premiers » devoirs d'une mère ! Qu'il est doux » pour elles de communiquer à l'enfant

» qui leur sourit avec reconnoissance, les
» tendres affections qui agitent leur cœur,
» et de commencer ainsi à les pénétrer
» de ces sentimens qui doivent fonder
» pour le reste de la vie et leur amour et
» leur respect !

» Mais si le monde attache si peu d'im-
» portance aux devoirs les plus intéres-
» sans du mariage, Phatime, Zoroé, les
» principes dans lesquels vous avez été
» nourris seront à jamais le garant solide
» de votre vertu. Élevés dans l'inno-
» cence, éclairés par la sagesse, ayant
» sur-tout l'heureuse habitude du bien,
» vous possédez en vous tous les trésors.
» Voilà les charmes, voilà les moyens de
» bonheur que le temps ne sauroit dé-
» truire, et qui résisteront, je l'espère,
» aux vicissitudes de la vie et à l'air con-
» tagieux du monde. Vous vous aimez;
» la nature a excité en vous un sentiment
» qu'elle nourrit, mais que la raison seule
» éclaire et rectifie : les feux de la jeunesse
» s'affoiblissent, ses grâces sont passa-
» gères comme une ombre; mais l'amour

» que la vertu soutient résiste aux révo-
» lutions du temps et de l'âge. L'étincelle
» brûlante qu'il laisse au fond du cœur
» vient allumer ensuite un feu plus noble,
» et animer un sentiment plus solide;
» c'est l'amitié : moins vive, ou plutôt
» moins impétueuse que l'amour, elle
» est la sœur de la raison et de la sagesse;
» l'estime est son plus puissant aiguil-
» lon; son règne est doux et paisible;
» elle laisse toujours au fond de l'ame le
» calme et le repos; elle répand par-tout
» une joie pure; les mouvemens qu'elle
» excite en nous ne sont ni convulsifs ni
» tumultueux. L'amour a quelquefois ses
» délires; mais l'amitié donne à ce sen-
» timent qu'elle épure moins d'efferves-
» cence et plus de douceur.

» Oui, vous serez heureux, mes en-
» fans; tout vous le promet, tout vous l'an-
» nonce. Zoroé, que de délices ne t'of-
» friront pas les obligations d'un époux!
» Phatime, que de plaisirs ne trouveras-tu
» pas dans les devoirs d'une épouse! Vos
» jours, vos heures, vos momens seront

» pour jamais employés à la douce étude » de vous plaire l'un à l'autre ; chaque » jour votre tendresse vous suggérera de » nouveaux soins, de nouveaux égards. » Zoroé, tu seras respectueux envers » Phatime, et quoique les droits d'époux » doivent te donner quelque autorité sur » elle, tu te rappelleras sans cesse que la » nature, en prescrivant la soumission » à ton épouse par le propre sentiment » de sa foiblesse, a voulu aussi, par cette » même foiblesse, lui donner plus de » droits à ta protection et à tes soins. » Dans l'union de l'homme et de la » femme, les devoirs mutuels sont dé- » terminés par leur sexe : l'homme, né » fort, doit porter le plus grand fardeau » de la vie ; la femme, née douce et » tendre, doit, par ses prévenances et » ses caresses, donner sans cesse à son » époux une nouvelle force en lui inspi- » rant sans cesse un nouvel amour.

» Vous aurez des enfans : ah ! mes amis, » vous sentirez combien on est heureux de » se voir renaître en eux ; mais vous saurez

» aussi que, responsables à Dieu et à la so-
» ciété de ces dépôts précieux, vous devez,
» par-dessus tout, procurer à vos enfans
» le plus solide de tous les avantages, ce-
» lui d'une éducation soignée. C'est par
» elle que l'homme acquiert, dans le dé-
» veloppement de sa raison, cette digni-
» té à laquelle il n'eût jamais pu atteindre
» laissé à lui-même dans l'état sauvage;
» elle élève son ame, adoucit la fierté de
» son cœur, lui inspire l'amour de son
» semblable, jette en lui le germe de toutes
» les vertus, et la noble émulation qui
» doit les féconder.

» Vous leur apprendrez sur-tout à
» vous respecter: l'autorité paternelle des-
» cend du ciel même; la religion ordonne
» de s'y soumettre; la nature impose la
» même loi, et quoi de plus juste que cette
» soumission? Ne sont-ce pas, en effet,
» les auteurs de nos jours qui ont élevé et
» soutenu notre enfance, qui, à chaque
» instant, nous ont rendu de nouveaux
» soins, sans lesquels nous eussions bien-
» tôt succombé à la foiblesse de notre âge?

» Quels bienfaits peuvent compenser ceux
» d'une bonne éducation, et les peines in-
» finies que nous coûtons à nos pères et à
» nos mères avant que nous puissions
» nous passer de leurs secours?

» Oui, mes enfans, telles sont les prin-
» cipales obligations que vous aurez à rem-
» plir dans le nouvel état auquel Dieu vous
» appelle; vous serez fidèles à vos nou-
» veaux engagemens : c'est ce que me pro-
» mettent déjà votre amour, votre sou-
» mission et vos soins empressés pour un
» père qui vous aime au-delà de toute ex-
» pression. »

Phatime et Zoroé ne pouvoient se las-
ser d'entendre Abdolahid; les sages con-
seils qu'il venoit de leur donner firent
sur leur ame tout l'effet qu'il devoit en
attendre; il se livra aux plus doux pres-
sentimens; l'avenir lui promettoit d'heu-
reux jours; Phatime et Zoroé partageoient
son espoir : hélas! pouvoient-ils se douter
des malheurs dont ils alloient être frappés?

Trois jours avant le temps marqué pour
le mariage de Phatime et de Zoroé, le

ciel, par d'effrayans météores, sembla annoncer lui-même le plus affreux de tous les événemens. Abdolahid et ses enfans venoient de passer une journée assez tranquille ; mais ils n'avoient jamais éprouvé une chaleur aussi accablante. L'ombrage des forêts, l'asile des bocages, les bords du ruisseau, rien n'avoit pu leur procurer une fraîcheur salutaire ; un air étouffant, étoit répandu par-tout ; les zéphirs paroissoient avoir fui le séjour du désert, et les vents s'être éloignés au-delà de l'enceinte des montagnes, couronnées de nuages sombres et menaçans. Le soleil ne jetoit qu'une lumière pâle, obscurcie par un brouillard sec. La nature entière étoit languissante ; les fleurs avoient perdu la vivacité de leurs couleurs, et tristement penchées sur leurs tiges affoiblies, elles expiroient sans retour, faute d'une rosée tardive ; les arbres les plus vigoureux offroient le spectacle de leurs feuilles et de leurs fruits sans force et inclinés par leur propre poids ; par-tout le gazon brûlé et jaunâtre réclamoit en vain les sucs qui

pouvoient le ranimer. Les oiseaux, mornes et silencieux, sembloient prévoir l'orage épouvantable qui devoit succéder à ce calme effrayant. Le jour alloit finir; les rayons du soleil se perdoient à l'occident dans l'immensité de l'espace; la nuit s'avançoit rapidement, enveloppée de ses ombres les plus épaisses; et l'horizon enflammée par d'affreux éclairs, laissoit entendre au loin le bruit du tonnerre.

Abdolahid s'aperçut bien qu'il alloit voir se renouveler sous ses yeux le spectacle d'un orage terrible; il rassura ses enfans sur les suites de ces épouvantables phénomènes; il leur apprit à bénir le ciel jusque dans ces marques de sa colère. Les représentations d'Abdolahid soutinrent le courage de ses deux enfans pendant toute cette nuit désastreuse, où le feu de l'air et de la terre, la fureur des vents, l'impétuosité de la pluie, et les coups redoublés d'une grêle monstrueuse, paroissoient à chaque instant devoir les engloutir sous leur habitation.

Leurs larmes coulèrent avec abondan-

ce, lorsque, sortant de l'hermitage dès l'aube naissante, ils jetèrent les yeux sur le vallon. Par-tout ils n'aperçurent que dévastation et que ruine. Plantes, fleurs, fruits, tout étoit renversé, écrasé sur la terre entr'ouverte et encore fumante; ils virent dans la forêt des cèdres, des arbres énormes déracinés avec violence, et quantité d'autres mutilés, et soutenant avec peine leurs branches détachées de leur tronc vigoureux. Le ruisseau lui-même, autrefois si paisible dans son lit de gazon, et répandant la vie et la gaîté sur ses bords tranquilles, semblable alors à un torrent impétueux, rouloit encore en mugissant dans ses ondes écumantes et débordées, les fleurs, les plantes, les arbrisseaux, les arbres et les rochers mêmes. Les plates-bandes que Phatime avoit ornées de fleurs étoient détruites; les espaliers élevés et cultivés avec soin par Zoroé étoient renversés; le bled, l'orge, le riz, le lin, le maïs, tout avoit été ravagé par la tempête, comme si la faux tranchante l'eût moisonné. Le ciel lui-

même, obscurci par des vapeurs sombres et jaunâtres, ne présentoit qu'un affreux repos, image de la tristesse et de l'épuisement de toute la nature.

Abdolahid et ses enfans, livrés à une douleur amère, n'osoient murmurer contre le ciel, auteur de tant de désastres : ils avoient trop bien appris à respecter la Providence pour ne pas se soumettre à ses décrets les plus rigoureux. Mais Zoroé et Phatime ne purent s'empêcher d'apercevoir, dans ces terribles phénomènes, de sinistres présages. Abdolahid s'efforça de les rassurer, et les engagea à venir dans le temple adorer avec soumission le Dieu qui tient dans ses mains les foudres vengeresses. Ils entrent, leur étonnement fut inexprimable, lorsqu'ils virent l'autel, quoique placé sous une voûte entr'ouverte, encore orné de l'offrande du soir, et qu'ils aperçurent sur la tombe du vieillard les fleurs éparses et étendues, sans que la tempête eût rien dérangé à l'ordre dans lequel tout avoit été disposé. Ils reconnurent alors la pro-

tection spéciale que Dieu accorde à l'asile de l'homme juste.

Le jour qui devoit éclairer l'hymenée de nos deux amans étoit pur et serein; mais sa lumière ne rendit que plus sensible le deuil répandu sur toute la nature. L'aurore se lève; Zoroé, arraché le premier à un sommeil pénible, sort de la maison, promène ses regards sur le vaste paysage qui se présente devant lui, et cherche, par mille réflexions, à éloigner des idées qui le tourmentent. Le spectacle affligeant de la campagne dévastée ne sert qu'à répandre dans son ame plus de trouble et de mélancolie. Il lève ses yeux au ciel; ce mouvement naturel à un cœur vivement oppressé jette quelque consolation dans son ame; elle s'ouvre à l'espérance du bonheur; les illusions les plus flatteuses viennent encore la séduire: il va bientôt être uni à sa chère Phatime. Cette destinée ne doit-elle pas le mettre au-dessus des rigueurs de la fortune? Ce dernier sentiment éloigne de son esprit toute idée lugubre; il se précipite aussi-

tôt dans le vallon, et recueille avec soin quelques fleurs éparses échappées aux ravages de la tempête.

Phatime, tous les matins, ne tardoit jamais long-temps à suivre les traces de son cher Zoroé. Ce jour-là sur-tout un songe affreux l'inquiète et l'agite; elle sort de l'hermitage; ses yeux cherchent par-tout son amant; elle l'aperçoit bientôt au loin à l'entrée du berceau des abeilles; elle vole au-devant de lui, l'aborde avec tristesse, l'embrasse avec une émotion douloureuse, et lui dit, les larmes aux yeux: « O mon cher Zoroé! j'avois be-» soin de ta présence: mon ame gémit » sous le poids d'une inquiétude affreuse. » Un songe fatal!..... Mais devrois je » m'inquiéter des vaines erreurs d'un » songe? dois-je craindre d'être malheu-» reuse, puisque je te vois, puisque je » te possède?.... »

Zoroé s'empressa, par les plus tendres caresses et les réflexions les plus sages, de rassurer sa chère Phatime. Elle témoignoit son contentement à son ami, lors-

que la voix d'Abdolahid les rappela l'un et l'autre à l'hermitage. Ce bon père reçut avec encore bien plus d'intérêt qu'à l'ordinaire les témoignages de l'amour et du respect de ses enfans. La gaîté brilloit dans ses yeux; son cœur paroissoit rempli de l'objet qui, depuis long-temps, avoit formé sa plus douce espérance; il serroit entre ses bras ces enfans chéris dont il vouloit le bonheur. Pouvoit-il, avec des idées si consolantes, s'affliger du spectacle de la nature désolée? il s'attendoit à voir renaître, sous les pas de Zoroé et de Phatime, toutes ses beautés et tous ses trésors. Abdolahid tâchoit de répandre cette douce émotion de son ame dans celle de ses enfans, et les épanchemens mutuels de la tendresse remplirent les instans qui précédèrent l'heure à jamais fatale.

Il étoit près de midi. Abdolahid, après avoir conduit ses deux enfans sur le tombeau de sa chère Coritza, prit avec eux le chemin du temple. Phatime, couronnée d'une guirlande de myrtes, portoit

un vase de parfums ; Zoroé étoit à son côté ; il avoit dans ses mains une cassolette contenant le feu sacré. Abdolahid les suivoit immédiatement, et, levant ses yeux au ciel, l'invoquoit pour eux et en réclamoit la protection.

Ils arrivent au pied du coteau sacré : ils prennent le sentier du bosquet, et parviennent jusqu'à l'extrémité de l'allée sainte, en gardant un silence respectueux. Mais, hélas ! ô surprise inouie, ô spectacle terrible ! une troupe nombreuse de soldats armés, étendus sous le portique, et même sous la voûte du temple, paroissoient livrés à un profond sommeil. A cet aspect, Phatime jette un cri perçant et va se réfugier dans les bras de son père ; Zoroé suit le même mouvement. A l'exclamation de Phatime, deux de ces soldats réveillés en sursaut se lèvent ; leurs yeux se portèrent bientôt sur Abdolahid, qui pouvoit à peine soutenir ses deux enfans presque expirans sur son sein. Ces hommes, après avoir posé à terre leur lance et leur épée, s'avancent

respectueusement vers Abdolahid : « Ce » n'est point, lui dit l'un d'eux, avec » l'appareil de la guerre que nous devons » aborder un solitaire paisible. Habitant » de ces retraites fortunées, que l'aspect » des soldats du grand prophète ne t'é» pouvante point. Nous avons été portés » sur ses ailes jusque dans ce désert. » Sans doute il vouloit nous offrir en toi » le génie favorable qui doit remettre sur » leur route des guerriers égarés depuis » trois jours, au milieu des solitudes af» freuses qui environnent ce beau sé» jour. »

Abdolahid, bien peu rassuré par ces paroles, puisqu'il voyoit sous ses yeux des sectateurs de Mahomet, réfléchit cependant qu'ils étoient des hommes, et des hommes qui avoient besoin de secours. « O mes amis ! le premier devoir de » l'homme juste, c'est d'être utile à son » semblable. Parlez ; que puis-je faire » pour vous ? »

Phatime et Zoroé, que la voix de leur père avoit à l'instant ranimés, tournent

la tête en tremblant sans quitter son sein, et considèrent avec surprise et avec crainte ces deux étrangers, parlant à Abdolahid une langue qui ne leur étoit pas inconnue.

« Ce n'étoit point assez, continue le » Sarrasin, d'avoir échappé aux dangers » de la guerre, nous devions aussi éprou- » ver d'autres malheurs plus terribles, et » voir la terre et les cieux conjurés contre » de foibles mortels. Vous avez été té- » moins de l'orage épouvantable qui a ré- » pandu la dévastation et la mort dans ces » heureuses contrées. Nous étions partis » depuis sept jours de Gasswan, chargés » d'aller au-devant des détachemens qui » devoient venir se joindre au corps de » l'armée musulmane rassemblée sur les » frontières de la Syrie. Le jour qui pré- » céda cette nuit horrible, nous crûmes » devoir chercher dans les montagnes qui » se trouvoient sur notre droite, un asile » contre la tempête à laquelle nous nous » attendions. Mais quel asile, quel antre, » quels rochers, quels abimes assez pro-

» fonds pouvoient nous mettre à couvert
» de ses funestes ravages? J'étois parti
» de Gasswan à la tête de cent hommes,
» et trente-sept seulement me sont res-
» tés : le feu du ciel et de la terre, la grêle
» et des tourbillons de vent ont brûlé, ou
» écrasé, ou précipité tous les autres.
» Nous aurions tous péri infailliblement
» de faim, d'épuisement et de fatigue, si,
» après avoir erré trois jours entiers au
» milieu des rochers les plus escarpés, le
» ciel n'avoit conduit nos pas dans ce dé-
» sert. Arrivés depuis deux heures, quel-
» ques dattes meurtries par la grêle et en-
» foncées dans le limon de la terre, ont
» été notre seule nourriture après tant de
» souffrances et de malheurs.

» Jetez vos yeux sur mes camarades;
» ils oublient dans le calme du sommeil
» le triste sentiment de leurs peines;
» mais qu'il sera doux leur reveil, puis-
» que le ciel les a conduits auprès d'un
» être sensible à leurs maux, et disposé
» à les soulager ! —

» Ils sont malheureux, s'écrie à l'ins-

» tant Phatime. — O mon père! dit alors
» Zoroé, conduisons-les dans notre habi-
» tation. Qu'elle nous rendra heureux
» aujourd'hui notre prévoyance à amas-
» ser chaque année des provisions plus
» que suffisantes pour obvier aux temps
» de disette! »

Les deux guerriers, touchés des dispositions généreuses de ces aimables enfans, courent à l'instant auprès de leurs camarades: « Enfans de Mahomet, s'é-
» cria leur chef d'une voix forte, réveil-
» lez-vous, et venez reconnoître et saluer
» les anges de notre saint prophète. »

A cette voix consolante, toute la troupe se lève. Abdolahid et ses enfans se voient entourés par ces malheureux, qui s'efforçoient de leur témoigner de mille manières leur ravissement et leur reconnoissance. La beauté de Zoroé, et sur-tout les attraits de la belle Phatime, les frappoient d'une admiration respectueuse: ils ne pouvoient douter qu'ils ne fussent des anges. L'expression enchanteresse de leur figure, le son doux et touchant de

leurs voix, leurs grâces naïves et nobles, leur tendre empressement, tant de charmes réunis captivèrent leurs cœurs farouches.

Abdolahid les conduisit dans son vallon, et leur montrant de loin son habitation : « Mes amis, leur dit-il, ma petite » chaumière ne sauroit contenir une si » grande famille, mais je pourrai vous » ménager à tous un abri commode pour » la nuit suivante. L'essentiel pour vous » est la nourriture ; nous en avons abon» damment, grâces au ciel. »

Arrivés sur le coteau où s'élevoit la chaumière, le premier mouvement des Arabes les porta à visiter tour-à-tour cette charmante habitation. Ils vinrent s'asseoir ensuite sous le berceau de platanes. Phatime et Zoroé allèrent à l'instant chercher des fruits secs et d'autres alimens aussi simples en assez grande quantité pour rassasier toute la troupe. Ces enfans vertueux oublioient alors tout ce qui les intéressoit particulièrement. Trop heureux du bien qu'il leur étoit permis de

faire, ils versoient des larmes de joie en rendant service à ces malheureux.

Après s'être livrés à ces premiers soins, Abdolahid et ses enfans s'occupèrent le reste de la journée à disposer tout ce qui pourroit procurer un sommeil tranquille à ces pauvres soldats. Ils parvinrent à les contenter tous au-delà de leurs espérances. Les premières ombres de la nuit les invitèrent au repos : ils en jouissoient en paix, à l'exception de leur chef, qu'une longue conversation retint encore longtemps auprès de ses hôtes. Une curiosité mutuelle leur inspira de part et d'autre une foule de questions : Abdolahid ne put s'empêcher d'y répondre, quoique en s'efforçant de le faire avec prudence.

Cet homme, appelé Hélamir, étoit un Arménien autrefois catholique, nouvellement apostat et livré en fanatique à toutes les erreurs de la religion de Mahomet. Il développa ses dogmes avec une éloquence extraordinaire en présence de Zoroé et de Phatime. Abdolahid se crut obligé de le réfuter avec force : il le fit

d'une manière victorieuse. Le zèle de ce bon père auroit-il dû lui devenir si fatal ! Hélamir parut mortifié de se voir confondu par les argumens d'un solitaire. Il ne pouvoit, sans la plus horrible de toutes les injustices, lui opposer ceux de la violence, généralement adoptés par sa secte; mais, si un trop foible scrupule s'éleva pendant deux jours dans son cœur, un sentiment perfide lui fit bientôt sacrifier tous les devoirs de la reconnoissance à un motif coupable et intéressé.

Abdolahid avoit eu la noble fierté de se déclarer sujet romain, et attaché par zèle, par principes et par devoir à la religion et aux intérêts de sa patrie. Il ne falloit plus qu'un prétexte à Hélamir; il en trouva un suffisant pour lui dans cette fatale confidence. Trois jours après son arrivée au désert, il manifesta à Abdolahid le désir qu'il avoit de ramener sa troupe à Gasswan, et de-là au camp musulman. Abdolahid lui avoit déjà fourni, sur le chemin qui pouvoit y conduire, les mêmes renseignemens qu'il avoit re-

çus du bon vieillard. Trop malheureux père, tu devois donc encore te trahir toi-même, et favoriser les desseins perfides de ton plus cruel ennemi! Le départ fut décidé; Abdolahid épuisa la plus grande partie de ses provisions pour en faire part à Hélamir et à sa troupe. Ce jour à jamais malheureux pour lui et ses enfans, il vint accompagner le traître et sa cohorte jusqu'à la montagne d'où il étoit facile de découvrir les rochers connus sous le nom des Trois Sœurs. Ce fut là qu'Hélamir, en feignant de recevoir les adieux d'Abdolahid et ceux de Zoroé et de Phatime, leur adressa ces paroles:

« Il faudra donc me décider à vous » quitter et gémir en secret de laisser trois » de mes semblables qui me sont si chers, » en proie aux ténèbres épaisses qui doivent les priver à jamais du bienfait de » la lumière éternelle. Ce beau désert » et ces délices auxquels vos ames sont si » fort attachées, je les envisage pour » vous comme un lieu d'exil, d'où vous » ne sortirez que pour être précipités dans

» l'abime de la réprobation, partage de
» tous les ennemis de Mahomet..... Que
» dis-je? ne suis-je pas peut-être rebelle
» moi-même dès cet instant à la voix
» du saint prophète? Cette compassion
» que m'inspire votre état devroit-elle
» donc être si stérile? Aurois-je à me re-
» procher toute ma vie d'avoir négligé
» le salut éternel de ceux qui viennent de
» nous être si utiles sur la terre? Non:
» Hélamir ne sauroit être en même temps
» infidèle aux lois de Mahomet, et in-
» grat envers ses bienfaiteurs...... Abdo-
» lahid, quittez, quittez à l'instant ce sé-
» jour de ténèbres; suivez sur nos traces
» le sentier de la vérité: les plus beaux
» avantages seront le prix d'un foible sa-
» crifice, et vos enfans eux-mêmes, réu-
» nis au troupeau des fidèles, vous béni-
» ront un jour de leur avoir procuré la con-
» noissance de la véritable foi. »

Abdolahid rejeta d'abord avec dou-
ceur une proposition à laquelle il s'atten-
doit si peu. Il évita sur-tout d'aigrir Hé-
amir, en mettant trop de chaleur dans

ses raisonnemens. Mais l'Arménien persista, pria, conjura; il se jeta même à ses genoux, en faisant hommage au grand prophète de cet acte d'humilité inspiré par le zèle pour son service; Abdolahid fut toujours inébranlable. Hélamir, indigné de son obstination, se tourne vers ses compagnons: « Soldats de Mahomet, leur dit-» il, cet homme est Romain, il est notre » ennemi; les lois de la guerre le rendent » notre prisonnier. Saisissez-vous de sa » personne et de celle de ses deux enfans. » Que son aveuglement nous touche et » nous rende capables d'un généreux ef-» fort. Opérons son salut malgré lui, et » qu'il vienne apprendre, au milieu du » camp de nos frères, ce dont il doute » peut-être encore. »

Le nom de Romain étoit seul capable de réveiller les passions les plus féroces dans l'ame de ces barbares, et d'y étouffer les sentimens les plus sacrés. Les ordres d'Hélamir ne sont que trop cruellement exécutés; les larmes d'Abdolahid, les cris et les sanglots de ses enfans, rien

ne peut toucher ces cœurs insensibles : à peine leur est-il permis de jeter un dernier regard sur l'asile fortuné auquel on les arrache. Vallon délicieux, prairies enchantées, ruisseau charmant, rians bocages, heureuses solitudes, temple sacré, tombeau du saint vieillard, cendres chéries de Coritza, tout leur est ravi, hélas! et c'est, sans doute, sans espoir!

Le voyage fut long et pénible ; on arriva à Gasswan le onzième jour de marche. Le sur-lendemain, Hélamir, traînant après lui le malheureux Abdolahid et ses enfans, partit pour le camp des Arabes, qui se trouvoit alors à Bostra (23).

LIVRE V.

Digression sur l'entreprise des Musulmans contre la Syrie. — Situation déplorable d'Abdolahid et de ses enfans au milieu du camp des Arabes. — Siége de Bostra pendant lequel ils tentent vainement de s'enfuir. — Zoroé et Phatime tombent au pouvoir des Romains dans une sortie nocturne. — Le malheureux Abdolahid reste entre les mains des Arabes.

HEUREUX désert, séjour d'innocence et de paix, tu vas donc pour jamais disparoître à nos yeux! une nouvelle scène s'ouvre devant nous; elle ne sera plus circonscrite dans les limites d'un vallon; elle nous offrira un champ plus vaste; ce champ est le théâtre du monde, et ce monde est agité par de grands mouvemens, présages certains de la révolution qui le menace. L'orage n'est pas loin de nous: c'est

dans l'Arabie qu'il s'est formé, et c'est du fond de ses déserts de sables qu'il doit éclater sur les deux plus grands empires de l'univers.

Mahomet, devenu maître d'une nation séduite par ses principes, et entièrement subjuguée par ses armes, ne pouvoit que paroître redoutable à tous ses voisins. Les Romains et les Perses ne doutoient plus des intentions du prophète ambitieux; mais, animés par des intérêts opposés, ils étoient livrés à des guerres et à des discordes continuelles, dont l'adroit Arabe se proposoit de profiter. Déjà même Mahomet avoit acquis, par un traité conclu avec l'indolent Héraclius, toute la partie de l'Arabie Pétrée (24), gouvernée alors par plusieurs petits princes arabes qui relevoient de l'Empire, mais qui, dans la guerre de Perse, avoient pris parti pour Cosroës.

Ce fut apparemment en conséquence de la concession d'Héraclius que Mahomet s'étoit rendu maître de Daumat-al-Giandal (25), ville située à quinze jours de

Médine et à cinq de Damas (26). Dans les dernières années du prophète, s'alluma une guerre cruelle entre les musulmans et l'Empire. Cette guerre, qui ne fut interrompue que par de courts intervalles, couvrit de carnage l'Asie, l'Afrique, et une partie de l'Europe, changea en déserts les régions les plus florissantes de l'univers, éteignit dans des flots de sang le christianisme, et ne se termina que par la destruction de l'empire grec et la prise de Constantinople (27), au milieu du quinzième siècle.

La Syrie devint le premier théâtre de cette guerre si désastreuse. Plusieurs villes se mirent sous la protection de l'imposteur, entre autres, Giava (28) et Adræa (29). Les Romains furent battus par les Musulmans. Mahomet lui-même, craignant une expédition de ces derniers en Arabie, entra en Syrie à la tête de trente mille hommes. Mais voyant leurs dispositions changées, il tourna ses vues du côté de l'Égypte (30) : elle étoit gouvernée au nom de l'Empereur par Mocoucas, résidant à

Mesra (31), capitale de cette province. Mais la mort empêcha Mahomet d'entreprendre cette conquête, dont il devoit laisser l'honneur à Omar.

La guerre s'étant déjà rallumée entre les Romains et les Perses, Héraclius sort de sa léthargie, et développe des talens extraordinaires; sa valeur est exercée, pendant six ans, dans des combats presque continuels qui ne finissent que par la chute de Cosroës lui-même, détrôné par son propre fils Siroës. Ainsi, après une guerre de vingt-quatre ans, honteuse et funeste aux Romains, pendant les dix-huit premières années, mais enfin terminée avec gloire par Héraclius, la concorde fut rétablie entre les deux nations.

Mais le vainqueur des Perses va se livrer désormais à la honteuse inaction dans laquelle il avoit passé les premières années de son règne, tandis que les Musulmans, nation neuve et fanatique, attaquoient avec force le corps de l'Empire, et menaçoient ses provinces. Sortis des sables de l'Arabie comme une nuée de

sauterelles, ils dévorèrent en dix ans et enlevèrent pour toujours aux Romains plus de riches provinces que n'en avoit pu entamer la puissance des Parthes, et ensuite des Perses, par des efforts sans cesse redoublés pendant plus de sept cents ans.

Mahomet mourut à Médine, dans sa soixante-troisième année. Mais il laissoit après lui l'incendie qu'il avoit allumé. Il transmit à ses successeurs l'autorité royale et pontificale, qu'il avoit réunie en sa personne. Abubècre, son beau-père, s'empara de ce double pouvoir : il dut son élévation au crédit d'Omar et d'Othman, les plus puissans de la nation.

Les Musulmans avoient tourné leurs armes contre l'Irac-Arabique (32), ou l'ancienne Chaldée, située vers l'embouchure de l'Euphrate (33) et du Tigre (34) ; elle fut leur première conquête sur les Perses, livrés aux divisions intestines par la mort de Siroës. C'est ainsi que fut détruit le royaume de Hira (35), gouverné depuis plus de six cents ans, sous la protection

des rois de Perse, par des princes arabes nommés *Mondars*.

L'année suivante, les Sarrasins tentèrent de s'emparer de la Syrie : un premier succès dans cette expédition les encouragea à y envoyer des forces considérables. Abubècre rappela Caled de l'Irac pour lui donner le commandement de toute l'armée. Amron et Abuo-Beïda combattoient sous ses ordres. Toutes leurs troupes étant rassemblées, on fut d'avis de commencer la conquête par le siége de Bostra, ville peuplée, riche, florissante, limitrophe de l'Arabie, et qui, par sa situation, pouvoit servir de place d'armes pour le reste de l'expédition.

Le siége étoit poussé avec la plus grande vigueur, lorsqu'Abdolahid et ses enfans arrivèrent au camp arabe. Les aventures extraordinaires d'Hélamir et de sa troupe, et sur-tout l'intéressante famille qu'il amenoit avec lui, jetèrent toute l'armée dans l'étonnement et l'admiration. Chacun s'empressoit de voir Hélamir et de lui parler; les yeux et l'attention se fixoient sur

Abdolahid, et sur-tout sur ses enfans, qu'on appeloit les anges d'*Al-Oah* (36).

Hélamir, inspiré par son zèle fanatique, et plus encore par une passion violente qu'il avoit conçue pour Phatime, relevoit en termes pompeux et magnifiques la protection éclatante qu'il avoit reçue du saint prophète. Il animoit les esprits, cherchoit à prévenir l'opinion publique, et sur-tout celle de ses chefs, en faveur d'un projet qu'il avoit en vue, mais qui lui présentoit beaucoup d'obstacles dans les préjugés mêmes de sa nouvelle religion. Il vouloit obtenir de Caled, son général, la permission d'épouser Phatime. Il pouvoit réussir dans son dessein; mais l'idée de respect et de vénération que la vie solitaire et innocente d'Abdolahid et de ses enfans avoit répandue dans tous les esprits, donnoit déjà matière à une grande question. L'avis presque général étoit de rendre la liberté à ces captifs; on commençoit même à jeter quelque blâme sur la conduite d'Hélamir. Violateur d'un asile sacré, pourquoi en arra-

cher une famille destinée à y couler des jours purs et tranquilles ? Etoit-ce récompenser le bienfait qu'il en avoit reçu ? Pouvoit-il, sans fouler aux pieds toutes les lois de l'hospitalité, emmener comme prisonniers ceux à qui il devoit sa vie et celle de ses soldats ? Les égards suspects d'Hélamir, la protection même qu'il avoit offerte à Abdolahid et à ses enfans, pouvoient-ils les dédommager des biens réels qu'ils avoient perdus ? Tels étoient les murmures publics.

Caled ne put s'empêcher de faire lui-même une partie de ces représentations à Hélamir. L'adroit Arménien mit dans ce moment en œuvre toute la souplesse et la dissimulation dont il étoit capable pour colorer ses infâmes desseins. Il entretenoit son général dans l'espoir de la conversion de cette famille; elle ne pouvoit, selon lui, avoir lieu que par ses soins et son zèle. « Il venoit, disoit-il, d'arra-
» cher d'un désert des ames simples et in-
» nocentes, mais dont les conceptions gro-
» sières avoient éloigné de leurs esprits

» matériels l'idée de l'unité d'un dieu,
» maître de tout l'univers. Témoin de
» leur idolâtrie, ajoutoit-il, je les ai vus
» prodiguer à des fleurs et à des fruits les
» honneurs d'un culte qu'on ne peut, sans
» un vrai sacrilége, ravir au créateur pour
» le transporter aux objets de sa créa-
» tion. »

Si Hélamir avoit voulu pénétrer les sentimens d'Abdolahid et de ses enfans, il auroit vu que leurs ames étoient plus affranchies que la sienne des erreurs de la superstition; mais un autre intérêt l'affectoit plus sérieusement que le zèle de faire des prosélytes. Tandis qu'il se faisoit un prétendu mérite auprès de Caled, il flattoit vainement Abdolahid de la prompte réussite de ses démarches pour obtenir sa liberté, sous des conditions qui lui seroient agréables. Par ces deux artifices il tranquillisoit le général sur ses scrupules, et empêchoit Abdolahid de solliciter lui-même ce qu'il croyoit si juste qu'on lui accordât.

Cependant Abdolahid s'efforçoit de

cacher à ses enfans l'inquiétude qui le dévoroit intérieurement. Sa prévoyance l'éclairoit sur un avenir qui ne lui présentoit rien de flatteur : sa captivité au milieu d'une armée de barbares animés à la poursuite d'une guerre injuste contre sa patrie, ne lui offroit dans les hasards des combats que les plus grands dangers sans le moindre espoir de salut. Dans l'attente vaine d'une liberté sur laquelle il n'osoit plus compter, la fuite paroissoit l'unique ressource offerte à Abdolahid. Mais que d'obstacles, que de périls dans l'exécution de ce projet! Agité par toutes ces réflexions, ce bon père concentroit au-dedans de lui-même son chagrin dévorant, et s'efforçoit de donner à ses enfans l'exemple de la fermeté et de la prudence. Plus jeunes que lui et sans expérience, ils ne pouvoient se douter de la profondeur de l'abîme ouvert sous leurs pas : quelques prévenances, quelques égards, seuls fruits de la politique adroite d'Hélamir, excitoient dans leurs cœurs bons et confians les mouvemens de la re-

connoissance. Leurs esprits, étrangement occupés des nouveaux objets offerts à leurs regards, se livroient tout entiers à leur étonnement et à des réflexions qu'Abdolahid s'efforçoit de rapporter à une raison saine et indépendante de tous prestiges. Jetés pour la première fois au milieu de la société des hommes, quel spectacle leur offroit-elle dans un camp de fanatiques armés pour l'intérêt d'une religion nouvelle qui leur désignoit le monde entier comme ennemi, et cherchant à jeter les fondemens d'un nouveau culte et d'un nouvel empire sur les débris de tout ce qui avoit été connu et respecté jusqu'alors ! Quel contraste pour eux, entre cette scène sanglante et tumultueuse et le séjour heureux et tranquille de leur désert ! Phatime et Zoroé sentoient à la vérité ce changement frappant dans leur position ; mais en réfléchissant sur la folie des hommes, ils ne pouvoient encore se faire une idée convenable de leur malice et de leur injustice.

Cependant Hélamir ne tarda pas à faire connoître son amour pour Phatime. Abdolahid s'en aperçut en tremblant; Zoroé en conçut une inquiétude secrète. Phatime, dont le cœur étoit tout à son amant, ne pouvoit trouver ni possible d'aimer un autre objet, ni raisonnable qu'un étranger lui parlât de tendresse. L'Arménien, par une adroite prévoyance, avoit obtenu de Caled la permission d'établir Abdolahid et ses enfans dans son quartier. Comme il étoit un des officiers les plus considérés, sa division composoit un des corps de réserve placés autour de la tente de Caled.

Le quartier-général de l'armée musulmane étoit situé à deux milles de Bostra, dans un parc magnifique qui entouroit un petit coteau, où s'élevoit majestueusement le superbe palais du gouverneur romain. Le farouche Caled avoit dédaigné ce logement somptueux, habitation indigne suivant lui d'un soldat accoutumé à reposer sa tête sur le sable ou sur les rochers. Sa tente, élevée sur le penchant

de la colline, dominoit tout le camp arabe et la ville assiégée : cette position avantageuse le mettoit dans le cas d'observer les mouvemens de ses troupes, ceux des Romains, et de former ainsi le plan de ses attaques.

Un mois s'étoit écoulé depuis le commencement du siége de Bostra; les Musulmans, certains de l'affoiblissement de la garnison et du découragement des habitans, n'attendoient plus que de nouvelles troupes pour donner à la ville un assaut général. Le gouverneur, qui redoutoit les suites de cette attaque, demanda à entrer en pour-parlers avec le général arabe. Caled répond fièrement qu'il faut qu'on livre la place et les habitans à sa discrétion, qu'il sera inaccessible à toute autre proposition, et qu'il rejettera toujours toutes les ressources que les lâches seuls ou les traîtres peuvent trouver dans les lenteurs d'une négociation.

Trois jours se passèrent depuis cette déclaration de Caled, dans un état d'inaction de la part des assiégeans et des as-

siégés, qui annonçoit de part et d'autre de grands desseins. Abdolahid, dans cet intervalle, ne songe plus qu'à préparer les moyens de son évasion et de celle de ses enfans. Comme ils avoient la liberté de se promener dans le parc, ce tendre et malheureux père, sous le prétexte de s'entretenir avec Zoroé et avec Phatime, observoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais tout lui présentoit des dangers insurmontables, et paroissoit le contraindre à renoncer à une entreprise aussi difficile. Il n'osoit, sans avoir au moins une espèce de probabilité sur la réussite, découvrir à ses enfans une intention qui devoit les éclairer tout à fait sur leur malheureuse position. Ils s'apercevoient souvent qu'il étoit rêveur, pensif, inquiet; mais Abdolahid avoit sous les yeux assez d'objets affligeans pour leur faire croire qu'il y trouvoit le motif de ses profondes méditations.

Cependant Hélamir ne cherchoit depuis quelques jours qu'une occasion favorable pour manifester à Abdolahid et à

ses enfans, ses desseins perfides : il vint les trouver dans le moment même où leur curiosité les portoit à parcourir le parc, dont ils admiroient les beautés. Il les aborde avec cette même affabilité et ces marques extraordinaires d'amitié qui ne manquoient jamais de toucher Phatime et Zoroé, mais qui devenoient toujours plus suspectes à Abdolahid.

« Enfin, leur dit-il, je puis vous an-
» noncer l'heureux résultat de mes dé-
» marches auprès de Caled. Votre li-
» berté va désormais être assurée : cette
» faveur est au-dessus de tout ce que je
» pouvois attendre pour vous, votre qua-
» lité de romain vous rendant les ennemis
» jurés de la nation arabe. Vous pourrez
» dans trois jours choisir dans l'intérieur
» de l'Arabie l'asile qui vous convien-
» dra le mieux jusqu'à la paix ; mais un
» intérêt plus fort anime mon zèle et ce-
» lui du général. Armés pour arracher
» les peules accablés sous le joug romain
» aux ténèbres de l'ignorance et de la su-
» perstition, l'esclavage et la mort doi-

» vent être le partage des ennemis de Ma-
» homet. Déjà même tous les princes et
» les peuples de l'Arabie se sont soumis
» à ses lois bienfaisantes. Les souverains
» de la Perse, de l'Égypte, de l'Éthio-
» pie, et Héraclius lui-même, ont reçu
» avec distinction les ambassadeurs de
» l'envoyé de Dieu. Si sa mort a réveillé
» la foule des incrédules, son esprit anime
» dans ce moment une nation invincible
» qu'il vient d'arracher à l'idolâtrie et
» aux erreurs d'un culte grossier, seul
» ouvrage des hommes. Chef invisible
» de nos armées, par-tout il les conduit
» à la victoire. Toutes les puissances de
» la terre doivent fuir devant nous comme
» le sable entraîné par un vent impé-
» tueux. Dieu lui-même, prenant en
» main notre cause, opposera les légions
» de ses anges aux vains efforts des infi-
» dèles.

» Témoins de nos triomphes, vous
» êtes destinés à en partager le prix et les
» trophées. Le desir du général, mes
» vœux, ceux de toute l'armée, vous

» appellent à la haute destinée offerte » dans ce moment à tout l'univers. Bre-» bis long-temps égarées dans un désert » où la lumière céleste ne pouvoit péné-» trer dans vos ames qu'à travers les » ombres les plus épaisses, vous vous » trouvez au milieu d'un troupeau nou-» vellement éclairé, auquel doivent se » réunir, des quatre coins du monde, » tous les amis de la vérité. Désirez seu-» lement de la connoître, et le livre saint, » le livre au-dessus de tous les livres vous » sera ouvert. Le même esprit céleste » qui inspira au grand prophète une » doctrine victorieuse de tous les préju-» gés, jettera en vous un éclat aussi bril-» lant que celui des rayons naissans du » jour répandus tout à coup sur la nature » endormie. »

Abdolahid, que cette proposition fit à l'instant frisonner d'horreur, répondit à Hélamir d'un ton ferme et résolu : « Est-ce donc là le prix qu'on veut at-» tacher à ma liberté et à celle de mes » enfans? Étoit-ce pour faire de nous des

» apostats que vous nous avez arrachés à
» notre chère solitude? Est-ce à un homme
» nourri depuis son enfance dans les prin-
» cipes d'une religion vraie, d'une reli-
» gion sainte, que vous venez proposer
» une doctrine étrangère, un culte nou-
» veau? En vain le caprice des hommes,
» en vain la fortune elle-même préparent-
» ils aux sectateurs de votre faux prophète
» un empire établi par la force des armes.
» Est-ce donc à l'ouvrage de la violence,
» aux effets rapides de la terreur, et au
» triomphe de l'ambition et de l'injus-
» tice, que je dois reconnoître une mis-
» sion divine? La vérité a parlé depuis
» long-temps à tous les peuples de la
» terre; fille du ciel, c'est du ciel qu'elle
» est descendue; c'est là qu'est assis le
» trône de son véritable empire; c'est de
» là que, semblable à l'astre du jour,
» elle répand ses rayons bienfaisans sur
» tout l'univers: les erreurs ou les folles
» prétentions des hommes ne peuvent
» qu'ajouter à leur éclat. Hélamir, gar-
» dez vos conseils perfides et vos discours

» séduisans pour d'autres que pour nous.
» La liberté nous est chère; mais nous
» ne saurions l'acheter à cet indigne prix:
» l'esclavage, l'oppression, la mort
» même, tout nous sera préférable. —

» Homme imprudent et téméraire, ré-
» pondit aussitôt Hélamir d'un ton animé
» par le dépit et la colère, apprends que
» tu viens de prononcer toi-même l'arrêt
» de ta condamnation. Tu recevras bien-
» tôt la juste punition de ton insolence et
» de tes mépris. Sois donc confondu,
» puisque tu le veux, dans la foule cou-
» pable des ennemis du grand prophète;
» descends, dès cet instant, dans la classe
» de ces vils esclaves qui n'échangeront
» leurs fers que contre un supplice in-
» fâme, juste châtiment de leur endur-
» cissement et de leur rébellion. »

Ces dernières paroles, prononcées avec toute la fureur de la haine, firent une impression terrible sur Phatime et Zoroé. Ils se jettent aux pieds d'Hélamir, embrassent ses genoux, saisissent ses deux mains, les arrosent de leurs larmes, lui

demandent le pardon d'un père innocent, offrent leur sang, leur vie pour sauver des jours si chers; mais ils ne trouvent dans le cœur ulcéré du barbare que la plus impitoyable dureté, et le désir trop manifesté d'une cruelle vengeance.

« Ne crois pas, ajouta encore Hélamir, ne crois pas qu'on laisse plus » long-temps entre tes mains corruptrices » deux enfans que tu veux sacrifier à tes » aveugles préjugés. Il est un moyen de » salut pour eux; ce moyen même peut » encore devenir le gage de ta liberté, si » l'on trouve dans tes enfans moins d'extravagance et de hauteur que dans leur » père insensé. Apprends que la main de » Phatime appartient dès aujourd'hui à » Hélamir. Oui, j'avoue, puisqu'il le » faut, le pouvoir de ses charmes sur un » cœur depuis long-temps insensible à » l'amour. Quant à Zoroé, il sera sur-le-champ envoyé à la Mecque pour y » recevoir une instruction qui lui est nécessaire, et y apprendre à devenir, » malgré toi, un zélé sectateur de Ma-

» homet. Telles sont les conditions qui » sont encore, pour jusqu'à demain, » soumises à ton choix : passé ce terme » tu réclameras en vain une grâce dont » tu t'es déjà rendu indigne. »

A peine finissoit-il ces mots qu'il s'éloigna d'eux, et les laissa en proie à l'horreur d'une situation qu'il est impossible de décrire. Phatime et Zoroé firent tous leurs efforts pour consoler leur père; ils étoient prêts à mourir avec lui. Mais l'intérêt de leur conservation occupoit entièrement Abdolahid : il rouloit dans son esprit mille projets divers. Le temps donné pour une décision fatale étoit bien court; tout exigeoit une détermination prompte : enfin il manifesta de la manière suivante son dessein à Zoroé et à Phatime.

« Trop malheureux enfans d'un père » infortuné, une seule ressource nous » est offerte; mais elle présente sous nos » pas un million d'écueils et de périls » presque inévitables; sans une protec- » tion visible du ciel, nous sommes per-

» dus infailliblement : il est vrai qu'une
» mort honorable sera alors notre partage.
» Phatime, Zoroé, profitons de la faveur
» de la nuit qui s'avance : peut-être une
» main invisible conduira-t-elle nos pas.
» Dieu lui-même trompera la vigilance
» de nos tyrans. Les détours de ce jardin
» immense peuvent favoriser notre fuite.
» Nous trouverons plus d'une arme dé-
» laissée auprès des soldats endormis ;
» nous n'aurons recours à la violence que
» contre la violence ; votre père sera votre
» défenseur, votre guide ; et si le ciel
» nous conduit sans obstacles jusqu'aux
» portes de Bostra, je n'aurai pas de
» peine à me faire entendre, et j'espère
» y trouver un accès facile. »

Phatime et Zoroé écoutent avec transport la proposition d'Abdolahid, sont déterminés à le suivre par-tout où il voudra, et attendent la nuit avec impatience.

Elle arriva bientôt. Ses ombres épaisses s'étoient déjà répandues sur le camp et sur la ville ; un silence profond régnoit

par-tout ; les Musulmans, lassés par des veilles continuelles, paroissoient se livrer sans réserve aux douceurs du sommeil. Caled lui seul, environné de ses principaux officiers, déterminoit avec eux les différens points sur lesquels devoit se porter, dès la naissance du jour, l'attaque générale.

Abdolahid veilloit aussi, mais pour des intérêts bien opposés. Dès qu'il sut qu'Hélamir s'étoit rendu, suivant les ordres, dans la tente du général, il crut cette circonstance encore plus favorable pour l'exécution de son entreprise. Cependant la nuit n'étoit pas encore assez avancée ; mais tandis qu'il épioit l'instant propice, et que Caled, environné de son état-major, méditoit en secret l'entière destruction de Bostra, on entendit tout-à-coup, aux extrémités du camp, vers les portes de la ville, un tumulte effroyable occasionné par des cris et des hurlemens affreux. Le bruit approchoit d'une manière effrayante, et la terreur se glissant dans l'ame des guerriers éveil-

lés en sursaut, multiplioit à chaque instant le nombre des fuyards. Caled, qui ne s'attendoit pas à cette surprise, jugea bientôt de la grandeur du danger; mais son courage n'en fut point ébranlé. Il donna ses ordres avec tranquillité et sang froid, et se mettant lui-même à la tête de ses officiers, il ranima et parvint à réunir, au nom de Mahomet, les soldats les plus timides. Cependant la garnison romaine, soutenue par une partie des habitans de la ville armés pour leur défense, avoit déjà renversé les postes qui environnoient le quartier-général: le fer et la flamme portoient par-tout la mort et l'incendie. L'épouvante et l'effroi rendant au milieu des ténèbres la confusion beaucoup plus grande, forcèrent Caled lui-même d'abandonner son poste, et de se replier avec ses forces sur celui d'Abuo-Beïda, qui n'avoit pas encore été attaqué.

Mais qu'étoient devenus Abdolahid et ses enfans au milieu de ce carnage épouvantable? A la première connoissance qu'Abdolahid eut de l'attaque des assié-

gés, il crut l'occasion favorable pour s'évader à travers la mêlée et aller se jeter au milieu des cohortes romaines. Mais les ténèbres de la nuit répandoient un tel désordre au milieu des combattans, que lui et ses enfans auroient pu tomber sans être connus sous les coups des Romains comme sous ceux des Arabes. Il jugea alors plus prudent de suivre le torrent des fuyards et de se réfugier dans la tente d'Hélamir : ce parti n'étoit pas moins dangereux. Le ciel lui-même, qui veilloit sur les jours d'Abdolahid et de ses enfans, les protégea dans cette occasion d'une manière particulière.

Ils ne pouvoient plus douter de l'approche des Romains. Les Arabes, livrés à une déroute générale, tomboient en grande partie sous le fer des assiégés, tandis qu'à peine un petit nombre eut la présence d'esprit de se replier sur le quartier d'Abuo-Beïda. Les postes de Caled, d'Hélamir et de plusieurs autres officiers généraux furent emportés d'emblée, et leurs tentes furent ou renversées,

ou livrées aux flammes. Déjà une troupe de soldats romains couverts de sang et animés au carnage par la victoire, étoient parvenus dans la tente d'Hélamir, la torche et le glaive à la main. Abdolahid à cet aspect s'élance au-devant des vainqueurs : « O mes amis ! leur dit-il, je » suis Romain comme vous ; un sort in» juste m'a fait tomber au milieu de ces » barbares dont je suis l'esclave. Si mal» gré tous ces titres, je dois à vos yeux » mériter la mort, malheureux, épar» gnez du moins mes pauvres enfans. »

La valeur la plus féroce devoit céder à de si justes prières ; mais une fureur aveugle animant ces soldats contre des ennemis implacables, ils jugèrent que c'étoit un crime assez grand pour Abdolahid et ses enfans que de se trouver au milieu des Arabes : ils alloient les sacrifier inhumainement, lorsqu'un cri se fait entendre à l'entrée de la tente...... « Arrêtez, té» méraires ! » C'étoit la voix de leur chef, indigné de voir le glaive romain prêt à frapper des malheureux sans armes et

sans défense : ils suspendent aussitôt leurs bras déjà levés pour porter le coup fatal. Aurèle, c'étoit le nom de l'officier romain, s'avance à l'instant; ses regards se portent sur les trois infortunés dont il vient de sauver les jours ; leur vue l'intéresse encore plus. Abdolahid et ses enfans se jettent à ses pieds, arrosent ses genoux des larmes de la reconnoissance, et lui font connoître en peu de mots leur triste position. Le généreux Romain leur tendant les bras: « Levez-vous, mes amis, » leur dit-il ; n'eussé-je d'autre prix à es- » pérer de la victoire que celui d'avoir » protégé votre vie et brisé vos fers, je » serai assez récompensé. » Aurèle les quitte en achevant ces mots et va poursuivre ses triomphes, après avoir recommandé Abdolahid et ses enfans à une garde particulière.

Mais le génie de Caled devoit réveiller la valeur dans le cœur des Arabes. Les assiégeans rassemblés en force au quartier d'Abuo-Beïda, se réunissent autour de leur général : il ne désespère pas de la

victoire, et appelle à grands cris les vengeurs de tant de fidèles moissonnés par le fer ennemi. La colonne s'ébranle; rien ne résiste à la rapidité de sa marche; la vigilance et la fermeté des chefs contiennent chaque soldat à son poste : les Romains voient qu'il est temps de regagner leurs murs. La retraite étoit devenue difficile, quoique favorisée alors par le clair de la lune qui venoit de se lever ; mais les sages mesures prises par Aurèle, qui avoit commandé en chef cette vigoureuse sortie, épargnèrent dans cette occasion autant de sang qu'il fut possible. Il protégea lui-même la retraite de ses soldats avec une valeur héroïque, à la tête d'une cavalerie intrépide. Il fut bientôt atteint par le farouche Caled, suivi d'Hélamir et d'Abuo-Beïda. Cette rencontre donna lieu à un combat vigoureux et sanglant qui dura plus d'une demi-heure. C'est dans le feu de l'action qu'Hélamir reconnut au milieu d'une troupe de fantassins romains, Abdolahid et ses enfans; il s'avance contre eux à la tête

de trente cavaliers ; il étoit sur le point de les enlever à leur escorte, lorsqu'Aurèle, qui s'aperçut de leur danger, fondit avec impétuosité sur le parti musulman et vint attaquer Hélamir lui-même, qui avoir déjà saisi Phatime par sa belle chevelure, et la traînoit impitoyablement au milieu de ses soldats. Aurèle lève son sabre, et d'un coup aussi vigoureux qu'il étoit sûr, fait tomber le bras de l'Arménien. Phatime renversée et teinte du sang impur de ce barbare, alloit courir de nouveaux dangers ; elle eût péri infailliblement sous les pieds des chevaux, si Aurèle, s'élançant aussitôt par terre, ne l'eût enlevée et transportée précipitamment au milieu de son escadron.

Au même instant Abdolahid et Zoroé étoient devenus l'objet des poursuites d'Hélamir, qui, malgré sa blessure, vouloit se venger sur eux d'avoir perdu sa proie. Aurèle, après avoir sauvé la jeune amante, fut encore assez heureux pour sauver son amant ; mais, hélas ! tous ses efforts ne purent arracher d'entre les

mains des barbares le malheureux Abdollahid, qui s'écrioit en se sentant enlever par ses ennemis : « Sauvez, sauvez du » moins mes enfans ; je puis à ce seul » prix supporter l'esclavage ou la mort. »

Prêt à être enveloppé par Caled et Abuo-Beïda, Aurèle ne vit plus de salut pour lui que dans une prompte retraite. Il rentre non sans peine dans les murs de Bostra, après s'être encore plus distingué par son action généreuse que par le triomphe qui couronna le commencement de son entreprise. Si la fin de cette sortie mémorable fut avantageuse aux Arabes, l'intrépide Aurèle leur fit payer bien cher un succès qu'ils ne durent qu'à leur grand nombre et aux troupes fraîches qu'ils opposèrent aux Romains. Hélas ! c'est à quoi se réduisent ordinairement les exploits les plus mémorables de la guerre ! De grands revers y balancent souvent de grands succès, et la victoire elle-même est toujours teinte du sang du vainqueur.

LIVRE VI.

Abdolahid est envoyé à la Mecque, et présenté au calife Abubeire. — Il est ensuite envoyé en Égypte, où, après un long emprisonnement, il est exilé sur les frontières de la Nubie et de l'Éthiopie. — Progrès des Musulmans en Syrie. — Prise de Bostra, de Damas, etc. — Pillage du monastère d'Abilkodos, près de Tripoli, où Phatime et Zoroé sont faits prisonniers par les Musulmans. — Phatime esclave d'Hélamir. — Zoroé enfermé dans les prisons de Damas, pour être livré à un prompt supplice. — Mort d'Hélamir. — Phatime délivrée par Zadig, esclave de ce barbare. — Zoroé délivré par Ol-Ahis, frère de Zadig.

Les pâles couleurs du jour naissant vinrent bientôt éclairer le plus horrible de tous les spectacles. L'affreuse mort, qui, à la faveur des ombres de la nuit, avoit

frappé des milliers de victimes, laissa la terre jonchée de corps sanglans et défigurés. Tout le camp musulman, théâtre du carnage et de la destruction, offroit les tristes témoignages des maux inséparables de la guerre. Galed avoit cueilli des lauriers trop funestes, et une seconde victoire, aussi fatale à son armée que celle qu'il venoit de remporter, le mettoit hors d'état de poursuivre, ou au moins d'achever sa conquête.

Mais quelle va donc être la destinée d'Abdolahid et de ses enfans? Phatime et Zoroé sont libres; leur père est dans l'esclavage, et exposé à des dangers certains. Hélamir, excité contre lui par ses premiers mépris, plus encore animé à la vengeance par une blessure qui lui a ravi sa proie, médite en ce moment les plus noirs desseins. Il donne en attendant des ordres précis pour qu'Abdolahid soit gardé à vue, et s'empresse de profiter de la première occasion qui se présente pour le perdre sans ressource.

Le général musulman affectionnoit

Hélamir : instruit du malheur qui lui avoit fait perdre le bras gauche, il vint le visiter dès la pointe du jour, et désira de connoître quelques circonstances de cet événement. Hélamir, que toutes les fureurs de la haine agitoient dans ce moment, ne manqua point de dépeindre Abdolahid et ses enfans comme des traîtres qui s'étoient présentés eux-mêmes au-devant des Romains pour leur demander vengeance contre les Arabes. Il étoit d'avis que le plus prompt supplice punît dans Abdolahid sa perfidie. « Le ciel, ajouta-t-il, » en le rendant notre esclave, n'a-t-il pas » voulu le livrer à notre juste vengeance? »

Caled ne désapprouva point Hélamir, mais il ne partageoit point avec lui le sentiment secret qui l'animoit d'une manière si implacable contre ce père infortuné; il mit une sorte d'impartialité dans sa conduite. Il décida qu'Abdolahid seroit sur-le-champ envoyé à la Mecque pour y être jugé d'après les faits établis par le propre témoignage d'Hélamir. Le cruel Arménien parut satisfait de la décision de Ca-

led, et ne rougit point d'accuser auprès du calife un homme innocent qui l'avoit comblé de bienfaits. Il écrivit et signa lui-même sa propre dénonciation.

Le lendemain, Abdolahid se vit chargé de fers, et enlevé du camp musulman. Arrivé à la Mecque, il fut jeté dans le fond d'un cachot où la santé chancelante du calife le confina pendant deux mois sans pouvoir être entendu. Ce fut dans cet intervalle qu'il apprit avec douleur la prise de Bostra, livrée aux Arabes par la trahison de Romain, son gouverneur, qui les introduisit pendant la nuit dans la ville, dont il avoit fait percer les murs à l'endroit qui touchoit à son palais. Abdolahid ignoroit les événemens suivans qui avoient précédé la prise de cette ville.

Aurèle, officier d'honneur et de courage, avoit pénétré depuis quelques jours les intentions perfides de Romain, par les continuelles communications de ce gouverneur avec Caled : il vit bien que tôt ou tard sa trahison éclateroit. Sans moyens pour pouvoir déjouer les manœu-

vres du traître, Aurèle étoit exposé à être livré comme victime aux Arabes, lui et les foibles restes de sa légion. Il ne songea plus qu'à s'assurer une prompte retraite, puisqu'il étoit hors d'état de s'opposer aux entreprises de Romain. La nuit même que les Sarrasins furent introduits dans la ville, Aurèle, qui observoit depuis longtemps le perfide gouverneur, sortit lui-même à la tête de trois cents hommes par une des portes confiées à sa garde. Après quelques jours d'une marche forcée, il arriva à Damas (37), trop heureux de n'avoir point trempé dans le complot infâme du gouverneur de Bostra. De Damas il se rendit à Tripoli (38), auprès de son père, qui étoit gouverneur de cette ville. Tout le monde approuva cette conduite honorable dans une circonstance aussi impérieuse. On ne doit pas s'étonner si Phatime et Zoroé suivirent les pas d'Aurèle. Ce généreux ami avoit eu le temps de mieux connoître ceux qui lui devoient leur délivrance. Malgré les larmes que fit répandre à ces aimables enfans l'incerti-

tude où ils vivoient sur le sort de leur père, Aurèle leur fit sentir la nécessité de fuir de nouveau un esclavage détestable et, peut-être, une mort assurée.

Abdolahid, qui ne pouvoit être instruit de toutes ces circonstances, se livroit tout entier à ses craintes et à sa douleur. Il s'étoit résigné sur sa propre infortune, mais il ne pouvoit se tranquilliser sur le compte de ses enfans. Son imagination l'agita par mille pensées affligeantes; et ses pleurs coulèrent nuit et jour. Deux mois, passés dans cet état déplorable, produisirent une telle révolution sur Abdolahid, que ses cheveux et sa barbe blanchirent tout d'un coup. Il sembloit n'avoir plus que quelques jours à vivre lorsqu'il comparut devant Abubècre.

Le calife, instruit de quelques particularités de la vie d'un homme qui lui paroissoit extraordinaire, l'entretint pendant plus de deux heures à ce sujet. Abdolahid eut le bonheur de lui plaire par sa droiture, son air de franchise, et sur-

tout la noblesse de ses sentimens. Le récit de ses aventures augmenta l'intérêt qu'Abubècre avoit pris à cet infortuné. Les derniers événemens sur-tout qui, sur les rapports d'Hélamir, sembloient rendre Abdolahid coupable de haute trahison, ne parurent, aux yeux du calife, qu'un témoignage de l'amour tendre et généreux d'un père pour ses enfans; Abubècre se contenta de blâmer l'excès de son zèle, et finit par lui demander ce qu'il désiroit qu'on fît de lui. Abdolahid énonça avec simplicité que son seul désir étoit que la liberté lui fût rendue pour qu'il pût aller rejoindre les deux objets de ses affections et de ses inquiétudes.

« Vous me demandez une grâce bien » importante à vos yeux, lui dit Abu- » bècre; mais puis-je vous l'accorder après » le mépris que vous avez fait paroître » pour les fidèles croyans, et les blasphê- » mes que vous avez vomis contre le nom » du grand prophète? car voilà le second » chef de l'accusation intentée contre » vous. » Abubècre feignit alors de lui

faire envisager cette action comme le plus grand des crimes. Il s'étendit ensuite en termes pompeux sur Mahomet, qu'il avoit connu particulièrement; sur sa doctrine, sur sa mission, et sur ses miracles. Il paroissoit plaindre Abdolahid d'un aveuglement qu'il étoit en droit de punir comme coupable, dans un homme dont l'esprit ne manquoit pas d'instruction; mais Abdolahid, toujours plus inébranlable, réfuta avec une noble franchise les argumens séducteurs du calife, et manifesta de nouveau sa ferme résolution de renoncer à son bonheur, à sa liberté, à sa vie, plutôt que de trahir sa conscience et sa foi.

Abubècre, piqué de l'obstination d'Abdolahid, le renvoya en lui disant: « Homme insensé, la lumière jette devant tes yeux le plus vif éclat; mais » ton destin, semblable à celui des réprouvés, rend ton ame inaccessible à » l'influence de ses rayons. Il est temps » encore aujourd'hui; demain il n'y aura » plus de remède. La liberté te sera ren-

» due, mais elle va se confondre au mi-
» lieu de ces brebis errantes qui cher-
» chent en vain le troupeau dont elle mé-
» prisent le pasteur.

Abdolahid fut reconduit dans sa prison. Il plaignit en secret le zèle fanatique du calife, et chercha à approfondir le sens mystérieux de ses dernières paroles. Le calife avoit sans doute les meilleures dispositions pour Abdolahid; mais le trouvant toujours inflexible dans son opinion et ses principes, il ne le regarda plus que comme un homme dangereux qu'il falloit ou perdre ou éloigner. Ce dernier parti ayant paru moins injuste au scrupuleux calife, les ordres les plus prompts furent donnés pour transporter Abdolahid en Egypte, d'où il fut exilé à perpétuité sur les frontières de l'Ethiopie (39), avec défense de reparoître en Arabie sous peine de mort. Abdolahid avoit appris les progrès rapides des Musulmans dans la Syrie; un pressentiment sinistre sur le sort de ses enfans l'agitoit sans cesse. Tous les jours, pendant son long

exil, il ne cessa d'invoquer le ciel pour eux; son cœur formoit un seul désir, celui de les revoir avant de mourir; mais comment surmonter, sans un vrai miracle de la Providence, les obstacles qui les séparoient de lui? Le voile obscur qui devoit cacher pendant long-temps sa destinée aux yeux de Zoroé et de Phatime, le rendit lui-même aussi incertain de leur sort.

Mais revenons aux conquêtes de Caled. La prise de Bostra fut suivie de celle de Palmire, et de plusieurs autres villes frontières de l'Arabie. D'un autre côté Gaza (40) tomboit sous les coups d'Amron, et ces différentes conquêtes ayant engagé Caled, commandant général, à réunir toutes ses troupes, il marcha vers Damas. Ce pays, le plus beau et le plus riant de l'univers, étoit nommé dès-lors le paradis de la Syrie. Héraclius, qui se trouvoit à Emèse, choisit Antioche pour sa retraite, après avoir fait partir Calous avec cinq mille hommes pour se jeter dans Damas.

Cependant l'Empereur ayant rassemblé les garnisons de la Syrie, mit à leur tête son frère Théodore, qui, marchant vers Damas, fut attaqué et battu par les Sarrasins. Enfin, après deux autres batailles perdues à Amadin (41) et à Emèse (42), les habitans de Damas, désesperés et se voyant sans ressource, furent forcés de se rendre. Ils avoient obtenu seulement trois jours de sûreté pour sortir de leur ville; mais ce malheureux terme étant écoulé, Caled, suivi de quatre mille chevaux, se mit à leur poursuite, excité par le désir d'enlever le riche butin qu'on leur avoit permis d'emporter. Après une route pénible par des montagnes presque impraticables, il atteint près de Laodicée (43) les infortunés fugitifs: il les trouva se reposant sur l'herbe, où ils avoient étendu leurs habits après une grande pluie, et en fait un horrible massacre.

Abubècre mourut de phthisie le jour même de la prise de Damas, âgé de soixante-trois ans. Ce calife avoit régné deux ans deux mois et demi. Omar, son suc-

cesseur, destitua Caled, et nomma Abuo-Beïda commandant principal en Syrie.

Héraclius, effrayé des progrès rapides des Arabes dans cette province, quitta Jérusalem (44), et suivi de l'Impératrice, il prit par terre le chemin de Constantinople. Cette retraite livra ses peuples à un découragement total, et fut pour les Sarrasins un nouveau sujet de triomphe.

Abuo-Beïda fit reposer ses troupes à Damas, dont la conquête lui ouvroit les portes de la Phénicie et de toute la Syrie. Le reste de l'année et le commencement de la suivante se passèrent en courses et en ravages qui s'étendoient à trente lieues à la ronde.

A quelque distance de Tripoli étoit le monastère d'Abilkodos, célèbre par le séjour d'un saint vieillard, dont la vertu étoit renommée dans tout le pays d'alentour : on venoit de toute part lui demander sa bénédiction, et on amenoit surtout les nouveaux mariés pour qu'il les bénît. Les Sarrasins n'auroient pas troublé cette dévotion s'il n'y eût eu une foire

très-riche et très-fréquentée, qui se tenoit tous les ans à Pâques près de ce monastère. Le général résolut de la piller : il fit partir dans ce dessein Abdalla avec cinq cents cavaliers; un Chrétien perfide qui avoit donné cet avis servit de conducteur. Ayant pris les devans pour reconnoître les lieux, il rapporta qu'il y avoit cette année un concours plus grand qu'à l'ordinaire; que le gouverneur de Tripoli y avoit amené sa fille, mariée depuis peu, pour recevoir de ce vénérable moine la bénédiction nuptiale, et qu'ils étoient escortés de deux mille chevaux. Les Sarrasins sans s'émouvoir avancent et arrivent pendant que le vieillard adressoit un discours pathétique aux nouveaux époux qu'il venoit de bénir, et devant une foule de gens qui se pressoient autour de lui pour l'entendre.

La jeune épouse, environnée de sa garde, brilloit au milieu de cet auditoire. Une suite de quarante filles de la plus grande beauté, relevoient par leurs charmes les ornemens de cette fête. On ne

sera point étonné de voir Phatime et Zoroé formant, à côté de la fille du gouverneur, un nouveau couple encore plus intéressant. Aurèle avoit su inspirer au gouverneur, son père, et à sa sœur Lydia, tout l'intérêt que méritoient ces infortunés amans : l'amitié la plus tendre unissoit leurs cœurs, et un même but avoit flatté leurs ames. La beauté de Zoroé et les attraits ravissans de Phatime attirèrent tous les regards. Lydia étoit moins belle que son amie; mais douce, bonne et sensible comme elle, elle n'étoit guère moins intéressante.

A cette vue, Abdalla se tournant vers ses Sarrasins : « Mes amis, leur dit-il, » l'apôtre de Dieu a déclaré que le paradis est sous l'ombre des épées : nous allons gagner un riche butin ou un heureux » martyre. » En même temps il s'élance le cimeterre à la main, au travers de cette assemblée, et le zèle musulman en fait une sanglante boucherie. Les Chrétiens, s'imaginant avoir sur les bras tous les Sarrasins de Damas, fuient de toute part,

en poussant d'horribles cris ; mais s'étant bientôt reconnus, et s'apercevant qu'ils n'avoient affaire qu'à une poignée d'ennemis ; ils reprennent courage, et enveloppent les Sarrasins. Pendant que les Arabes se défendent avec intrépidité, Abdalla envoie à toute bride demander au général un prompt secours.

Caled et Hélamir sont aussitôt détachés avec un corps considérable de troupes : ils arrivent lorsque les Sarrasins étoient sur le point de lâcher le pied. La présence de Caled ranime leur courage : ils se joignent et fondent tous ensemble sur les Chrétiens. Le combat recommence avec un acharnement inexprimable. L'intrépide Caled s'élance de toute part, et renverse tout ce qui se présente avec la rapidité de la foudre. Les Chrétiens dispersés prennent la fuite, et n'en tombent que plus inévitablement sous les coups qu'on leur porte. Tout est massacré. Le gouverneur de Tripoli est tué, malgré les efforts et le courage du brave et généreux Aurèle, qui tombe en expirant sans pouvoir sau-

ver la vie d'un père chéri. Zoroé lui-même, qui avoit à défendre et les jours d'un ami et la liberté de Phatime, étoit prêt à périr sous les coups de Caled, qui venoit de percer le cœur du malheureux époux de Lydia, lorsque Hélamir reconnut Zoroé. « Arrête, dit-il à Caled, ne reconnois-tu » pas le vil transfuge du camp de Bostra? » Oui, c'est lui-même : voilà le fils d'Abdo- » lahid. Il n'a pas droit de prétendre à une » mort glorieuse : le fer du vainqueur hono- » re ses victimes : des chaînes honteuses, » et un supplice infâme sont le seul par- » tage des traîtres. » Caled retint aussitôt son bras, et livra à la discrétion d'Hélamir l'infortuné Zoroé, teint du sang d'une légère blessure qu'il venoit de recevoir dans le sein.

Les Musulmans, animés au carnage par la vengeance et le désir d'un butin assuré, n'épargnèrent que le vieux solitaire, par respect pour la mémoire d'Abubècre, qui avoit accordé sa protection aux moines. On enleva toutes les richesses du monastère. La nouvelle mariée et

Phatime tombèrent au pouvoir des vainqueurs, avec les quarante filles qui les accompagnoient. La nuit jeta bientôt ses voiles sur cette scène désastreuse, et les Sarrasins victorieux attendirent la naissance du jour pour se rendre à Damas.

Caled s'étoit reposé sous les murs du monastère, attendant que toutes ses troupes fussent revenues de la poursuite de quelques malheureux fuyards. Il donnoit ses ordres pour la conservation du butin et la sûreté des captifs, lorsque Abdalla et Hélamir se rendirent auprès de leur chef. Les regards de ces barbares, encore teints du sang de tant de victimes, se portèrent bientôt sur la troupe de leurs belles esclaves. L'abattement, la douleur, les larmes, les sanglots de ces infortunées, étoient pour leurs cœurs inhumains le sujet d'un triomphe insultant. Ils s'empressèrent de choisir, dans le mombre, la malheureuse proie destinée à gémir sous une dépendance honteuse et tyrannique. Les suffrages unanimes adjugèrent Lydia à Abdalla. Hélamir réclama Phatime, qui

lui fut accordée; et le farouche Caled, méprisant une récompense qu'il jugeoit indigne de ses glorieux exploits, livra le malheureux reste de ces intéressantes captives à la foule méprisable de ses officiers subalternes.

Dès la pointe du jour, les Sarrasins se mirent en marche pour Damas. Leur entrée dans cette ville fut des plus imposantes; un butin immense porté sur les chameaux des malheureux Tripolitains, une marche brillante des troupes victorieuses, ayant à leur tête Caled, Abdalla et Hélamir, et au milieu d'elles les indigènes Chrétiens, nouveaux élus de Mahomet; une nombreuse escorte conduisant à pas lents les belles captives, Lydia et Phatime, suivies de toutes leurs compagnes, tout cet appareil devint pour cette ville, entièrement livrée aux principes et au culte musulmans, le plus glorieux de tous les triomphes. Abuo-Beïda lui-même, suivi de l'élite de ses cavaliers, fut au-devant de Caled et de sa brave légion. Il leur adjugea pour récompense tout le

butin enlevé au monastère, et les combla des plus grands honneurs en présence de toute l'armée.

Ce malheureux événement répandit l'alarme, le deuil et le désespoir dans la ville de Tripoli : elle s'attendoit tous les jours à voir l'orage fondre sur elle-même. Les défaites continuelles des Romains avoient tellement épuisé leurs forces dans toute l'étendue de la Syrie, que cette belle province, à moitié soumise par les armes des Sarrasins, étoit entièrement subjuguée par la terreur qu'elles leur inspiroient. Abuo-Beïda comptoit sans doute sur de nouveaux ordres du calife pour pousser plus avant ses conquêtes. En attendant, il inquiétoit et ravageoit tout le pays par des incursions journalières. Toute la résistance des Romains se bornoit à livrer aux Arabes de petits combats dans des défilés et des embuscades, où la valeur plus intrépide qu'éclairée des Musulmans s'exerçoit de plus en plus au désavantage de leurs ennemis. Abdalla, Caled et Hélamir étoient presque toujours

à la tête des différens partis envoyés dans les environs de Damas pour piller et saccager les malheureuses campagnes, et exterminer les soldats romains par-tout où ils savoient qu'ils avoient eu l'audace de se présenter.

Cependant Hélamir et Abdalla, si fort habitués à vaincre, ne trouvoient pas dans la conquête qui intéressoit vivement leur cœur autant de facilité qu'ils se l'étoient promis. Ils avoient épuisé tous les détours imaginables pour se procurer quelqu'accès auprès de leurs infortunées captives : promesses brillantes, menaces terribles, tout fut employé pour les ébranler et les séduire. Mais une haine toujours implacable de leur part s'opposoit ouvertement aux infâmes desseins de ces deux barbares. Abdalla, plus féroce encore qu'Hélamir, avoit souvent menacé Lydia de la mort la plus affreuse. Lydia, instruite de la destinée fatale de son père, de son frère et de son époux, ne désiroit que cette mort dont on vouloit épouvanter sa foiblesse. Hélamir, moins brutal qu'Abdal-

la, mais plus adroit que lui, s'efforçoit de nourrir l'ame de Phatime des idées les plus trompeuses. Zoroé, depuis son arrivée à Damas, gémissoit dans une étroite prison sans pouvoir être entendu. Phatime, instruite de sa position, étoit sans cesse aux genoux d'Hélamir pour lui demander une vie si chère. Hélamir avoit adroitement reculé d'un jour à l'autre l'examen dont il devoit être l'objet, et ne manquoit pas de s'en faire un mérite auprès d'elle. Mais la vie, mais la grace de Zoroé, devoient être le prix du déshonneur et de la honte de Phatime. Hélamir osa enfin s'expliquer sur ce point avec son esclave, qu'il jeta ainsi dans le désespoir. L'horreur de cette proposition fit une telle impression sur son ame, que tourmentée jour et nuit par les idées les plus funestes, séparée de son amie Lydia, livrée toute entière, et sans la moindre consolation, à ses peines et à sa douleur, à chaque instant plus effrayée des dangers horribles auxquels pouvoient l'exposer les procédés d'un homme sans honneur et sans foi,

tant de supplices réunis, la conduisirent en peu de temps aux portes du trépas. Hélamir, furieux que le destin lui enlevât sa victime, sentit sa passion s'augmenter par cet air de langueur même dont il étoit la cause. Son ame altière s'abaissa à toutes les protestations d'une tendresse soumise et respectueuse. Il prodigua les soins les plus empressés à Phatime mourante, qu'il ne traitoit plus comme une esclave. Son caractère, naturellement souple, le porta à embrasser plus d'une fois les genoux de celle dont il étoit le maître absolu. Phatime vit souvent, dans ces momens si importuns pour elle, des larmes pénibles tempérer la férocité toujours peinte dans les regards d'Hélamir. Mais s'il la conjuroit de vivre, elle ne vouloit que mourir, ou être rendue à son père et à son époux; plus Hélamir étoit tendre et plus il lui devenoit odieux; plus il sembloit promettre et plus il lui paroissoit suspect. Ces longs débats lassèrent enfin Hélamir.

Un jour qu'il devoit partir avec Abdal-

la pour une expédition à quelques milles de Tripoli, il entre dans la chambre de Phatime sans suite et sans témoins; il ordonne à l'esclave qui la soignoit de se retirer sur-le-champ, précaution qu'il n'avoit jamais osé prendre jusqu'alors. Phatime, livrée à l'instant à un trouble extraordinaire, crut voir dans ce premier acte de hardiesse de son tyran les intentions les plus criminelles. Elle se lève précipitamment, rassemble tout ce qui lui restoit de force, invoque la protection du ciel, s'élance avec fureur sur Hélamir lui-même, saisit promptement le poignard qu'il portoit sur son sein, recule quelques pas en arrière, et lève le bras pour se frapper, en prononçant ces paroles: « Traître, fuis à l'ins-» tant ou je meurs à tes pieds. » Hélamir craint tout de la fureur de Phatime, trop exprimée par ses regards égarés, et par un acte aussi violent dans son état de foiblesse; il rappelle à l'instant l'esclave, encore arrêté à considérer de loin cette scène touchante: Phatime jette aussitôt à ses pieds le poignard homicide.

« Eh quoi ! lui dit alors Hélamir, ac-
» cablerez-vous toujours de votre haine
» celui qui depuis si long-temps cherche
» à vous assurer un bonheur que vous
» fuyez avec obstination? —

« Eh ! quel bonheur, cruel, lui répon-
» dit Phatime, peux-tu donc m'offrir sur
» la terre, s'il faut que je renonce à mon
» cher Zoroé? —

» Mais, si vous l'aimiez véritablement,
» répliqua aussitôt l'adroit Arménien,
» oseriez-vous retarder vous-même plus
» long-temps le terme de ses souffrances,
» l'époque de sa liberté et l'assurance de
» sa vie? Vous le savez, Phatime, tout
» cela est entre vos mains ; voudriez-
» vous, en continuant de repousser avec
» horreur les bienfaits que je vous offre,
» sacrifier ce même Zoroé qui gémit pour
» vous dans une prison obscure, qui, de-
» puis près d'un mois, respire un air in-
» fecte, désire en vain la lumière conso-
» lante du jour, et n'a d'autre perspective,
» après tant de tourmens, que celle d'un
» supplice infâme? Phatime, quel est

» donc cet amour barbare qui vous porte
» à devenir le bourreau de celui qui pa-
» roît être l'objet de tous vos vœux? —

» Oui, je l'aime, oui, je l'adore, lui dit
» Phatime ; mais Zoroé lui-même n'est
» pas assez injuste pour exiger de moi
» des preuves de tendresse déshono-
» rantes pour celle dont il chérit la vertu
» encore plus que les foibles charmes. Si
» Zoroé doit mourir, Phatime le suivra
» dans le séjour du trépas......... Zoroé
» vit encore, et la même main qui jus-
» qu'aujourd'hui a enchaîné le bras de
» ses ennemis implacables, assurera bien-
» tôt, je l'espère, son triomphe et le mien :
» seul maître de ses jours et de ma vie,
» le ciel protégera notre innocence, et
» confondra la malice et les efforts de
» nos cruels persécuteurs. —

» Insensée, répliqua Hélamir, est-ce
» donc pour le soutien des impies que le
» ciel allume ses foudres ? Non, le dieu
» de Mahomet ne te doit ni clémence
» ni protection...... Adieu ! il n'est plus
» temps d'arrêter le cours de la justice :

» demain même la sentence sera pronon-
» cée; et puisque, malgré notre trop lon-
» gue indulgence, tu ne rougis point
» d'être le complice de ton époux, tu par-
» tageras avec lui la peine que vous mé-
» ritez tous deux par votre téméraire obs-
» tination. —

» Imposteur audacieux, dit aussitôt
» Phatime à Hélamir qui s'éloignoit d'elle
» avec un geste menaçant, après m'avoir
» si long-temps abusée par des promesses
» toujours trompeuses, pourras-tu au
» moins être vrai dans celle dont tu viens
» de flatter trop agréablement mon ame? »

Phatime en effet, dans la position affreuse où elle gémissoit, ainsi que son jeune époux, ne trouvoit rien de plus consolant que l'idée de mourir avec lui; mais un génie favorable veilloit du haut des cieux sur leur destinée.

Hélamir, la rage et le dépit dans le cœur, accourut sur les traces d'Abdalla, qui l'avoit précédé avec mille chevaux. Déjà Caled en étoit venu aux mains avec l'ennemi: le carnage fut affreux; on

fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Toute l'armée romaine prit enfin la fuite, après avoir laissé plus de cinq mille hommes sur le champ de bataille; elle abandonna même son camp, et ne pensa qu'à se réfugier à la hâte dans les murs de Tripoli. Les Arabes perdirent trois mille hommes dans cette affaire, et ne durent encore leur triomphe qu'au génie intrépide de l'invincible Caled.

Abdalla et Hélamir, en poursuivant les Romains, se trouvèrent exposés à de nouveaux dangers; Hélamir sur-tout, engagé au milieu d'un bois dans un défilé où les ennemis repoussèrent vigoureusement ses efforts, reçut une blessure profonde et mortelle. Tout couvert de son sang, et sentant ses forces l'abandonner, « Mes amis, dit-il à ceux de sa troupe, » il est un terme aux triomphes et à la » gloire, il est un terme à la vie; la voix » du grand prophète m'appelle à lui; sa » main puissante va bientôt m'enlever » dans ces régions divines, où tant de » délices sont préparées à ses fidèles

» croyans. Laissez-moi mourir en paix ; » l'ennemi n'est qu'à deux pas de nous ; » allez sacrifier encore quelques victimes » aux mânes de votre chef expirant ; l'ef- » fusion du sang romain flattera beau- » coup plus mon ame que les soins impor- » tuns et inutiles que vous pourriez me » donner. Partez. »

Les soldats, dociles à cet ordre d'Hélamir, disparoissent à l'instant, après l'avoir étendu par terre auprès d'un arbre. Zadig, son premier esclave, son confident, son ami même, fut le seul qui resta auprès de lui.

La nuit déployoit déjà ses voiles sombres, et la forêt retentissoit des derniers cris des Romains expirans sous les coups des Arabes. Hélamir, qui sentoit la mort s'approcher, appelle Zadig, et d'une voix animée par sa passion barbare, il lui dit :

« Ministre constamment fidèle des vo- » lontés d'un maître qui t'a toujours chéri, » reçois dans cet instant les derniers or- » dres émanés de sa bouche.

» Tu sais si j'ai aimé l'injuste, la

» cruelle Phatime; malgré les violens mé-
» pris dont elle a si mal récompensé mon
» amour, je conserve pour elle, même
» en expirant, l'intérêt le plus tendre. En
» perdant Hélamir, Phatime va perdre
» toute espérance de salut, si la mort ne
» vient rendre à cette ame chérie sa pu-
» reté et son indépendance.

» Zadig, toi seul peux dans cette occa-
» sion exécuter l'arrêt favorable prononcé
» sur la destinée de Phatime: le grand pro-
» phète en ouvre dans ce moment le li-
» vre à mes yeux. Si je t'en dévoile les
» secrets, Zadig, c'est que je t'en crois
» digne. Prosterne-toi à l'instant devant
» Mahomet, prends ce poignard qu'aucun
» sang impur n'a encore souillé; c'est
» dans le sein de Phatime que ta main
» doit le plonger avant la naissance du
» jour; fais en le serment devant Dieu,
» devant le grand prophète. Sache sur-
» tout que l'exécution de cette sentence
» divine doit précéder à Damas la nou-
» velle de la mort d'Hélamir. Adieu, le
» salut de Phatime est entre tes mains;

» le tien même dépend de ta soumission
» à cet ordre suprême ».

En achevant ces mots, Hélamir, inaccessible à tout remords, expire en se chargeant de la responsabilité d'un nouveau crime, et va subir, aux pieds du tribunal de l'Eternel, le jugement terrible et irrévocable porté contre tous les hommes dont la vie a été couverte de forfaits.

Zadig, plus fanatique que son maître, crut que les dernières volontés d'Hélamir, qu'il pensoit être inspiré par Mahomet lui-même, devoient être sacrées pour lui. Il monte à l'instant sur son cheval, met dans son sein le fatal poignard et prend à toute bride le chemin de Damas. Arrêté dans plusieurs postes des Arabes, il est à l'instant relâché au seul nom d'Hélamir, et il parvient par le même moyen à pénétrer dans Damas même au milieu de la nuit.

Zadig, né aux environs de Bostra, étoit d'une famille descendante des Arabes, et depuis long-temps établie dans le territoire de cette ville. Son père, homme

foible et grossier, mais avec un fonds de principes honnêtes, y cultivoit un champ fertile et assez étendu dans la position la plus riante du pays. Zadig, son père, son frère et toute sa famille, avoient embrassé la religion mahométane, mais plutôt par séduction que par une conviction intime de ses principes. Le frère de Zadig s'appeloit Ol-Ahis. Un malheureux sort les ayant rendus l'un et l'autre prisonniers des Arabes, après la prise de Bostra, ils suivirent l'exemple des lâches apostats qui sauvèrent leur vie en fléchissant le genou devant Mahomet. Hélamir, entre les mains duquel ils étoient tombés, conserva Zadig pour son esclave, s'attacha peu à peu à lui, et lui accorda enfin une confiance sans bornes. Ol-Ahis, à sa recommandation, fut établi concierge général des prisons d'état de Damas.

Zadig, malgré l'obscurité de sa naissance et son peu d'éducation, avoit l'esprit ouvert, l'ame grande, et une imagination ardente. Hélamir avoit su profiter de ces trois dispositions favorables pour

en faire un sectateur enthousiaste de Mahomet; mais toutes ces impressions, ouvrage d'un véritable délire, n'étoient ni assez fortes, ni assez profondes pour résister à un dernier effort de la raison, et au langage triomphant de la vérité.

Zadig arriva jusqu'à Damas sans faire aucune réflexion sur l'ordre fatal dont il devoit être l'exécuteur. Il n'entendit la première voix du remords qu'en entrant dans l'appartement de Phatime. Les rayons de la lune qui répandoient dans la chambre une foible clarté, offrirent à Zadig le plus touchant de tous les spectacles. Phatime, languissamment couchée sur son lit de douleur, goûtoit en paix les douceurs du sommeil. Ses beaux cheveux couvroient à peine son sein; sa tête étoit penchée sur un de ses bras d'ivoire; ses yeux, quoique fermés, n'avoient pas perdu tout leur empire; l'empreinte de ses larmes étoit tracée sur ses belles joues, et sa bouche entr'ouverte, où brilloit l'émail de ses dents, exhaloit de temps en temps des soupirs tendres et

douloureux : son sommeil enfin étoit le sommeil d'un ange ou d'une divinité.

Zadig, déjà ému par le tableau de tant de charmes, fait en vain des efforts pour combattre le mouvement de compassion qui l'agite : il veut avancer; une main invisible l'arrête : il veut lever le bras, et son bras refuse de servir d'instrument à son crime. Étonné lui-même du combat violent qu'il éprouve, il invoque Hélamir, il invoque Mahomet; mais Mahomet est sourd, et la voix d'Hélamir, qu'il croit entendre, lui inspire l'épouvante et l'horreur. Il élève alors son esprit jusqu'à ce Dieu qui est au-dessus de Mahomet et de tous les hommes; il éprouve un calme subit; un trait frappant d'une lumière divine vient éclairer son ame : il jette un premier coup-d'œil sur le crime qu'il va commettre, et ce crime lui paroît horrible et odieux.

« Grand Dieu ! s'écrie-t-il en s'éloi-
» gnant un instant du lit de Phatime;
» Dieu saint, puissant et redoutable,
» oui, c'est ta voix qui se fait entendre à

» l'aveugle et coupable Zadig : non, tu » n'es point le dieu des forfaits. Ta main » protège cette innocente victime. Hélamir a demandé son sang ; mais Zadig » n'est point un bourreau : pardonne-lui » le serment homicide et téméraire sorti » de sa bouche. »

Zadig finissoit ces mots : il saisit avec indignation le poignard de son maître, le jette avec fureur loin de lui, court se précipiter au pied du lit de Phatime, saisit une de ses mains et l'arrose de ses larmes, sans pouvoir prononcer une seule parole.

Phatime, éveillée en sursaut, reconnoît Zadig. « Malheureux, s'écrie-t-elle, » que prétends-tu faire ? » Son effroi la fit évanouir ; mais le Dieu qui l'avoit sauvée la rendit bientôt à elle-même, et lui permit d'entendre ces paroles consolantes de Zadig.

« Cruelle Phatime ! pourquoi repousser si injustement celui que le ciel vient » de faire tomber à vos pieds, et qu'il » anime du désir ardent de briser les fers » qui vous oppriment ? Sachez qu'Héla-

» mir n'est plus : Dieu lui-même vous a
» vengée en tranchant le fil des jours de
» ce monstre, de ce tyran. Témoin de
» son dernier soupir, j'en avois reçu
» l'ordre barbare de vous sacrifier à ses
» mânes coupables. Son poignard devoit
» être rougi du sang le plus pur ; le bras
» de Zadig devoit le verser. Mais Dieu a
» été plus fort que le génie infernal qui
» avoit soufflé cet esprit de vengeance
» dans le cœur du farouche Hélamir ; il
» a été plus fort que Zadig lui-même.
» voyez à vos pieds votre ennemi, votre
» assassin. Que dis-je ? voyez-y plutôt
» celui qui, au prix de tout son sang,
» sauvera votre vie et vous procurera la
» liberté. »

Phatime crut entendre la voix d'un esprit céleste. « Ange protecteur d'une
» malheureuse et innocente victime, dit-
» elle à Zadig, reçois, dans ce tribut de
» larmes que je répands, l'hommage sin-
» cère de ma reconnoissance. Tu veux
» me sauver, Zadig ; mais Phatime ne
» veut point te perdre. Tu viens de res-

» pecter ma vie ; voudrois-je, hélas !
» exposer la tienne ? Que peut être pour
» moi le salut que tu m'offres si géné-
» reusement ? Ah ! Zadig, point de re-
» pos, point de liberté, point de bonheur
» pour Phatime, si son cher Zoroé ne
» peut partager avec elle le même bien-
» fait. »

« Doutez-vous, lui répondit Zadig, de
» la puissance du Dieu qui vous protège ?
» Il m'a inspiré le desir de votre conser-
» vation ; il me donne encore la confiance
» de sauver ce Zoroé qui vous est si
» cher..... Mais il n'est plus temps de dé-
» libérer ; le jour s'approche ; levez-vous ;
» suivez-moi avec courage ; couvrez votre
» visage d'un grand voile : nous ne som-
» mes qu'à deux pas des portes de Damas :
» au nom d'Hélamir elles nous seront ou-
» vertes. Une fois hors de l'enceinte de
» ses murs, nous prendrons le chemin de
» la grande forêt, où, après avoir trouvé
» un asile sûr, je reviendrai sur mes pas,
» et ne retournerai auprès de vous qu'avec
» celui qui est l'objet de votre amour. »

Phatime crut ne devoir point hésiter : une heureuse confiance l'entraîne sur les pas de Zadig. Ils sortent de la ville sans obstacle, arrivent au soleil levé dans le bois, s'enfoncent dans ses détours les plus solitaires, et rencontrent, sur le penchant d'une colline, un berger conduisant un grand troupeau. Le grand âge de ce pasteur et son air respectable, leur inspirèrent la confiance de lui demander l'hospitalité jusqu'au lendemain. Le vieillard habitoit un hameau assez éloigné; mais il passoit souvent la nuit sous une hutte élevée au-dessus de la colline, pendant que son troupeau parquoit autour de lui. Cette rencontre, que le ciel envoya à Phatime et à Zadig, fut une grande ressource pour eux. Le berger leur témoigna un intérêt si tendre, que Phatime consentit à rester auprès de lui tout le reste du jour et la nuit suivante, tandis que Zadig, reprenant le chemin de Damas, songeoit aux moyens de délivrer Zoroé. Il prit la précaution de n'arriver dans la ville qu'à l'entrée de la

nuit, et de se rendre sur-le-champ auprès de son frère Ol-Ahis. Phatime l'avoit forcé de prendre un riche collier de pierreries qu'Hélamir l'avoit obligée elle-même de recevoir en présent, et, par un bonheur singulier, il ne devint pas inutile à Zadig.

Ol-Ahis, qui dans le courant du jour avoit appris la mort d'Hélamir, fut étonné de revoir Zadig, qu'on croyoit avoir péri avec lui. Zadig savoit que son frère ne l'aimoit pas, et avoit des ménagemens à garder pour l'exécution de son dessein. Mais quel est le cœur de l'homme capable de résister à l'impulsion divine qui en dirige tous les mouvemens?

Ol-Ahis reçut d'abord avec indignation la proposition que lui fit Zadig de mettre Zoroé en liberté. Il l'accusa même d'avoir l'intention de le perdre, et le menaça de porter ses plaintes sur-le-champ, s'il osoit persister. Zadig ne se découragea point. Après avoir ébranlé son cœur par toute l'éloquence dont il fut capable, il crut qu'il étoit temps d'offrir à son ame

intéressée le dernier moyen de conviction.

« Ne crois point, lui dit-il, que je » veuille t'exposer sans récompense à un » péril que tes fausses idées te représentent comme plus grand qu'il ne l'est en » effet. Ol-Ahis, ces diamans sont à toi » si Zoroé est libre avant la naissance du » jour. Que te faudra-t-il de plus pour » obtenir les biens de la terre auxquels tu » parois si attaché? Quant à un asile, » n'en trouverons-nous pas un dans le » sein même de notre famille, dans ce » champ paternel où nous avons laissé » notre malheureux père, livré sans » doute à mille inquiétudes sur notre » sort? Nous avons été pris dans Bostra » même, et tous, dans le camp des Arabes, nous croient habitans de cette » ville. Tu as toujours, ainsi que moi, » gardé le silence sur le lieu de notre véritable domicile; ainsi, mon cher Ol-Ahis, ne rejetons point l'occasion qui » se présente. Nous pouvons, par une » bonne action, reporter la joie et la con-

» solation dans le sein d'un père désolé.
» Il s'agit de sauver un malheureux, de
» protéger un innocent : la véritable re-
» ligion peut-elle jamais imposer une
» obligation contraire ? »

Ol-Ahis, beaucoup plus persuadé par l'appas des richesses que par tout autre motif, céda enfin aux dernières instances de Zadig. Zoroé est délivré : il suit ses deux libérateurs, sans savoir encore le destin qu'on lui prépare. Zadig, qui servoit de guide, les conduisit à un endroit des remparts où il leur fut aisé de se glisser le long des murs. Ils sont bientôt loin de Damas, arrivent de nuit dans la forêt, et sont obligés d'attendre la naissance du jour pour continuer leur route.

LIVRE VII.

Fuite de Zoróé et de Phátime dans les montagnes du Liban. — Ils sont conduits par un berger sur les frontières de la Palmyrène. — Ils arrivent à huit milles de Bostra, dans l'habitation d'Abéla, père de Zadig et d'Ol-Ahis. — Amour funeste d'Ol-Ahis pour Phatime. — Phatime et Zoroé sont sacrifiés à la vengeance de ce traître, et livrés aux Musulmans. — Zoroé relégué sur les frontières de la Perse. — Phatime envoyée à Azem, roi d'Ethiopie, au milieu d'une foule d'esclaves persannes.

Vallées délicieuses du Liban (45), montagnes saintes, bois sacrés, où, depuis la naissance du monde, le cèdre antique anime de sa belle verdure les plus riants déserts, vous devîntes plus d'une fois, sans doute, un asile contre l'oppression et la violence, vous offrîtes souvent à l'infortune une retraite paisible, sous l'heu-

reux empire d'une religion consolante ; aujourd'hui, vos ombrages solitaires vont protéger la fuite de l'innocence, guidée par la vertu et portée sur les aîles de l'amour!

Déjà une foible clarté commençoit à se répandre sur l'horizon, déjà même les rayons du soleil perçoient dans l'orient à travers un voile de rose et de pourpre, et mille concerts joyeux annonçoient dans les bois l'heureux retour de la lumière ; Phatime sort de la hutte du vieux pasteur, et l'aperçoit à quelques pas d'elle couché sur le gazon, et dormant encore à côté de son chien fidèle. Cet homme simple, franc, naïf et honnête, comme on l'est aux champs, avoit forcé la belle fugitive d'accepter pour elle seule l'humble abri qu'il avoit pu lui offrir. Cet hommage et ce respect qu'il rendit à la pudeur et à la vertu, avoient touché le cœur de Phatime, et elle n'avoit voulu s'abandonner au sommeil qu'après l'avoir forcé d'accepter le voile qu'elle portoit, pour couvrir au moins son visage. Au premier

mouvement qu'elle avoit fait pour sortir de la hutte, le berger fut éveillé par la voix de son chien; il se leva, et vint au-devant d'elle. Phatime crut apercevoir dans ses membres un engourdissement, qu'elle attribuoit à l'impression de l'humidité de la nuit. « O mon père! lui dit-» elle, me pardonnerez-vous d'avoir été » si cruelle? A peine avez-vous eu de » quoi reposer votre tête respectable. » N'ai-je pas exposé votre corps, déjà » affoibli par le poids des années, à tou-» tes les intempéries de l'air? »

Le berger, vivement ému à ces douces paroles, l'assura que jamais il n'avoit si bien dormi, et que le seul espoir d'avoir procuré quelque soulagement à une innocente victime du sort, avoit ajouté aux délices de son repos. Le vieillard avoit su de Phatime combien elle étoit malheureuse; mais, d'après le conseil de Zadig, elle lui avoit laissé ignorer toutes les circonstances qu'il eût été imprudent de confier sitôt à un étranger, et dont la connoissance auroit pu compromettre et

son époux et son libérateur. Le berger savoit que Zadig devoit revenir avec une autre personne; mais cette personne, dont il avoit fallu cacher la situation, étoit supposée le frère de Phatime. Phatime seule s'étoit déclarée comme fuyant l'oppression d'un homme injuste et puissant : c'en étoit assez pour émouvoir l'ame droite et sensible du berger. L'intérêt que lui inspira le malheur de Phatime étoit sincère, et il en donna bientôt des preuves.

Phatime n'avoit pas passé la nuit sans inquiétudes; elle avoit les plus grandes craintes sur le généreux Zadig; elle trembloit aussi pour les jours de son cher Zoroé; elle s'étoit représenté avec effroi tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à l'entreprise difficile de Zadig. Que de dangers n'avoit-il pas à courir! De quelle promptitude, sur-tout, ne lui falloit-il pas user dans l'exécution d'un projet presque téméraire! La nuit s'étoit pourtant écoulée, et Zadig ne revenoit pas.

Phatime, triste et rêveuse, parcouroit à pas lents le sommet du coteau. L'œil inquiet et l'oreille attentive, elle observoit jusqu'aux détours les plus éloignés du sentier qui venoit aboutir à la colline : mais c'étoit en vain. Elle pleuroit amèrement, levoit les mains au ciel, et s'abandonnoit à tous les transports de sa vive douleur. Le vieux berger, vivement affligé de la voir si inconsolable, lui offrit d'aller au-devant de Zadig et de Zoroé, afin de les remettre sur leur route, dans le cas qu'ils se fussent égarés. Phatime y consentit avec reconnoissance, accepta sa houlette, et lui promit de prendre soin de son troupeau. Le berger, suivi de son chien, descendit du coteau et s'enfonça dans le bois. Phatime le suivoit des yeux : « Grand Dieu, s'écria-t-elle, conduis » toi-même ses pas, et veille sur le » sort de deux personnes qui me sont si » chères. »

Un quart d'heure s'étoit à peine écoulé depuis le départ du berger, que Phatime entend le chien aboyer, et quelques ins-

tans après elle le voit paroître, faisant mille sauts joyeux. Elle voit ensuite le berger : trois hommes le suivent ; ils sont armés chacun d'un large cimeterre. Leur travestissement empêche Phatime de reconnoître ceux qu'elle attendoit avec tant d'ardeur. Quelle est cette troisième personne qui suit les traces du berger ? Phatime est à l'instant livrée aux plus cruelles appréhentions : elle ne sait si elle doit fuir. On l'avoit déjà aperçue, et même on lui avoit fait de loin des signes qu'elle ne savoit comment interprêter. Elle entend une voix : c'est le nom de Phatime qui a frappé son oreille, et ce nom est prononcé par la bouche de Zoroé. Phatime distingue cette voix chérie; un mouvement subit l'entraîne au-devant de son jeune époux, qu'elle voit libre au mileu de ses deux anges tutélaires. Zoroé accourt en même temps vers sa chère Phatime ; ils se rencontrent, s'embrassent, et succombent l'un et l'autre à l'excès de la joie qui les transporte. Ol-Ahis et Zadig les soutiennent dans leurs bras et les

ranîment bientôt par leurs soins. Zoroé rouvre les yeux ; Phatime rencontre ses regards ; ses larmes coulent et se confondent avec celles de son époux. Un nouveau mouvement vient ensuite agiter leur ame ; Phatime tombe aux genoux de Zadig ; Zoroé est aux pieds d'Ol-Ahis ; ils s'efforcent de leur exprimer la vive reconnoissance de leur cœur ; leurs lèvres balbutient quelques mots d'actions de grâces. Ol-Ahis et Zadig sont touchés et de leur satisfaction et de la manière vraie dont ils l'expriment. Le berger lui-même, arrêté à considérer cette scène attendrissante, éprouve une douce émotion, et ne peut s'empêcher de prendre part à la joie commune.

Le temps étoit orageux ; de gros nuages portés sur les ailes des vents du midi, s'avançoient rapidement du haut des plaines de Damas, sur le sommet des montages ombragées par la grande forêt. Quelques pâles éclairs annonçoient déjà la plus terrible explosion. Le berger invita Phatime, son frère et ses deux compa-

gnons, à venir se mettre à couvert sous sa cabane.

Ce fut là qu'au milieu du combat des élémens et du bruit de la tempête, ils délibérèrent avec calme et tranquillité sur le parti qu'ils avoient à prendre. Leur projet étoit sans doute de se rendre aux environs de Bostra ; mais ne pouvant s'engager, sans imprudence, dans les grandes routes de la Syrie, il leur falloit prendre, par des chemins détournés, la direction la plus courte et la moins propre à les égarer dans de vastes déserts. Une confiance heureuse dans la probité de l'honnête berger mit bientôt fin à tous leurs doutes. Dieu voulut donner lui-même aux jeunes époux et à leurs libérateurs un guide sûr et fidèle. Ce guide fut le berger lui-même, auquel Zadig crut ne devoir plus rien cacher sur sa position et celle des personnes qui l'intéressoient si vivement.

Le vieillard fut extrêmement touché des dangers qui menaçoient encore des êtres si malheureux, et qui avoient si peu

mérité leur infortune. Il se sentit animé d'un nouveau zèle pour ces jeunes fugitifs. Il réfléchit un instant sur ce que Zadig lui avoit déclaré, et proposa ensuite son avis de la manière suivante.

« Le dieu qui veille avec un soin égal
» sur tous les hommes, ce dieu que le sort
» des pasteurs intéresse autant que celui
» des rois, ne vous aura pas conduits en
» vain jusqu'à moi. L'injustice de votre
» sort et les dangers qui vous menacent,
» m'engagent à vous secourir de tout mon
» pouvoir. Je ne puis pas me borner à
» vous donner de vains conseils dans votre
» position critique. Il ne vous reste qu'un
» seul parti à prendre, et un seul homme
» sur la terre peut vous faciliter l'exécu-
» tion d'une longue et pénible entreprise;
» cet homme, c'est moi. Le désir de vo-
» tre salut m'anime; et je suis résolu à
» tout entreprendre pour l'assurer.

» D'après la connoissance que j'ai du
» pays, le Liban, qui n'est qu'à une demi-
» journée de cette colline, peut seul vous
» offrir une route inaccessible aux pour-

» suites que vous avez lieu de craindre.
» Mon petit hameau se trouve au pied de
» ces montagnes : c'est le seul endroit ha-
» bité jusqu'au vaste et riche vallon qu'on
» rencontre après avoir franchi le Liban,
» et qui est borné à l'orient par d'autres
» montagnes élevées qu'on a appelées
» l'Antiliban. Cette vallée, formée par
» ces deux chaînes de montagnes, à une
» distance presque par-tout égale, com-
» mence vers Tripoli, et finit près de l'A-
» rabie déserte. C'est de là, qu'en pre-
» nant sur les frontières de la Palmy-
» rène (46) un détour assez long, on ar-
» rive enfin aux environs de Bostra.

» Mais pourrai-je vous déterminer à
» vous engager sans guide dans des rou-
» tes la plupart très-difficiles, et qui ne
» sont connues que de quelques bergers
» comme moi ? Mes amis, vous avez
» déjà assez fait l'un pour l'autre; qu'il
» me soit donc permis d'achever l'ou-
» vrage de votre bonheur. Partons ensem-
» ble demain dès l'aurore. Nous trouve-
» rons dans mon hameau sûreté, repos,

» abondance : je ne vous engagerai pas à
» y faire un long séjour; je ne vous de-
» manderai que le temps d'y rassembler
» le reste de nos troupeaux, conduits par
» deux de mes enfans, nés d'une épouse
» estimable que le ciel m'a ravie depuis
» dix ans. Nous ferons ensuite une divi-
» sion de tout ce bétail, répartie entre
» vous tous, mes enfans et moi. Je vous
» condamne pour quinze jours seulement
» à la vie simple des bergers. Que sais-
» je, cependant ? Peut-être au bout de ce
» temps, vos mains quitteront avec re-
» gret la houlette. Mais au moins vous se-
» rez sauvés, et j'aurai le plaisir d'y avoir
» contribué en quelque chose. Oui, mes
» amis, je veux entreprendre avec vous
» ce petit voyage. Depuis trente ans, ha-
» bitué à une vie errante, je ne connois
» de domicile que celui qui convient le
» plus à mes moutons, et je ne cherche
» d'autre bien dans ce monde que des pâ-
» turages gras et abondans. D'ailleurs, un
» nouveau motif me détermine. Je vais
» me retrouver dans le sein d'une nouvelle

» famille établie dans les contrées qui environnent les vallons enchantés de Palmyre. Ma fille chérie y jouit auprès d'un » tendre époux et dans une habitation » agréable, de toutes les douceurs de la » vie champêtre. Qu'il me sera doux de » la serrer sur mon sein, et de jouir de la » vue des enfans que le ciel lui a sans » doute accordés. Je pourrai en même » temps vous offrir, dans cet endroit sûr, » un repos de quelques jours et vous donner des guides affidés pour vous conduire ensuite aussi près de votre destination que vous pourrez le désirer.

» Voilà tout ce que le ciel me permet » de faire pour vous. La saison est belle; » l'occasion est doublement engageante » pour moi. Ah! que je trouverai de plaisir » à remplir, par quelque bonne action, le » vide désespérant des dernières journées » de ma vie! »

La générosité de cette proposition, et le zèle vertueux qui la dicta, inspirèrent aux jeunes époux toute la reconnoissance qui étoit due à cet honnête berger. Zoroé

et Phatime saisirent ses mains avec transport, et les arrosèrent de leurs larmes. Ils ne pouvoient se résoudre à donner tant de peine au respectable vieillard, même pour se procurer le bonheur. Ils s'efforçoient de combattre généreusement sa résolution; mais le berger fut inébranlable; il ne voulut pas avoir formé en vain le désir de faire le bien. Il fallut donc céder à ses instances et attendre dans le plus doux espoir l'aurore du lendemain.

L'orage s'étant dissipé aux approches de la nuit, un doux sommeil vint ranimer l'ardeur et les forces de nos malheureux fugitifs. L'aube naissante éclaira leur départ, et vers le milieu du jour ils arrivèrent au hameau. Rien n'étoit si riant que sa position; il étoit assis au pied d'une montagne, à l'entrée d'un vallon fertile; ses chaumières éparses occupoient un espace entrecoupé de prairies et de terres ensemencées. Une infinité d'arbres utiles offroient à la fois des fruits, des parfums et de l'ombrage. De nombreux troupeaux paissoient tranquillement dans un vaste

herbage qui s'étendoit le long de la montagne ; et les eaux d'un torrent impétueux qui se précipitoit en cascades dans le vallon, venoient déposer leur fureur à l'entrée de la prairie, et serpenter paisiblement au milieu des fleurs qui en émailloient la verdure.

L'arrivée du vieux berger avoit attiré tous les habitans du hameau au-devant de lui. Nos fugitifs furent attendris des marques de respect et d'attachement qu'on lui prodigua. Il étoit le plus âgé du village, et on le considéroit comme le père commun de toutes les familles qui y étoient rassemblées. C'étoit lui qu'on avoit établi pour juger les différens, et pour régler les divers intérêts de ce peuple simple, soumis volontairement à son autorité. Mais le vieux berger, dont l'exemple, la sagesse et les avis avoient soutenu parmi ces heureux mortels le règne de l'innocence et des bonnes mœurs, n'avoit jamais vu l'harmonie de cette petite république champêtre troublée par la moindre querelle ou la moindre division. Une faveur visible du

ciel l'avoit même protégée jusqu'à ce jour contre les incursions des Musulmans et la contagion de leurs principes. Vivant sous les lois simples de la nature, éclairés par le flambeau de la seule religion vraie, de la seule religion sainte, ces bergers fortunés voyoient leurs jours s'écouler paisiblement au milieu des orages dont le monde étoit agité. Loin de la vie tumultueuse des villes, ils en ignoroient les tourmens et les peines; ils ne désiroient pas même d'en connoître les fausses douceurs.

Le vieux berger distingua bientôt, au milieu de tant d'amis empressés, le plus jeune de ses enfans : il l'embrassa avec tendresse et lui dit : « Allons, mon ami, » mon temps n'a pas été perdu : j'amène » ici des habitans de la grande forêt. Ces » jeunes gens voyagent; j'ai conduit leurs » pas jusqu'ici; mais il n'est pas juste qu'ils » partent sans que nous ayons rempli en- » vers eux les devoirs que l'hospitalité » nous prescrit. »

En achevant ces mots, il conduisit ses hôtes dans sa chaumière, qui n'étoit pas

éloignée. Le cortége des habitans du hameau l'accompagna jusque chez lui. On aimoit à le voir ; mais la vue de ces jeunes étrangers excita aussi une innocente curiosité. La beauté de Phatime, sur-tout, charma tous les regards.

Le berger, en entrant chez lui, offrit généreusement à ses hôtes tout ce qu'il possédoit. Son jeune fils prépara bientôt un repas où la frugalité et la simplicité étoient unies à l'abondance. Une joie pure anima tous les cœurs. Sur le soir, les danses innocentes de la jeunesse du hameau procurèrent à Zoroé et à Phatime un plaisir nouveau et un divertissement agréable. Ol-Ahis et Zadig se mêlèrent avec empressement dans tous ces jeux champêtres. Mais Zoroé et Phatime, sans cesse agités intérieurement par la douleur que leur causoit l'incertitude de la destinée d'Abdolahid, ne pouvoient se livrer aux transports d'une si vive allégresse. Ils jouirent sans remords de la vue de ce spectacle, et tâchèrent de se distraire un instant sur le triste sujet de leurs peines.

La nuit ayant bientôt rappelé chaque famille sous son toit rustique, le vieux berger invita ses hôtes à venir se livrer au repos. Ils le suivirent, et trouvèrent en arrivant son fils aîné revenu des champs, et qui s'occupoit à faire rentrer ses brebis dans la bergerie. Cet enfant chéri reçut avec tendresse et avec respect les doux embrassemens de son père. Le nouvel intérêt qu'il inspira à nos fugitifs ajouta aux douceurs d'une charmante soirée. La conversation fut prolongée bien avant dans la nuit ; et toutes les dispositions ayant été faites pour partir le lendemain de grand matin, on alla attendre en paix dans les bras du sommeil cet instant désiré.

Dès le point du jour, les chiens, impatiens de sortir de la bergerie, furent les premiers à donner le signal du départ : les préparatifs furent si prompts, qu'on se mit en route avant le lever du soleil. On quitta bientôt le séjour riant des plaines ; la route dans les montagnes devint plus pénible ; mais la beauté et la variété des sites que

la nature offroit dans ces lieux agrestes et déserts, charmoient à chaque instant l'œil de nos voyageurs. Les journées, réglées par le vieux berger, étoient disposées de manière à ménager la délicatesse de la belle Phatime. On ne sortit pas avant dix jours des défilés du Liban. On faisoit de temps en temps d'assez longues pauses dans les endroits où l'ombrage des bois et la fraîcheur des fontaines invitoient à se reposer. Enfin, on arriva sur les frontières de la Palmyrène, et après une demi-journée de marche, le vieux berger eut le plaisir de revoir et d'embrasser sa fille, ainsi que son époux et deux enfans, qui faisoient le bonheur de ces heureux époux. Phatime, Zoroé et leurs deux libérateurs, passèrent trois journées délicieuses au milieu de cette vertueuse famille, dont ils ne se séparèrent qu'avec regret. Ils reprirent alors la route de Bostra, qui les conduisit jusqu'à une large gorge, appelée la Vallée des eaux, située à sept milles de distance de cette ville. Ol-Ahis et Zadig se retrouvant dans leur propre pays,

renvoyèrent leurs guides. Mais le torrent qui couloit à travers le vallon étoit si considérablement grossi par les pluies, qu'il arrêta pendant trois jours nos voyageurs. Il étoit d'autant plus nécessaire d'attendre l'entier écoulement des eaux, qu'il falloit absolument traverser le ruisseau, et prendre, à deux milles au-dessous, dans les montagnes situées sur son autre bord, un défilé connu d'Ol-Ahis lui seul, et qui devoit les conduire jusqu'au lieu de leur destination, en évitant les approches de Bostra.

L'habitation du père d'Ol-Ahis et de Zadig étoit située dans un bassin immense, dit le Vallon des Palmes, à neuf milles au nord-est de Bostra. Les montagnes les plus arides entouroient de toute part cette plaine fertile. Ce riche sol dépendoit de plusieurs propriétaires de Bostra, qui en laissoient le soin et la culture à des fermiers. Le père d'Ol-Ahis et de Zadig étoit un de ces fermiers; il s'appeloit Abéla, et vivoit tristement au milieu d'un domaine fertile, obligé de s'en

rapporter le plus souvent à des mercenaires dont il avoit raison de soupçonner la fidélité. Abéla gémissoit depuis trois ans sur la fuite de ses enfans ; il avoit même déjà perdu l'espérance de les revoir. Il pleuroit Zadig sur-tout, qui avoit été digne de toute sa tendresse, et que les seuls mauvais conseils d'Ol-Ahis entraînèrent dans le désordre : il ignoroit que le ciel devoit enfin sécher ses larmes.

Les eaux du torrent étant considérablement diminuées, nos voyageurs le traversèrent dans un endroit où plusieurs rochers élevés en pointe au milieu de son lit leur offrirent un passage facile. Le soleil répandoit ses premiers rayons sur le sommet des montagnes. L'ardeur de nos fugitifs leur ayant fait surmonter les plus grands obstacles dans cette journée pénible, ils descendirent dans la vallée des Palmes à l'entrée de la nuit. On arriva bientôt sur les terres du père de Zadig et d'Ol-Ahis. Le vieux Abéla et ses laboureurs, assis autour d'une table champêtre, sous un berceau touffu qui ombra-

geoit l'entrée de la ferme, prenoient alors le repas frugal du soir. Zadig et Ol-Ahis, qui avoient précédé leurs compagnons de voyage, se présentent à leur père. Zadig, plus empressé que son frère, court se précipiter aux pieds d'Abéla : « O mon père ! » s'écrie-t-il avec transport, et il embrassoit ses genoux. Ol-Ahis s'unit bientôt à Zadig. Abéla, que le saisissement causé par cette surprise rendit quelque temps muet, les considéroit attentivement l'un et l'autre comme pour les reconnoître. Ses yeux étoient mouillés de larmes, et tout son corps éprouvoit un tremblement extraordinaire. Il rompt enfin le silence, et tendant les bras à ses enfans : « Ol-Ahis, » Zadig, leur dit-il, est-ce bien vous que » je vois? de combien d'inquiétudes avez- » vous accablé l'ame tendre d'un père qui » vous chérit ! O mes enfans ! vous reve- » nez à moi ; mon sein vous est encore » ouvert. Levez-vous, mes amis ; en vous » voyant, Abéla a tout oublié, Abéla » vous pardonne. »

Ol-Ahis et Zadig, attendris de l'accueil

favorable d'un père qu'ils avoient tant offensé, considérèrent cet événement inattendu pour eux comme une première récompense que le ciel accordoit à leur bonne action. Après une libre effusion des premiers sentimens de leur cœur, ils instruisirent Abéla des principales circonstances de leur dernier voyage. Ils lui parlèrent sur-tout de l'obligation qu'ils avoient contractée de remplir tous les devoirs de l'hospitalité envers leurs compagnons, qui étoient à les attendre à une certaine distance de la maison. Abéla étoit honnête et bon; il applaudit à la générosité de ses enfans, et ne voulut rien changer à leurs dispositions. Phatime et Zoroé furent à l'instant introduits. Le gracieux accueil d'Abéla les toucha, et ils acceptèrent l'asile qu'il leur offroit de si bon cœur. La joie de ce bon père étoit si vive, qu'il auroit, au prix de tout son bien, acheté le bonheur dont il jouissoit en retrouvant ses enfans, et en secourant des infortunés. Ses soins s'étendirent jusqu'aux plus petits objets, et, ainsi que ceux d'Ol-

Ahis et de Zadig, ils pénétrèrent de reconnoissance Zoroé et Phatime.

Cette première soirée, Abéla étoit trop occupé du retour de ses enfans pour s'instruire en détail des aventures de ces deux étrangers, dont on venoit de lui parler avec tant de considération et d'estime. Mais le lendemain, Zadig, après s'être étendu sur son histoire particulière et celle d'Ol-Ahis, la termina par la circonstance la plus honorable pour lui et pour son frère, celle de la délivrance des deux infortunés époux qui avoient suivi leurs pas. Zoroé, à son tour, fit le récit de tous ses malheurs et de ceux de sa chère Phatime. Il n'oublia pas de parler des services importans que lui avoient rendus Ol-Ahis et Zadig; il ne put se rappeler tout ce qu'ils avoient fait pour lui sans verser des larmes de reconnoissance. Il devoit le même tribut à leur père, et il lui adressa ces paroles dictées par le sentiment le plus vif.

« O vous! le plus fortuné de tous les » pères; vos enfans vous sont rendus par

» une disposition du ciel, qui devoit faire » dépendre cet événement de ma destinée » et de celle de ma jeune épouse. Zadig » et Ol-Ahis ont vu couler vos larmes; ils » ont retrouvé dans votre cœur tous les » sentimens d'une tendresse inaltérable. » Que de consolations sont réservées à vos » vieux jours! Vous serez heureux par » vos enfans; vos enfans eux-mêmes vous » devront la paix et le bonheur. Hélas! » ô Abéla! Phatime et Zoroé ont aussi » un père: leur sera-t-il permis d'espérer » un jour le même sort?...... »

Un torrent de pleurs inonda son visage; Phatime pleuroit aussi. Abéla et ses deux fils étoient attendris.

« Mais non, reprit Zoroé, ce n'est pas » en vain que le ciel a brisé nos chaînes; » ce n'est pas en vain qu'il a dirigé nos » pas sur les frontières d'un pays où notre » malheureux père gémit peut-être en- » core dans une affreuse captivité. Nous » ne pouvons, je le sais, sans les plus » grands dangers, pénétrer dans l'inté- » rieur de l'Arabie. Mais cette considéra-

» tion pourroit-elle nous arrêter ? Abéla, » nous ne saurions accepter que pour un » temps l'asile si agréable que vous nous » avez offert avec tant de bonté. Dieu, » qui a veillé sur nos jours, nous destine » sans doute à être les instrumens de la » délivrance de notre père. Dussions-» nous, au prix de la vie, racheter sa li-» berté, Phatime et moi, nous sommes » depuis long-temps résolus à ce sacri-» fice. »

Zadig, instruit, par une voie suspecte à la vérité, de l'événement le plus sinistre au sujet d'Abdolahid, fut sensiblement affligé du malheureux espoir que Zoroé entretenoit encore. Il avoit gardé jusqu'alors un silence rigoureux sur le sort de ce respectable captif; mais jugeant nécessaire de détruire dans l'ame de ses enfans une illusion qui les porteroit à s'exposer inutilement à d'aussi grands dangers, il les instruisit de ce qu'il avoit appris d'Hélamir lui-même. Il leur dit qu'après une longue détention à la Mecque, Abdolahid, conduit en Egypte sous une

escorte, avoit été plongé dans une prison obscure, où, après avoir langui une année entière dans les horreurs de l'esclavage, la mort avoit terminé ses longs tourmens. Ce bruit, entièrement contraire à la vérité, avoit sans doute été répandu par Mocoucas, qui n'auroit pas osé avouer l'espèce d'indulgence dont il avoit usé envers un infortuné proscrit par les lois d'une secte barbare. Malgré le triste pressentiment que Zoroé et Phatime avoient nourri sans cesse dans leur cœur, une nouvelle aussi désastreuse les livra aux transports de la plus violente douleur. Tous les soins de Zadig et d'Ol-Ahis, les représentations elles-mêmes d'Abéla furent d'un léger soulagement à leurs peines. La religion seule fit entendre au fond de leur cœur une voix consolante, et les prépara à offrir à Dieu un si cruel sacrifice.

Abéla, que tant d'infortunes accumulées sur la tête de Zoroé et de Phatime intéressèrent encore plus, leur fit cette proposition. « Mes bons amis, le ciel a

» disposé de votre père ; le ciel m'a rendu
» dans Zadig et Ol-Ahis deux enfans qui
» m'appartiennent ; peut-être m'a-t-il en-
» voyé en vous deux autres enfans qu'il
» me commande d'adopter. Oui, c'est lui
» qui m'inspire le désir qui flatte si agréa-
» blement mon cœur. Ol-Ahis et Zadig
» vous aiment ; Abéla plaint vos maux ;
» et si sa tendresse et ses soins peuvent
» les soulager, restez auprès de lui : en
» augmentant sa famille, vous augmen-
» terez ses plaisirs et ses jouissances. Vous
» aimez la vertu ; vous porterez au milieu
» de nous la bénédiction du ciel ; elle y
» entretiendra la plus douce harmonie,
» répandra la joie, la paix et le bonheur
» sur mes vieux jours et sur toute votre
» vie. »

Phatime et Zoroé se précipitèrent aux genoux d'Abéla. « Homme trop géné-
» reux, lui dirent-ils, ô notre second
» père ! comment vous rendre tout ce que
» nous vous devons. Nous ne possédons
» au monde qu'un cœur disposé à vous
» chérir, à vous respecter et à vous com-

» plaire en tout, avec la soumission que
» les enfans doivent aux auteurs de leurs
» jours. »

Ol-Ahis, que quelques remords avoient déjà agité sans doute sur le prix qu'il avoit voulu attacher à la liberté de Zoroé, crut l'occasion favorable pour réparer une action dont il se reprochoit le motif intéressé. Il présenta à son père le collier de diamans qu'il avoit reçu de Zadig.

« Mon père, dit-il à Abéla, qui considéroit avec étonnement la richesse
» et la beauté de ces pierreries, ce trésor
» que je possède aujourd'hui a appartenu
» à mes généreux amis. Si l'appas des ri-
» chesses m'a ébloui un moment, j'ai
» assez éprouvé, depuis mon départ de
» Damas, que le plaisir intérieur qu'on
» éprouve en soulageant des malheureux
» est au-dessus des plus grands prix que
» puisse y attacher la reconnoissance.
» Phatime, Zoroé, reprenez vos dons :
» ils ne peuvent que faire rougir Ol-Ahis,
» et lui enlever pour jamais tout le mé-
» rite d'une bonne action. »

Les deux jeunes époux, touchés de la noblesse du procédé d'Ol-Ahis, ne voulurent pas être moins généreux que lui. Ils offrirent au père ce que le fils leur rendoit si libéralement, et ils le firent avec des instances si vives, qu'Abéla, ne pouvant le refuser, leur dit :

« Je l'accepte, mais à une seule con-
» dition. Puisque vous n'allez former
» qu'une seule famille avec nous, ce bien
» sera commun à tous. Je puis facilement
» faire négocier à Bostra ce riche bijou,
» et en placer solidement les fonds sur la
» terre que j'ai cultivée, et que depuis
» long-temps les propriétaires désirent de
» vendre. Ce champ fertile deviendra vo-
» tre propriété comme la nôtre. Les nœuds
» de l'amitié étant resserrés entre nous
» par les liens d'un seul et même intérêt,
» tout prospérera sous nos mains dans
» l'administration d'un domaine qui ne
» dépendra que de nous seuls. »

La proposition fut accueillie avec plaisir, et avant deux mois Abéla eut le bonheur de terminer cette affaire impor-

lupté le vainquit à son tour. Son cœur devint encore le foyer des passions les plus violentes, et fut ensuite capable d'enfanter le projet détestable qui devoit replonger Zoroé et Phatime dans de nouveaux malheurs.

Rien ne troubla, pendant les deux premières années, la concorde et la paix qui régnoient dans le sein de cette famille. Phatime, toujours plus tendre, plus affable et plus prévenante, faisoit les délices du vieux Abéla. Zoroé, dont le caractère avoit tant de douceur, dont l'esprit étoit si orné et dont l'ame étoit si grande et si élevée, partageoit avec Zadig toute la tendresse de ce bon père. Zadig, qui avoit tant gagné dans le commerce de son ami Zoroé, jouissoit de l'amour de son père, de l'estime de Phatime et de l'amitié de son époux. Ol-Ahis, lui seul, formoit le plus affligeant contraste dans ce tableau. Son humeur sombre et farouche cédoit avec peine à l'aimable gaîté et aux manières engageantes de Zoroé et de Phatime. Le ver rongeur d'une noire ja-

lousie dévoroit son ame. Il voyoit avec dépit l'amitié et les attentions qu'Abéla et Zadig avoient pour ces étrangers. Aux sourdes agitations de l'envie s'unirent bientôt les coupables transports d'un amour criminel que depuis long-temps il nourrissoit en secret pour la belle Phatime. Il eut même l'audace de lui en faire l'aveu. Depuis ce moment fatal, plus de bonheur, plus de repos pour cette malheureuse épouse. Elle ne savoit s'il falloit découvrir à Zoroé les intentions d'Ol-Ahis ; elle vouloit en parler tantôt à Abéla, tantôt à Zadig ; mais la crainte de les affliger trop sensiblement la condamna à un cruel silence.

Un jour enfin, une occasion se présenta où Ol-Ahis se démasqua entièrement. Il fit voir à découvert son ame, non-seulement agitée de toutes les fureurs de sa passion, mais encore envenimée de tous les poisons de la haine la plus implacable contre l'infortuné Zoroé. Phatime venoit d'accompagner son époux et Zadig aux champs qu'ils avoient nou-

vellement fait défricher. Ol-Ahis avoit été dès le matin aux pâturages, où, depuis quelques jours, les bergers d'Abéla faisoient parquer les troupeaux. Phatime s'arrêta pendant quelque temps sous une allée sombre de palmiers, assez éloignée de l'habitation d'Abéla. Elle étoit livrée à ses tristes réflexions lorsqu'elle entendit quelqu'un s'avancer; elle se tourne, c'étoit Ol-Ahis lui-même. Il tombe à ses genoux, s'efforce de la toucher par les plus tendres sollicitations, et de l'émouvoir par ses larmes. Phatime repoussa un langage qui lui faisoit horreur. Ol-Ahis, encore plus animé par ses refus, ajouta bientôt à la hardiesse de la demande l'audace criminelle de l'entreprise. Phatime veut fuir; les bras d'Ol-Ahis la retiennent; elle fait aussitôt retentir la campagne de ses cris. Ol-Ahis désespéré, n'écoute plus que les transports de sa rage. Il lève un poignard sur le sein de Phatime, et croit l'épouvanter par ce geste effrayant; mais Phatime lui demande la mort avec instance. Ol-Ahis

enfin, lassé de sa longue résistance, et dans la crainte d'être surpris par Zóroé et Zadig, qui devoient avoir entendu les cris de Phatime, s'enfuit précipitamment en prononçant ces terribles paroles : « J'ai respecté ta vie ; elle m'est encore » chère ; mais ma main me doit le sacri- » fice d'un sang odieux, qui peut éteindre » lui seul, dans ce cœur qui t'adore, les » feux dévorans de l'amour qui me con- » sume. »

Phatime crut entendre prononcer la sentence de mort de Zoroé. Elle étoit livrée à toutes les craintes que lui inspiroit le langage menaçant d'un homme capable de se livrer aux plus grands excès, lorsque Zoroé et Zadig arrivèrent auprès d'elle. Quelle fut leur douleur de la voir dans l'agitation la plus vive ! mais aussi quelle fut leur indignation d'en apprendre la cause ! Zoroé la consola par ses discours et ses caresses, et Zadig aida son ami à soutenir les pas chancelans de Phatime jusqu'à la maison d'Abéla.

L'affliction du vieillard fut extrême en

apprenant le crime de son fils. Il gémit profondément sur les égaremens funestes dont est capable un homme maîtrisé par ses passions. Zoroé eut la générosité de croire qu'Ol-Ahis viendroit avouer sa faute et promettre de la réparer; mais depuis cet instant Ol-Ahis, dévoré par le remords, ou éloigné sans doute par la honte d'un attentat aussi infâme, se décida à fuir une seconde fois la maison paternelle. Deux années entières s'écoulèrent sans qu'on pût savoir ce qu'il étoit devenu. Mais le monstre, continuellement agité par ses furies, médita dans le secret ses projets de vengeance, et vint, par un nouveau forfait, aggraver les maux et l'infortune des deux jeunes époux.

Depuis l'arrivée de Zoroé et de Phatime auprès d'Abéla, la petite famille avoit vécu presque étrangère aux grands événemens qui suivirent les premières expéditions des Arabes en Syrie. Mais le bruit de leurs nouveaux succès parvint enfin jusqu'à elle. Omar s'étoit rendu depuis deux ans au camp de Damas dans

un équipage dont l'austère simplicité seroit aujourd'hui remarquable dans le chef d'un ordre religieux. La nation arabe, religieusement fanatique, concilioit une dévotion grossière, une obéissance aveugle, une étroite austérité, avec l'esprit de conquête, l'intrépidité de courage, la constance opiniâtre dans ses ambitieux projets, le mépris des autres nations et le zèle le plus sanguinaire. Omar entra dans la Palestine (47), et Jérusalem subit les lois du nouveau conquérant. Rien ne pouvoit s'opposer aux armes victorieuses des Arabes ; chaque année ils enlevoient aux Romains les plus riches contrées : l'Egypte elle-même devint un des plus beaux théâtres de leurs triomphes. La prise d'Alexandrie acheva sa conquête, et l'incendie de sa fameuse bibliothèque, entièrement brûlée par les ordres d'Omar, enleva pour jamais au monde un trésor que le temps ne pourra jamais réparer.

Pendant que les remparts de la Syrie, de la Palestine, de l'Egypte même, tomboient sous les efforts des Musulmans,

une autre partie de leurs forces portoit le fer et le feu sur les bords du Tigre et de l'Euphrate (48). La bataille de Cadésis, à l'occident de la ville de Babylone (49), bataille aussi fameuse chez les Arabes que celle d'Arbelles chez les Grecs, immortalisa le vainqueur Saad, général des Musulmans. Les Perses (50) et les Sarrazins (51) se battirent pendant trois jours avec un acharnement terrible. Enfin la victoire se déclara pour les Sarrazins. Isdegerd, roi de Perse, s'enfuit dans le Chorosan (52), à l'extrémité de ses états. Il étoit petit-fils de Cosroës par sa mère : il avoit été proclamé roi après la déposition de Siroës, que ses cruautés envers toute la famille royale avoient obligé de chercher un asile en Arabie. Un Perse, nommé Hormisdas, disputa la couronne à Isdegerd pendant quatre ans, au bout desquels Hormisdas fut tué. La fuite d'Isdegerd sembloit renverser tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à la marche rapide de Saad. La Perse entière devoit bientôt succomber sous ses der-

niers efforts, et donner à l'univers le triste spectacle de la chute d'un vaste et puissant empire.

Des événemens aussi extraordinaires firent l'impression la plus vive sur l'ame de Zoroé et de Phatime. Ils se rappelèrent plus d'une fois les réflexions du vieillard au sujet de la naissance du mahométisme en Arabie; sa profonde sagesse avoit prévu tout ce qu'ils voyoient malheureusement se réaliser. Malgré la tranquillité de l'asile dans lequel ils vivoient, ils n'étoient pas exempts de toute inquiétude; leurs regards se fixoient autour d'eux sur un horizon menaçant; ils trembloient chaque jour de voir éclater sur leurs têtes l'orage le plus terrible.

Deux ans entiers s'étoient écoulés depuis le départ inattendu d'Ol-Ahis. Abéla croyoit que le ciel irrité avoit puni, par une mort funeste, ce fils coupable. Zoroé lui avoit pardonné; Phatime le plaignoit encore d'avoir été si malheureusement emporté par une passion aveugle. Zadig lui seul, qui connoissoit l'ame et le cœur

de son frère, n'étoit point rassuré sur tout ce qu'il étoit capable d'entreprendre pour assouvir sa rage. Il finit par faire part de ses craintes à son ami Zoroé; il l'engagea à se mettre en garde contre tout événement. Mais Zoroé, en remerciant Zadig d'un avis dicté par son zèle et son amitié, lui dit avec confiance qu'Ol-Ahis, déjà assez malheureux d'avoir été obligé de se condamner à un cruel exil, ne voudroit pas ajouter à son infortune par un nouveau crime. Zoroé jugeoit Ol-Ahis avec trop d'indulgence, et le plus fatal de tous les événemens lui prouva bientôt que les soupçons de Zadig n'étoient que trop fondés.

Ol-Ahis, depuis sa fuite de la vallée des Palmes, erra pendant quelque temps d'un pays à un autre, ne trouvant en aucun endroit ni assez de sûreté pour lui, ni le repos dont son ame étoit privée. Il se consulta long-temps sur le parti qu'il avoit à prendre. La voix du remords le rappela souvent à son devoir; mais elle étoit toujours impuissante. Il sacrifia enfin toute

espèce de considérations à l'intérêt de sa haine et de sa vengeance.

Il avoit choisi pour son premier asile la ville de Daumat-al-Giandal : son voisinage de Bostra, où il n'auroit pu paroître sans être découvert, lui inspira de nouvelles craintes. Il quitta ce séjour et vint à Gasswan cacher son nom et ses aventures. Il y vécut pendant quelque temps dans une obscurité profonde, et traînant dans la détresse une existence que les passions qui agitoient son cœur lui rendoient insupportable. Cependant le mouvement continuel des troupes, qui, du fond de l'Arabie, se rendoient en Syrie, et qui de la Syrie prenoient ensuite une destination, soit pour l'Égypte, soit pour la Perse, occasionna plusieurs fois le changement de la garnison établie à Gasswan. Ol-Ahis, dont le cœur étoit musulman, se décida enfin à s'enrôler dans les légions arabes. L'occasion lui fit connoître le chef d'une cohorte des vieilles bandes de Mahomet lui-même. Cet homme, quoique dans un âge très-avancé, conser-

voit toute la vigueur, le courage et l'activité de la jeunesse. Dur, hautain, farouche, fanatique à l'excès, il ne lui manquoit aucune des dispositions nécessaires aux vrais élus du grand prophète. Mais rien n'étoit comparable à son avarice; l'or étoit l'objet de tous ses désirs, de toutes ses recherches; il lui rendoit une sorte de culte: il avoit déjà sacrifié à cette divinité plus d'une victime humaine.

Ol-Ahis avoit le caractère insinuant et l'ame trop docile aux funestes impressions du vice. Amrou, c'étoit le nom de cet officier, le trouva bientôt digne de sa confiance, et l'attacha à sa personne comme son premier lieutenant. Ol-Ahis étoit jeune et inconsidéré; il eut l'imprudence de raconter à Amrou ses aventures depuis la prise de Bostra jusqu'à sa fuite de Damas, dont il ne crut pas devoir taire les plus petites circonstances: il ignoroit que ce fatal aveu devoit causer sa perte. Il eut occasion de parler de Phatime, de sa beauté extraordinaire, de Zoroé et de

Zadig lui-même, enfin du malheureux Abéla, son père.

Amrou parut s'intéresser à ce récit. Il le plaignit d'avoir si mal commencé sa carrière dans la voie du salut ; mais il le consola, en lui faisant envisager son infidélité au service du dieu de Mahomet comme permise par le ciel, qui vouloit le soumettre à une épreuve dangereuse. « Votre nouveau triomphe, ajouta-t-il, » et votre retour à la vraie religion sont » une marque incontestable de votre élec» tion. Vous obtiendrez même plus que » tant d'autres qui ont été moins éprou» vés que vous. »

Ol-Ahis, dans ce langage, qui démontroit à ses yeux un zèle aussi saint, ne pouvoit se douter de toute la perfidie dont Amrou étoit capable. Il vécut même encore plus de six mois dans la plus grande assurance sur l'attachement sincère de son chef, et il l'entretint plus d'une fois de son amour pour cette Chrétienne infidèle, dont la conquête, disoit-il, auroit été digne du grand prophète lui-même. Amrou

sourioit à tous ces propos; mais il avoit déjà dressé son plan, et ne regardoit plus Ol-Ahis que comme une victime nécessaire à l'exécution de son projet, victime qu'il lui étoit bien facile de sacrifier.

Amrou avoit sollicité, depuis un mois, d'être réuni à la garnison de Bostra. On adhéra enfin à sa demande. Ol-Ahis eut quelque répugnance de le suivre dans une ville où il pourroit être facilement reconnu. Mais Amrou le tranquillisa en lui montrant un brevet de promotion qu'il avoit reçu en même temps que son ordre de partir pour Bostra, et par lequel il étoit nommé pour commander en chef toute la garnison de cette ville. Ol-Ahis n'hésita pas davantage, arriva bientôt à Bostra à la suite d'Amrou, se glorifiant en lui-même d'une protection qui alloit devenir bien plus utile pour lui.

Huit jours après son arrivée, Amrou appela à lui Ol-Ahis, et lui dit: « Mon ami, » je serois curieux de voir cette beauté » parfaite qui a enflammé ton cœur. Je te » charge toi-même de l'amener ici dès de-

» main avec son époux. Nous trouverons » un moyen sûr d'éloigner pour toujours » ce Zoroé, rival indigne d'Ol-Abis, » Quant à son épouse, si tu te crois capa» ble d'opérer sa conversion, Amrou, dès » aujourd'hui, te garantit cette belle con» quête. »

En falloit-il davantage pour décider l'infâme Ol-Abis à se charger de l'exécution de cet ordre barbare? Il part le lendemain pour la vallée des Palmes, suivi de trente cavaliers musulmans, tous serviteurs affidés d'Amrou, et autant chargés de surveiller leur chef lui-même que leurs captifs. Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit aux environs de l'habitation d'Abéla. Ol-Abis la fit cerner par sa troupe à une distance d'où l'on étoit à portée de voir tout ce qui s'y passoit sans être aperçu.

Le lendemain, vers la pointe du jour, le malheureux Zoroé sort le premier; Phatime le suit bientôt. Ils alloient l'un et l'autre visiter le cénotaphe qu'ils avoient élevé depuis long-temps à la mémoire de leur père Abdolahid. Ol-Abis, qui lui-

même les avoit aidés à bâtir ce religieux monument, savoit que c'étoit leur louable coutume tous les matins. Il s'étoit posté avec dix hommes dans le bois épais d'oliviers dont il étoit entouré. A peine les voit-il s'approcher qu'il s'élance à bride abattue sur eux, le sabre levé sur leur tête. Les deux infortunés époux voient à l'instant des cavaliers armés accourir de tous côtés et les envelopper. Quand même la fuite leur eût été permise, leur frayeur avoit anéanti leurs forces. Phatime étoit tombée évanouie, et Zoroé, tout tremblant, attendoit à chaque minute le coup de la mort. Il reconnoît Ol-Ahis; il veut lui parler; mais le barbare lui commande à l'instant de le suivre, en le menaçant de faire couler le sang de Phatime elle-même, s'il ose prononcer un seul mot. Zoroé se vit forcé d'obéir, et Phatime expirante, fut transportée à Bostra avec son époux.

Le lendemain, ils furent présentés à Amrou. La beauté de Phatime lui parut si ravissante, que le plus beau portrait qu'Ol-Ahis en avoit fait étoit bien infé-

rieur à ce qu'il voyoit avec admiration.

« Jeune infidèle, dit-il à Zoroé, ne
» t'étonne point de l'acte de violence com-
» mis contre toi : c'est souvent par cette
» voie que Mahomet appelle à lui ses élus.
» Tu vas partir pour la plus brillante des
» carrières offertes aux zélés sectateurs du
» grand prophète. Nos armées victorieu-
» ses ont déjà franchi le Tigre et l'Euphra-
» te, et préparent à la Perse entière une
» nouvelle destinée. Tu partiras dès de-
» main pour aller rejoindre les légions
» invincibles du grand Saad. C'est aux
» champs de nos triomphes que tu ap-
» prendras à reconnoître, avec tant de
» peuples vaincus, la puissance tempo-
» relle et la destination future solennel-
» lement promises aux enfans de Maho-
» met. »

Zoroé fut enlevé sur-le-champ par les soldats qui le tenoient enchaîné, sans qu'il lui fût permis de répondre un seul mot. Phatime, pour qui cette séparation fut plus cruelle que n'auroit pu l'être le plus horrible trépas, se livra, en présence

d'Amrou lui même, à tous les transports du désespoir. Le barbare donna les ordres les plus précis de la soulager, et sur-tout de la garder à vue. Il s'intéressoit d'autant plus à sa vie, que son avarice insatiable lui faisoit espérer le plus grand prix d'une si belle captive. Insensible à tout autre sentiment dans un âge où les feux de l'amour étoient éteints dans son cœur, la cupidité seule pouvoit flatter son ame et l'encourager aux plus grands forfaits.

Déjà même Ol-Ahis avoit été la victime de sa perfidie. Dès son arrivé à Bostra avec ses deux captifs, il fut saisi chez lui et conduit dans une prison obscure. La vengeance du ciel devoit enfin éclater sur ce fils ingrat et coupable. Deux mois après il fut transféré à Damas, où son procès ayant été instruit sur-le-champ, il porta ignominieusement sa tête sur un échafaud, condamné par les Mahométans eux-mêmes comme un traître, un fugitif et un apostat.

Le vieux Abéla étoit mort de douleur huit jours après l'enlèvement de Zoroé et

de Phatime, entre les bras de son fils Zadig, qui, lui-même, ne put survivre à son père et à sa séparation d'avec Zoroé et Phatime. Il languit pendant un mois entier dans l'accablement d'une mélancolie profonde, et lors même qu'il rendit le dernier soupir, il pleura encore le trépas d'Abéla et le malheur de ses amis. Il gémit sur-tout d'avoir vu Ol-Ahis capable d'un attentat aussi criminel et d'une vengeance aussi détestable.

Zoroé fut bientôt transporté au-delà des bords du Tigre, et incorporé dans une légion musulmane. Il eut le bonheur de s'évader en Perse, où il traîna, au milieu des vicissitudes les plus cruelles, une vie orageuse, tourmenté sur-tout par l'incertitude dans laquelle il vécut sur la destinée de sa malheureuse épouse.

Pour Phatime, elle fut vendue à de riches marchands de la Mecque et conduite dans cette ville. Un an après elle fut revendue au calife Omar lui-même, qui la destina à être à la tête des belles captives arrivées nouvellement de Perse,

et qu'il devoit envoyer en présent à Azem, roi d'Éthiopie, son ami et son allié. L'ambassade partit bientôt de la Mecque, et arriva un mois après à Axuma (53), capitale de l'empire éthiopien.

FIN DU PREMIER VOLUME.



